

Trois documents mongols des Archives secretes vaticanes

Antoine Mostaert; Francis Woodman Cleaves

Harvard Journal of Asiatic Studies, Vol. 15, No. 3/4. (Dec., 1952), pp. 419-506.

Stable URL:
http://links.jstor.org/sici?sici=0073-0548%28195212%2915%3A3%2F4%3C419%3ATDMDAS%3E2.0.CO%3B2-O

Harvard Journal of Asiatic Studies is currently published by Harvard-Yenching Institute.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at http://www.jstor.org/about/terms.html. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at http://www.jstor.org/journals/hyi.html.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

The JSTOR Archive is a trusted digital repository providing for long-term preservation and access to leading academic journals and scholarly literature from around the world. The Archive is supported by libraries, scholarly societies, publishers, and foundations. It is an initiative of JSTOR, a not-for-profit organization with a mission to help the scholarly community take advantage of advances in technology. For more information regarding JSTOR, please contact support@jstor.org.

http://www.jstor.org
Wed Jul 18 09:30:52 2007

TROIS DOCUMENTS MONGOLS DES ARCHIVES SECRÈTES VATICANES

ANTOINE MOSTAERT
ARLINGTON, VIRGINIA
ET
FRANCIS WOODMAN CLEAVES
HARVARD UNIVERSITY

SOMMAIRE PAGE

Introduction 420

Remarques préliminaires 423
Apparence extérieure des documents 423
Ponctuation et orthographe 424
Disposition matérielle des documents 427

Document A. Sauf-conduit émanant d'Abaγa 430
Transcription 433
Traduction 434
Commentaires 434

Document B. Lettre d'Arγun au pape Nicolas IV, datée de 1290 . . . 445
Transcription 450
Traduction 451
Commentaires 452

Document C. Lettre de Γasan au pape Boniface VIII, datée de 1302 467
Transcription 470
Traduction 471
Commentaires 471
Contreseing de la lettre de Γasan 478

Appendice I. Les sceaux des ilkhan 482

Appendice II. Le sceau du grand khan Güyüg 485

Index Verborum. 496

Bibliographie des ouvrages cités. 500

Planches

I. Doc. A. Sauf-conduit émanant d'Abaγa (1267 ou 1279).

II. Doc. B. Lettre d'Arγun à Nicolas IV (1290).

III. Doc. C. Lettre de Γasan à Boniface VIII (1302).

IV. Contreseing au revers de la lettre de Γasan.

V. Lignes 1-2 et 16-17 de la lettre d'Öljeitü à Philippe le Bel (1305).

VI. Sceau d'Abaγa et d'Arγun.

VII. (A) Sceau de Γasan.
(B) Sceau d'Öljeitü.
(C) Sceau d'Abū Sa'īd.

VIII. (A) Sceau apposé sur le doc. II (fig. 28) publié par Pelliot dans *Les documents mongols du Musée de Ṭeherān.*
(B) Sceau du grand khan Güyüg.

Introduction

Les trois documents émanant des ilkhan de Perse qu'avec l'autorisation de Mgr Angelo Mercati, préfet de l'Archivio Segreto Vaticano, et les encouragements de Son Eminence le Cardinal Eugène Tisserant, doyen du sacré collège et secrétaire de la Sacrée Congrégation pour l'Eglise Orientale, nous publions dans les pages qui suivent, proviennent des anciennes archives du Château Saint-Ange. Ils sont conservés à présent aux Archives Secrètes Vaticanes, où ils furent trouvés par le Cardinal Tisserant en 1921.[1] P. Pelliot, qui, dès l'année suivante, avait annoncé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres la découverte de ces documents (*Mongols et Papauté*, p. 3, n. 1) et avait pris sur lui de

[1] Dans *Les Mongols et la Papauté* Pelliot dit à la page 13 que les documents furent découverts en 1920. C'est une erreur. En effet, à la page 1 de son article *Une lettre de l'Ilkhan de Perse Abaγa adressée en 1268 au pape Clément IV*, le Card. Tisserant écrit: "Examinant le fonds dit du Château Saint-Ange (*Archivum Arcis*) aux Archives Secrètes Vaticanes, le P. Cyrille Korolevskyj m'apporta un beau jour du printemps de 1921 divers documents orientaux que l'inventaire désignait sous l'expression générique de "Chaldaica quaedam". Il ne nous fallut pas longtemps pour reconnaître entr'autres une lettre en persan, deux en arabe et trois documents mongols en caractères ouigours". La lettre en persan était la réponse de Güyüg à Innocent IV, datée de novembre 1246, rapportée par Jean du Plan Carpin en 1247 et publiée par Pelliot dans *Les Mongols et la Papauté*, p. 1-28. Les trois documents mongols en caractères ouigours étaient ceux-mêmes que nous publions aujourd'hui.

les publier,[2] malheureusement ne s'est jamais décidé à le faire. L'on peut même douter qu'il se soit jamais sérieusement occupé de ces documents, car aucun manuscrit les concernant n'est mentionné dans les listes de ses travaux restés inédits qu'ont dressées M. L. Hambis (*Fonds Pelliot,* dans *Paul Pelliot,* publication de la Société Asiatique, 1946, pp. 78-79) et R. Grousset (*Oeuvres posthumes de Paul Pelliot,* I, *Histoire secrète des Mongols,* Avant-propos). Nous sommes donc heureux de pouvoir livrer aux mongolisants et aux historiens ces textes qu'ils attendaient depuis plus de trente ans.[3]

Il est superflu d'insister sur l'importance de ces trois documents du point de vue linguistique. En effet, ces textes, dont le premier date de 1267 ou de 1279, le deuxième de 1290 et le troisième de 1302, prennent place parmi les plus anciens monuments du mongol écrit qui nous soient parvenus. Rédigés tous les trois dans la chancellerie des ilkhan, ils sont d'importants spécimens de la

[2] Voir l'extrait de sa lettre du 15 février 1922 au Card. Tisserant: "Enfin, Mgr Graffin m'a remis récemment des photographies rapportées par lui des documents 1801, 1801 A et 1801 B; ce sont trois documents des souverains mongols de Perse; deux d'entre eux étant dus à Arghun et le 3e à Ghazan; ils viennent enrichir la petite série que constituaient déjà les deux lettres mongoles à Philippe le Bel conservées aux Archives Nationales ici. J'ai l'intention de publier ces trois documents également dans la *Revue de l'Orient chrétien.*" (Card. Tisserant, *Lettre de l'Ilkhan de Perse Abaga,* pp. 2-3). Voir aussi Pelliot, *Mongols et Papauté,* pp. 2-3.

[3] Durant ce laps de temps les documents ont été souvent mentionnés par différents auteurs s'intéressant aux études mongoles ou à l'histoire des relations entre les Mongols et la papauté. Citons en quelques uns:

W. Kotwicz dans son compte rendu de la première partie du travail de Pelliot *Mongols et Papauté* (*Rocz. Orjent.,* II [1919-1924], pp. 276-279) et dans son étude *En marge des lettres des il-khans,* p. 1.

B. Ya. Vladimircov, *Sravnitel'naya Gramm.,* p. 34.

E. Voegelin, *The Mongol orders of submission,* p. 386.

L. Hambis, *Grammaire de la langue mongole écrite,* pp. 91-92.

Card. E. Tisserant, *Une lettre de l'Ilkhan de Perse Abaga,* pp. 1-3.

E. Haenisch, *Zu den Briefen der mongolischen Il-khane,* p. 217.

N. Poppe, *Stand und Aufgaben der Mongolistik,* p. 58.

A. Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana,* I, p. lxix, n. 1.

Pelliot, dans *Mongols et Papauté,* p. 18, n. 4, a cité quelques mots de la lettre d'Arγun de 1290.

Harold Lamb, dans *The Crusades. The Flame of Islam,* p. 439, a reproduit, sans transcription ni traduction, la partie de la lettre de Γasan qui va de la ligne 5 jusqu'à la fin.

langue dont, dans leur correspondance officielle, se servaient les souverains mongols de Perse. Ils viennent se ranger tout naturellement à côté des fameuses lettres d'Arγun (1289) et d'Öljeitü (1305) adressées à Philippe le Bel et retrouvées par Abel-Rémusat dans les Archives Nationales de France; aussi avons nous fréquemment mentionné ces deux lettres dans nos commentaires des trois documents.

Outre qu'ils intéresseront les mongolisants, ces documents ne manqueront pas d'exciter l'intérêt des historiens. Ils se rapportent en effet aux relations entre les Mongols de Perse et la papauté et sont relatifs à cette période de l'histoire des ilkhan pendant laquelle ces derniers ont recherché l'alliance des papes et des puissances latines contre les Mamelouks, mâitres de l'Egypte et de la Syrie musulmane. Nous aurions bien voulu placer chacun des documents dans son cadre historique respectif, mais, un travail pareil nécessitant de longues recherches en Europe, nous avons dû y renoncer. Nous nous sommes donc contentés, en traitant de chacune des trois pièces, de faire quelques remarques suggérées par le texte même. Ce à quoi nous avons surtout visé c'est de rendre aussi fidèlement que possible le texte mongol, laissant aux historiens le soin de l'interpréter.

Nous avons cru utile d'ajouter deux appendices: le premier sur les sceaux des ilkhan, le second sur celui du grand-khan Güyüg.

En finissant ces quelques lignes d'introduction ce nous est une douce satisfaction de pouvoir témoigner notre vive gratitude à Son Eminence le cardinal E. Tisserant, à Mgr A. Mercati, ainsi qu'à tous ceux qui ont bien voulu d'une manière ou d'une autre s'intéresser à notre travail.

Septembre 1952. Les auteurs.

Remarques préliminaires

Dans notre travail nous traitons des trois documents dans leur ordre chronologique, qui est le suivant:

1. Sauf-conduit délivré par Abaγa,[4] de date incertaine, mais qui doit être, soit de 1267, soit de 1279. Dans le cours de notre étude nous le désignerons par le signe abréviatif A.

2. Lettre d'Arγun, datée de 1290. Désignée par B.

3. Lettre de Γasan, datée de 1302. Désignée par C.

Apparence extérieure des documents

Nous ne pouvons mieux faire que de citer la lettre que Mgr A. Mercati a bien voulu nous adresser le 30 novembre 1951. Faisons toutefois observer que, dans cette lettre, les documents sont décrits dans l'ordre suivant: 1. Sauf-conduit d'Abaγa [= 1801 (1)]; 2. Lettre de Γasan [= 1801 (2)]; 3. Lettre d'Arγun [= 1801 (3)].

Voici le texte de la lettre de Mgr Mercati:

« . . . Les pièces qui vous intéressent font partie du fonds qui s'appelle du *Château de Saint Ange* (*Archivum Arcis S. Angeli*: AA.), qui jadis embrassait les Armoires I à XVIII, dont chacune comptait plusieurs *capsulae*, chacune avec plusieurs numéros. Les pièces avaient donc la signature: *A A. Arm. VII caps. IV, n° 10*; aujourd'hui qu'on a aboli les armoires et les *capsulae*,: *A A. Arm. I-XVIII, n° 1801* en y ajoutant les n^{os} (1), (2) ou A et (3) ou B.

Les trois documents sont écrits sur feuilles de papier, que le microscope a révélé être de lin,[1] auquel, vers l'année 1920, on a collé du papier japonais moderne, qui a laissé découverte la ligne en écriture mongole, tandis que le petit sceau en noir au verso de 1801 A[5] a été mis sous voile.

Les feuilles de papier n'ont pas de filigranes et sont d'un blanc qui jaunit; l'écriture est en encre de Chine noir foncé, sauf pour la ligne en mongol et pour le petit sceau au verso de 1801 A, qui sont en encre de Chine noir pâle.

Les sceaux sont en encre rouge.

Les pièces mesurent:

[1] Même résultat à l'épreuve chimique.

[4] Pelliot s'est trompé en attribuant le sauf-conduit à Arγun (*Mongols et Papauté*, p. 3). Voir plus loin.

[5] 1801 A = 1801 (2) = Document C ou la lettre de Γasan.

1801 (1): hauteur cm. 68, 6 x 27, 8 de largeur;
1801 (2): " " 88, 1 x 42 de largeur;[1]

[1]en haut, et 42, 4 en bas.

1801 (3): hauteur cm. 110, 2 x 26, 4 de largeur.

Les sceaux mesurent:

Celui du n° 1801 (1) cm. 14 ½ x 14, 9.

Les deux de 1801 (2) " 9 ½ x 9 et 9 ½ x 9, 4; le petit sceau du verso: cm. 3, 2 x 3, 2.

Les deux du n° 1801 (3) cm. 15, 3 x 14, 9 et 13 x 14, 8. . . .».

Ponctuation et orthographe

Comme nous l'avons dit dans l'introduction, les trois documents que nous traduisons et commentons ci-après prennent rang parmi les plus anciens monuments du mongol écrit qui aient été conservés. Sur la langue elle-même dans laquelle ils ont été rédigés nous renseignons le lecteur dans nos commentaires. Nous dirons ici quelques mots sur la manière de ponctuer observée dans ces documents et sur les particularités orthographiques qu'ils présentent.

Pour ce qui regarde la ponctuation, dans les trois pièces, les scribes ne se sont servis que du point simple. Exceptionnellement l'on voit dans C, à gauche du *i* final du mot *bičibei*, dernier du document, le signe de ponctuation, consistant en quatre points ⁘, qu'on appelle à présent *dörbelǰin čeg*, m. à m.: " point quadrangulaire " ou, parce qu'à l'origine il se mettait à la fin d'une strophe, *badaγ* (< scr.), m. à m.: " strophe " (cfr. N. Poppe, *Grammatika pis'm.-mong. yaz.*, p. 37; G. J. Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 425b). Il est évident que les scribes de la chancellerie des ilkhan ne concevaient pas comme nous la fonction que la ponctuation est appelée à remplir. Ils placent les points parfois très arbitrairement, comme p. ex. dans B, l. 16: *Činggis-qan-u. uruγud* " descendants de Činggis-qan "; C, l. 5-6 *γurban-iyar. ǰrlγ ilelegei* " [nous] avons envoyé un ordre par les trois ". En général, le point, signe de ponctuation, est mis sous le mot, à moins que la dernière lettre ne comporte un trait descendant final; en ce cas il est le plus souvent placé à gauche de ce trait. Voir p. ex.

les mots, A, l. 2, *Samaγar-a* " A Samaγar "; l. 6-7, *ongγača-čina* " aux bateliers "; B, l. 9, *ünen-ü tula* " parce qu'[elle] est vraie "; C, l. 4, *Kökedei küregen* " le gendre Kökedei ".

Dans la transcription du texte mongol, tout en marquant la ponctuation que porte l'original, nous avons mis une majuscule au mot qui commence une phrase.

Quant aux particularités orthographiques que présentent les trois documents et que nous signalons ci-après, elles ne se remarquent pas exclusivement dans ces derniers. La plupart d'entre elles s'observent aussi dans les autres pièces rédigées dans la chancellerie des ilkhan et dans les monuments iuen en général. Quelques unes ont même persisté au delà de l'époque iuen jusqu'à nos jours. Dans son travail sur la lettre d'Arγun de 1289 et celle d'Öljeitü de 1305, Kotwicz a déjà traité en détail d'un grand nombre de ces particularités orthographiques (*En marge des lettres*, etc., pp. 8, 12 et suiv.). Pour ce qui concerne les trois documents que nous publions, notons les points suivants:

Dans A et C aucun *n* n'a été marqué du point diacritique, sinon dans le seul mot *Sinanadin*, C, l. 10, dont les deux *n* intervocaliques sont accompagnés de leur point. B ne nous montre que deux mots comportant un *n* marqué du point diacritique: *ünen* (l. 5, 9, 21) et *nom* (l. 2, 4, 6, 9, 23); et encore, dans ce dernier mot, le point est le plus souvent omis.

Les Mongols ont pris à l'écriture ouigoure les deux points servant à distinguer les gutturales vélaires (cf. A. von Gabain, *Alttürkische Grammatik*, p. 16). Dans les cas où ils s'en sont servis, ils les ont employés pour caractériser, tantôt la douce γ, tantôt la dure *q* (cf. Ramstedt, *Das Schriftmongolische*, etc., p. 19),[6] et parfois ils en ont fait usage d'une manière inconséquente, comme dans les inscriptions de 1335 et 1338 publiées par F. W. Cleaves où nous lisons respectivement les mots *joqiyaγulun* (l. 8),

[6] Dans le plus ancien monument connu du mongol écrit, la pierre dite de Činggis-qan, les deux points semblent caractériser exclusivement la douce γ (Radloff, *Atlas*, Tafel XLIX, Nr 3). En écriture kalmouk ils désignent la vélaire dure. De même dans le xylographe pékinois *J̌irüken-ü tolta sudur orosiba* (Cf. I. J. Schmidt, *Geschichte der Ost-Mongolen*, p. 592; P. Pelliot, *Les systèmes d'écriture*, p. 265; L. Ligeti, *La collection mongole*, pp. 129-132; Vladimircov, *Pañcatantra*, pp. 48-49), où nous voyons en outre les deux points caractériser la dure *k*. A présent, là où les Mongols se servent des deux points, ils le font presque exclusivement pour caractériser la douce γ.

uqaγulqui (l. 3), écrits avec deux points accompagnant chacune des gutturales.

Dans le document A le scribe ne s'est pas servi des deux points et nulle distinction n'est faite entre *q* et *γ*. De même dans C. Dans B la distinction entre *q* et *γ* n'a été faite que dans cinq mots, où nous voyons les deux points caractériser un *γ* suivi de la voyelle *a*. Voir l. 3, 13, 20, 23, 25.

Tout comme les autres monuments de l'époque, les trois documents présentent les graphies, héritées de l'écriture ouigoure, *ǰrlγ* pour *ǰarliγ*, *tngri* pour *tengri*. Exceptionnellement B a *tengri* à la l. 4.

Notons aussi les graphies usuelles de l'époque: *mongke* (B, l. 19, 22, 25, 30) pour *möngke*, *ǰob* (B, l. 15) pour *ǰöb*, *ǰug* (B, l. 30; C, l. 9) pour *ǰüg*, où l'emploi des signes *o* et *u* n'implique pas une prononciation réellement existante, mais est dû à une habitude de chancellerie qui, comme le dit Kotwicz (*op. cit.*, p. 17), reflète " d'anciens usages de l'écriture ouigoure ".

Relativement aux diphtongues *üi*, *uyi*, notons dans B les graphies *uiles uiledkün* (l. 26), pour *üiles üiledkün*, et *maγuilan* (l. 29), pour *maγuyilan*. Ici aussi il ne s'agit que d'une particularité graphique du même genre que celle sur laquelle Kotwicz a appelé l'attention à propos des mots *Öljeitü*, pour *Öljeyitü*, et *naiman*, pour *nayiman*[7] de la lettre d'Öljeitü de 1305, l. 1, 41 (*op. cit.*, p. 36). Cf. aussi les graphies *naimdaγu*, pour *nayimdaγu*, l. 30 de l'inscr. de 1335 (Cleaves); *qairalan*, *qairan-tai*, pour *qayiralan*, *qayiran-tai*, l. 8, 20 de l'inscr. de 1338 (Cleaves); *nairaldun*, pour *nayiraldun*, l. 28 de l'inscr. de 1346 (Cleaves); *uidqari*, pour *uyidqari*, l. 45 de l'inscr. de 1362 (Cleaves), etc. etc.

D'autres particularités orthographiques sont: dans A, l. 12, *kembei* pour *kemebei* (cf. *kembei* dans la lettre d'Arγun de 1289, l. 17, Bonaparte, pl. XIV, 1, ainsi que dans doc. II, fig. 28, l. 4, Pelliot, *Documents mongols.*); dans B, l. 32, *bičigmanu*, pour *bičig manu*; dans A, l. 14 et B, l. 4, 6, 8, *-in*, pour *-yin*. Cette dernière manière d'écrire le suffixe du génitif se voit déjà dans la légende du sceau de Güyüg, l. 3 (Pelliot, *Mongols et Papautê*, p.

[7] Comme le fait observer Kotwicz (ibid.), la graphie *naiman* s'est conservée jusqu'à nos jours.

22) ; *-in* est partout la forme du suff. du gén. sur un *p'ai tzeu* émanant d'Abdullah, souverain de la Horde d'Or [1362-1369] (Haneda Tōru, *Iuen tai i tch'ouan tsa k'ao*, p. 626).

Pour *turbiǰu* de C, l. 6, voir p. 474.

Faisons observer aussi que, dans les pièces que nous publions ici, un *e* initial apparaît toujours comme tel, alors que, dans certains documents sortis de la même chancellerie des ilkhan, et aussi dans d'autres monuments iuen en écriture ouigouro-mongole, le *e* initial est souvent tracé de la même façon que le *a*.

Disposition matérielle des documents

La disposition matérielle que présentent les trois documents est la suivante. Dans le sauf-conduit (Doc. A) les lignes 2 à 5 sont en retrait, mais de même niveau; ceci manifestement pour bien mettre en évidence la première ligne, qui commence par le nom du souverain. Est en retrait aussi la dernière ligne. Ce retrait de la dernière ligne est manifestement motivé par le souci de placer le mot *bičibei* " [nous] avons écrit ", terminant le texte du document, dans le coin inférieur droit de la pièce, qui est l'endroit où de règle s'appose le cachet. Ce retrait de la dernière ligne se voit aussi dans la lettre de Гasan (Doc. C), ainsi que dans celle d'Arγun de 1289 (Bonaparte, pl. XIV, 1) et dans le document émanant d'Abū Sa'īd bahādur khān de 1320 (Pelliot, *Documents mongols*, doc. III, fig. 29). Le nom de l'ilkhan [*Abaγ-*]*a*, par lequel débute la première ligne et dont il ne reste plus que la dernière lettre, ne semble pas avoir dépassé le niveau des lignes 6-15, c'est-à-dire de celles qui n'ont pas été mises en retrait.

Quant à la lettre d'Arγun de 1290 (Doc. B), dont le commencement manque, nous n'y voyons, au début d'une ligne, aucun mot placé plus haut que les lignes voisines. Sont toutefois, par respect, placés au commencement d'une ligne les mots *il qan* " ilkhan " (l. 6), *sayin ečige manu* " notre bon père " (l. 8), *emege* " aïeule " (l. 10), *Činggis-qan* (l. 16), *mongke tngri* " le Ciel éternel " (l. 19, 22, 25, 30) et *namayi* " moi " (l. 28). Le mot *tengri* " Ciel " de la ligne 4 a été traité comme un mot ordinaire.

La lettre de Гasan de 1302 (Doc. C), qui est dans un état de

conservation parfaite, nous montre une disposition quelque peu différente des deux pièces précitées. Les lignes 2 à 5 sont en retrait, mais ne sont pas de même niveau et, en haut de la ligne 4, le mot *bidandur* " à nous " est en vedette, dépassant le niveau des lignes 3 et 5. Outre ce mot, sont placés au début de la ligne et plus haut que les lignes voisines les mots *Γasan* (l. 1), *ǰrlγ* " ordre " (l. 6) et *tngri* " Ciel " (l. 9, 11). Le mot *manu* " de nous " (l. 12), tout en n'étant pas mis en vedette, a été placé intentionnellement au commencement de la ligne.

La formule initiale *Mongke tngri-yin küčündür / qaγan-u suudur* " Dans la force du Ciel éternel / dans la Fortune de l'empereur ", que nous lisons au commencement du préambule de la lettre d'Arγun de 1289 au roi de France et dans plusieurs édits en écriture 'phags-pa, est absente du document A, vraisemblablement parce qu'il s'agit d'une pièce d'importance secondaire. Il commence donc par le nom du qan suivi des mots *üge manu* " parole de nous ". Le document B étant mutilé, il est impossible de savoir avec certitude comment il débutait, mais, vu sa grande importance, il est très probable qu'il comportait le même préambule que la lettre au roi de France: *Mongke tngri . . . Arγun üge manu.* Quant au document C, il débute par le nom du prince dont il émane suivi des mots *üge manu* et, ni le Ciel, ni la Fortune de l'empereur ne sont mentionnés. Ce préambule se rapproche donc de celui que présentent la lettre d'Öljeitü de 1305: *Öljeitü sultan üge manu* (Bonaparte, pl. XIV, 2), et le document émanant d'Abū Sa'īd de 1320: *Busayid baγatur qan üge manu.*[8] Pour les formules initiales des documents mongols des XIII[e] et XIV[e] siècles, voir Kotwicz *En marge des lettres*, p. 3 et suiv., p. 36; *Formules initiales*; Pelliot, *Mongols et Papauté*, p. 25; N. Poppe, *Kvadratnaya pis'mennost'*, p. 92 et suiv.

Comme dans toutes les pièces analogues datant de l'époque mongole, après la mention de celui dont émane le document, sont mentionnés le ou les destinataires. Ceux-ci sont, dans le doc. A, le général Samaγar, les gouverneurs et commandants des villes,

[8] Dans la supposition que les trois lignes d'exorde en calligraphie ornementale du doc. I n'appartiennent pas à cet édit d'Abū Sa'īd. Voir ce que dit Pelliot, *Documents mongols*, p. 38.

ainsi que les différents fonctionnaires et autres personnes que l'ambassade venue de la part du pape rencontrera sur le chemin du retour. Dans le doc. C le destinataire est le pape et c'est lui aussi qui doit avoir été mentionné comme destinataire dans le doc. B.

Contrairement à l'habitude qu'avaient les ilkhan de mentionner les noms des envoyés porteurs de leurs missives aux princes occidentaux (cf. la lettre d'Abaγa à Clément IV [Card. Tisserant, *Une lettre de l'Ilkhan de Perse Abaga*, p. 10], celles d'Arγun et d'Öljeitü à Philippe le Bel, etc.), le doc. B ne nous dit point par qui la lettre a été portée. Il nous semble assez probable que la raison en est qu'elle fut remise à l'envoyé même qui de la part du pape était venu apporter la lettre à laquelle la présente pièce est une réponse. Cf. la réponse de Güyüg à Innocent IV rapportée par Jean du Plan Carpin, laquelle ne mentionne pas non plus le nom du porteur. Par contre, dans le doc. C, nous lisons à la ligne 10 les noms des trois envoyés qui furent chargés de porter à Boniface VIII la lettre de Γasan.

Dans les trois documents, comme de règle, la date se lit à la fin. A et B sont datés à la mongole, c'est-à-dire d'après le cycle des douze animaux. C, émanant d'un ilkhan converti à l'islam, est daté d'après l'hégire et aussi à la mongole. Cette dernière manière de dater est aussi celle que présentent la lettre d'Öljeitü et le document émanant d'Abū Sa'īd, tous les deux souverains de religion musulmane.[9] Conformément à la pratique de toutes les chancelleries mongoles de l'époque, dans chacune des trois pièces l'énoncé de la date est suivi de la désignation du lieu où le document a été rédigé.

Sur chacun des trois documents a été apposé un cachet carré dans le coin inférieur droit. En outre, l'étendue des documents B et C ayant nécessité une allonge, le cachet a été apposé une seconde fois à cheval sur la jonction des deux feuilles collées bout à bout. Pour la couleur et les dimensions des cachets, voir plus haut la lettre de Mgr A. Mercati.

Nous pouvons donc dire qu'en gros les trois pièces présentent

[9] Faisons observer ici que dans le présent travail les équivalents des dates à la mongole ont été calculés d'après le calendrier chinois.

une disposition matérielle qui se retrouve plus ou moins semblable dans les autres documents rédigés dans les chancelleries ilkhaniennes.

Seule la lettre de Γasan porte au revers un contreseing. Voir p. 478. Pour la pratique de contresigner les documents à l'époque mongole, voir F. W. Cleaves, *A chancellery practice*, etc. Pour la chancellerie des ilkhan, voir B. Spuler, *Die Mongolen in Iran*, pp. 288-94, et pour celle de Γasan en particulier, surtout pour ce qui regarde l'expédition de la correspondance officielle, voir C. d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, IV, p. 410.[10]

Document A. Sauf-conduit émanant d'Abaγa.

(Voir pl. I.)

Le sauf-conduit dont ci-après on lira la transcription et la traduction a été mentionné par Pelliot, à la p. 3 de son travail *Les Mongols et la Papauté*, dans les termes suivants: "Un sauf-conduit mongol émanant d'Arghun, daté de 1291". C'est dans les mêmes termes qu'après Pelliot ont parlé tous ceux qui, au cours des trente dernières années, ont fait mention des fameux documents retrouvés en 1921 aux Archives Secrètes Vaticanes. En réalité, Pelliot a fait erreur et sur la provenance et sur la date de la pièce. Le nom du prince dont émane le document étant devenu méconnaissable par suite d'une mutilation du papier endommageant le commencement de la première ligne du texte, pour restituer ce nom Pelliot s'est laissé guider par le fait que le sauf-conduit porte un cachet qui est celui-là même qu'on voit apposé sur la lettre qu'Arγun adressa en 1289 à Philippe le Bel (Voir Bonaparte, *Documents de l'époque mongole*, pl. XIV, 1). D'autre part, comme la date indiquée sur la pièce est le 16 du premier mois de l'hiver de l'année du lièvre et que l'unique année du lièvre que

[10] Parlant de la manière d'authentiquer les pièces, M. B. Spuler dit, p. 291: "Auf der Rückseite wurde durch einen Kanzleivermerk in mongolischer oder türkischer Sprache (fulān sözü) die Richtigkeit des Stücks ausdrücklich bestätigt." Voir aussi ce qui, dans le présent article, est dit à propos du contreseing de la lettre de Γasan, p. 478.

compte le règne d'Arγun est l'année 1291, il en a conclu tout naturellement que nous avons affaire à un document émanant de cet ilkhan et daté de 1291. Or, ce raisonnement porte à faux. En effet, Arγun est mort au printemps de l'année 1291 et ne peut donc pas avoir délivré un sauf-conduit qui serait daté du 16 du premier mois de l'hiver de la même année 1291.[11]

Bien que le papier soit mutilé à l'endroit où on lisait le nom du prince dont émane le document, ce nom se laisse restituer sans difficulté. Nous voyons en effet qu'il n'a pas disparu en entier, mais qu'il en reste la fin, constituée par un trait qui descend verticalement. Celui-ci peut représenter le trait final d'une des lettres *a, e, n,* ou *d.* Or, des divers souverains: Hülegü, Abaγa, Aḥmad, Arγun, Gaikhatu, Baidu, Γasan, Öljeitü et Abū Sa'īd qui ont régné en Perse jusqu'au moment où commença la dissolution de l'ilkhanat (1335; voir R. Grousset, *L'empire des Steppes,* p. 465), rompant toute relation politique avec la papauté, Hülegü, Gaikhatu, Baidu et Öljeitü ne peuvent entrer en ligne de compte, leur nom se terminant en *u, ü,* lettres qui ne comportent pas de trait vertical final. Restent Abaγa, Aḥmad, Arγun, Γasan et Abū Sa'īd, dont les noms se terminent par une lettre comportant un trait final qui descend verticalement. Mais Aḥmad, qui régna de 1282 à 1284, est exclu parce qu'il n'y eut pas d'année du lièvre durant son règne; Arγun (1284-1291) l'est aussi pour le motif déjà mentionné. Quant à Γasan (1295-1304) et Abū Sa'īd (1316-1335), ni l'un ni l'autre ne peuvent avoir délivré le sauf-conduit parce que tous les deux employaient un sceau différent de celui que nous voyons apposé sur la pièce.—Pour ces deux sceaux voir Appendice I, Les sceaux des ilkhan, et pl. VII. —Le sauf-conduit que Pelliot a attribué à Arγun doit donc être d'Abaγa. D'où il suit qu'Arγun employait le sceau dont s'était servi son père Abaγa, tout comme, plus tard, Abū Sa'īd a employé celui de son père Öljeitü. Pour le sceau de ce dernier, voir la lettre de 1305 chez R. Bonaparte, pl. XIV, 2, et, ci-après, Appen-

[11] Arγun fut intronisé le 11 août 1284 (A. K. Arends, *Rašid-ad-din,* t. III, p. 113) et mourut le 10 mars 1291 (*op. cit.,* p. 127). Son successeur, Gaikhatu, fut intronisé le 23 juillet de la même année 1291 (*op. cit.,* p. 131).

dice I.[12] Il reste toutefois une difficulté. Durant le règne d'Abaγa (1265-1282) il y eut deux années du lièvre: 1267 et 1279. Ce sera aux historiens de trouver laquelle des deux est désignée dans le présent document.

*

* *

Abaγa, fils aîné de Hülegü, naquit en Mongolie en mars 1234. Sa mère était Yisünǰin-qatun. Il fut intronisé le 19 juin 1265 et mourut le 1 avril 1282 (A. K. Arends, *Rašid-ad-din*, pp. 19, 64; K. Jahn, *Geschichte der Ilḫāne*, p. 9).[13]

Quant au sauf-conduit émanant de ce prince que nous publions ici, les termes mêmes dans lesquels il est rédigé montrent qu'il a été donné en faveur d'une ambassade venue de la part du pape, au moment où celle-ci allait prendre le chemin du retour. Le nom du pape ne se lit pas dans le document. Il doit s'agir de Clément IV (1265-1268) ou de Nicolas III (1277-1280), d'après que l'année du lièvre où le sauf-conduit a été délivré est 1267 ou 1279. Le nom du chef de la mission pontificale, laquelle était composée d'un certain nombre d'" évêques ", désignés ici par le titre nestorien *mār-ḥasiā*, muni d'un pluriel mongol, est écrit Baračirqun, mot qui est susceptible d'encore d'autres lectures (voir plus bas).

Les relations entre Abaγa et la papauté furent fréquentes (d'Ohsson, *Hist. des Mongols*, III, pp. 539-549; Card. Tisserant, *Une lettre de l'Ilkhan de Perse Abaga*; R. Grousset, *L'empire des Steppes*, p. 445; B. Spuler, *Die Mongolen in Iran*, pp. 224 et suiv.;

[12] Il suit de là aussi qu'il n'est pas sûr que le document II (f. 28) publié par Pelliot dans *Documents mongols*, p. 40, (voir aussi ci-après, pl. VIII) et qui porte un cachet dont la légende est la même que celle du cachet apposé sur la lettre d'Arγun à Philippe le Bel (1289), soit réellement d'Arγun, comme le suppose Pelliot, et non pas d'Abaγa. Il n'est même pas sûr qu'il puisse être attribué à l'un de ces deux ilkhan. En effet, bien que la légende soit la même, il est certain que le cachet que porte ce document II n'est pas identique à celui qui se voit sur le sauf-conduit d'Abaγa et sur les lettres d'Arγun de 1289 et 1290, les caractères de cette légende étant tracés différemment.

[13] Quant à l'année de la naissance d'Abaγa, Jahn écrit (p. 9): " Geburt A.'s: 28 d. Arām-Monds, d. Drachenjahres ". Dans *Rašid-ad-din* (A. K. Arends, p. 64) nous lisons: " Blagoslovennoe roždenie ego bylo 28 čisla aram-mesyaca goda lošadi " [" Sa naissance bénie eut lieu le 28 du mois Arām de l'année du cheval "]. L'année 1234 était en effet une année du cheval, non une année du dragon.

Die Mongolenzeit, pp. 27-28, etc., etc.) et le présent sauf-conduit est une preuve matérielle qu'a laissée une des nombreuses missions que les papes doivent avoir envoyées à la cour ilkhanienne entre 1265 et 1282.

En rentrant en Occident, la mission doit avoir fait route par le territoire où commandait le général Samaγar (voir Commentaires). Ce dernier est en effet nommé en tête de la série des fonctionnaires, militaires et civils, auxquels la mission est recommandée. Le présent sauf-conduit nous montre aussi que l'ambassade pontificale, en conformité avec les stipulations du *J̌asaγ* de Činggis (G. Vernadsky, *The scope and contents of Chingis Khan's Yasa*, p. 352), a joui du privilège de se servir de la route postale.

Le sauf-conduit a été délivré à un endroit appelé Aras. Voir plus bas Commentaires.

Transcription

[1] [Abaγ-]a üge manu.
[2] Samaγar-a. ǰaγura
[3] bükün balaγad-
[4] un daruγas-ta
[5] noyad-ta
[6] todqaγula qaraγul-a ǰamučina ongγača-
[7] čina. Bab-ača iregsed Baračirqun
[8] terigüten marqasiyas-a dabariγdaγsad
[9] irgen ongγačačin todqaγul. ulaγ-a
[10] umda sigüsü ana ülü megüdegülün
[11] ögüdkün. Yaγud kedtür anu
[12] küčü buu kürgetügei. kembei.
[13] Bičig manu taulai ǰil öbül-ün
[14] terigün sara-in arban
[15] ǰiryuγan-a Aras-a büküi-
[16] dür bičibei.

Traduction

Parole de nous, Abaγa.

A Samaγar, aux gouverneurs et commandants des villes qui sont sur le chemin, aux inspecteurs des stations de poste, aux gardes, aux gens desservant les relais postaux, aux bateliers.

Nous avons dit: " Peuple, bateliers et inspecteurs des stations postales rencontrés [en chemin] par les évêques ayant à leur tête Baračirqun qui sont venus de la part du pape, donnez-leur, sans [leur en] laisser manquer, des bêtes de relais, de la boisson et des rations. Qu'on n'use pas de violence en ce qui concerne leurs effets [pour s'en emparer]."

Notre lettre, nous [l']avons écrite, l'année du lièvre, le seize du premier mois de l'hiver, quand nous étions à Aras.

Commentaires

Ligne 1. [*Abaγ-]a üge manu*. La formule *üge manu*, précédée immédiatement d'un nom propre ou d'un nom de dignité et remplacée selon les cas par *jarliγ manu* [14] ou *öčil manu* ou *·iǰi manu*, est bien connue de tous ceux qui se sont occupés de documents émanés des chancelleries mongoles des XIII[e] et XIV[e] siècles.[15] Elle a été traduite de diverses manières, lesquelles ont été discutées par M. N. Poppe dans son ouvrage *Kvadratnaya pis'mennost'*, pp. 101-103. Tous les auteurs évidemment sont d'accord pour ce qui regarde

[14] Dans son travail *Formules initiales*, W. Kotwicz écrit très à propos: " Nous avons noté ailleurs que *šarliγ* servait à désigner les édits impériaux, tandis que pour les autres on employait le mot *üge*. C'est ainsi que les distinguaient ceux mêmes qui les concédaient; l'empereur nommait son édit *šarliγ*, les princes les leurs,—*üge* . . . Toutefois, si des individus de rang inférieur en appelaient à des documents émis par des personnages supérieurs, ils les désignaient toujours du mot *šarliγ*, même s'ils n'émanaient que de princes " (pp. 154-155).

[15] La formule *üge manu*, m. à m. " parole de nous ", se lit dans deux des trois documents dont nous traitons ici. Elle se rencontre en outre dans les textes suivants: Dans un édit de Mangala, prince de Ngan-si, de 1276 (M. Lewicki, *Inscriptions mongoles*, pp. 16-19; N. Poppe, *Kvadratnaya pis'mennost'*, pp. 59-61); dans un rescrit de Qaišan, prince de Houai-ning, de 1305 (P. Pelliot, *Un rescrit mongol en écriture " 'phags-pa "*, pp. 621-624); dans les deux lettres, bien connues, adressées au roi de France Philippe le Bel, par les ilkhan Arγun (1289) et Öljeitü (1305); dans un document émanant de l'ilkhan Abū Sa'īd et daté de 1320 (P. Pelliot, *Documents mongols*, doc. III); dans trois des documents publiés par G. J. Ramstedt dans *Mongolische Briefe*.

le sens général de l'expression *üge* (ou *ǰarliγ*, etc.) *manu*, mais ils ne le sont plus quand il s'agit de déterminer dans quel rapport se trouvent les mots *üge* (ou *ǰarliγ*, etc.) *manu* avec le nom propre ou le nom de dignité qui les précède. M. Poppe critique à bon droit les traductions qui séparent l'expression *üge manu* du nom dont elle est précédée et il considère comme plus correcte celles dans lesquelles les deux termes restent associés (*op. cit.*, p. 103). En effet, à lire une traduction comme " Arghun—Unser Wort." (I. J. Schmidt, *Philologisch-kritische Zugabe*, p. 10); " Argun, slovo naše " [" Argun, notre parole "] (A. A. Bobrovnikov, *Gramm. mongol'sko-kalmyckago yazyka*, p. 218); " Arghoun, Notre parole " (Pauthier, *Marco Polo*, p. 776); " Aryun. Slovo Naše " [" Aryun. Notre Parole "] (S. A. Kozin, *Yazyk pervogo perioda istorii mongol'skoï literatury*, p. 498); " Öljei-Temür. Unser Wort! " (G. J. Ramstedt, *Mongolische Briefe*); " Hay-šan, prince de Houai-ning, notre parole " (P. Pelliot, *Un rescrit mongol en écriture «'phags-pa»*), on a l'impression qu'aux yeux de son auteur il n'existe pas de lien grammatical entre les mots *üge manu* et le nom qui précède. Or, il en existe un. Dans *Aryun* (*Öljeitemür*, etc.) *üge manu*, *Aryun* est en apposition avec le pronom *manu* " de nous ".[16] Il faut donc traduire par " Parole de nous, Aryun ". *Aryun üge manu* équivaut à *Aryun manu üge*. Que le second terme seul (*manu*) soit mis au génitif, cela est conforme à la règle qui régit les groupes appositionnels. Cf. *Uqaγatu-qaγan minu emüne* " près de (m. à m. " devant ") moi, Uqaγatu-qaγan " (*Altan tobči*, dans *Činggis-qaγan-u čadig*, p. 57, l. 2); *edeger baγsi minu toγtaγaγsan arban ǰüil-ün ǰirum yosu* " ces dix différentes règles établies par moi, maître " (écrit ordos inédit). La même construction se

---

J̌arliγ manu, m. à m. " ordre de nous ", se rencontre dans les deux édits de Buyantu-qaγan de 1314 et dans celui de 1318 du même empereur (M. Lewicki, *op. cit.*, pp. 20-26; N. Poppe, *op. cit.*, pp. 63-69); dans les trois édits publiés par M. E. Haenisch dans *Steuergerechtsame*, ainsi que dans l'inscription de Tch'eng tou datant du règne de Toγon-temür, publiée par Han Jou-lin dans *Studia Serica*, II [1941].

Nous lisons *öčil manu*, m. à m. " rapport de nous ", dans le document émanant de Namun güregen et d'Engke-tura bātur et adressé à Houng-ou (*Houa i i iu*, IIb, 3b).

Si l'édit était promulgué au nom d'une impératrice, *ǰarliγ manu* était remplacé par *·iǰi manu*. C'est la formule que nous lisons dans l'édit dit de la veuve de Darmabala (? de 1321. N. Poppe, *op. cit.*, pp. 71-73). Le mot *·iǰi* est le chinois 懿旨 *i tcheu* " décret de l'impératrice ".

[16] C'est ce qu'ont bien vu Klyukin, Kotwicz, MM. Poppe et Haenisch, qui traduisent les mots *Aryun üge manu* respectivement par " Argun (ovo) moe slovo " (*O čem pisal il'-khan Argun*, p. 3); " notre parole à nous, Argoun " (*En marge des lettres des il-khans*, p. 7); " naše, Aryuna, slovo ", " naše Aryunovo slovo " (*Kvadratnaya pis'mennost'*, p. 103); " [Folgendes sind] Unsere, Arǧuns, Worte " (*Zu den Briefen der mongolischen Il-khane*, p. 220).

D'ailleurs le premier savant qui ait interprété la lettre d'Aryun, Abel-Rémusat, avait déjà donné des mots *Aryun üge manu* une traduction correcte: " Paroles de moi Argoun " (*Second mémoire*, p. 366). En cela il avait été suivi par E. Blochet, qui, de même, traduit ces mots par " Paroles de Moi. Arghoun " (*Introd. à l'Histoire des Mongols*, p. 232, n. 1).

rencontre dans les dialectes vivants. P. ex. ord. *alʲā ɢaŋɢun* džaŋ-*tš'in* / *amaraɢ mini* ɴɯɒɯɴɒɯ " ton naturel espiègle et léger me charme, moi qui suis [ton] ami (m. à m.: " ton naturel espiègle et léger est dans l'oeil de moi, ami ") " (A. Mostaert, *Textes oraux ordos*, p. 254; *Folklore ordos*, p. 350). Nous traduisons donc la formule initiale du Doc. A [*Abaγ-*]*a üge manu* par " Parole de nous, Abaγa ".

Ligne 2. *Samaγar-a.* " A Samaγar ". Samaγar noyan fut un des principaux généraux d'Abaγa. Il commanda les troupes mongoles dans le Rūm (Asie Mineure) et fit plusieurs incursions en Syrie. Il mourut le 30 octobre 1281 à la bataille de Homs, quand l'armée mamelouke sous les ordres du sultan Qilāwūn écrasa les forces mongoles commandées par Möngke-temür, frère d'Abaγa. Voir d'Ohsson, *Hist. des Mongols*, III, pp. 447, 459, 530; R. Grousset, *L'empire des Steppes*, p. 446. Le nom de Samaγar noyan se lit aussi aux lignes 23, 41, 62 du *bičig* de 1272.[17]

Lignes 2-5. *J̌aγura bükün balaγad-un daruγas-ta noyad-ta* " aux gouverneurs et commandants des villes qui sont sur le chemin ". On peut rapprocher de ces mots les suivants que nous lisons dans un sauf-conduit trouvé près de Turfan et publié par Ramstedt dans ses *Mongolische Briefe*: *ǰa*[*γur-*]*a bükün ǰamudun ötegüs-e* " Aux ' anciens ' des stations de poste qui sont sur le chemin ". Le mot *ǰaγur-a*, que Kowalewski (2254a) traduit par " entre, parmi, dans l'intervalle, dans l'espace de, pendant, durant ", s'emploie, tantôt comme postposition, tantôt comme adverbe. C'est dans le rôle de postposition que nous le trouvons employé p. ex. dans *tenggiri γaǰar ǰa'ura* " entre le ciel et la terre " (*Houa i i iu*, IIa, 1b1); *γürban on-u ǰaγur-a* " during three years " (F. W. Cleaves, *Sino-Mongolian inscr. of 1335*, l. 17, pp. 73, 97), etc., etc. Mais, comme nous venons de le dire, il peut aussi, comme ici, jouer le rôle d'un adverbe. Il signifie alors " dans l'intervalle, en chemin ". P. ex.: *ǰa'ura γurban qonoǰu*, glosé 路間三宿着 " passant trois fois la nuit en route " (*Hist. secrète*, §205 [8.36a2]); *ǰaγur-a berke čöl-nuγud-i tuγuluγad* " having traversed the difficult deserts in between " (F. W. Cleaves, *Sino-Mongolian inscr. of 1362*, l. 23, pp. 64, 87).[18]

Lignes 6-7. *Todqaγula* " aux inspecteurs des relais de poste ". Il n'y a pas à douter que le mot *todqaγul* ne soit l'équivalent du terme 脫脫禾孫 *t'ouo-t'ouo-houo-suen* (= **todqosun* < **todqasun*) qui se rencontre fréquemment dans les textes relatifs à l'organisation postale sous les Iuen [19] et que Pelliot a rendu par " Sortes d'inspecteurs des relais postaux, d'un rang plus élevé

---

[17] Pour ce document voir Cevat Hakkı Tarım, *Tarihte Kırşehri-Gülşehri ve Babaîler-Ahîler-Bektaşiler*, pp. 119-121.

[18] Pour l'origine du mot *ǰaγur-a*, voir G. J. Ramstedt, *Zur Geschichte des labialen Spiranten im Mongolischen*, pp. 183, 186; B. Ya. Vladimircov, *Sravnitel'naya Grammatika*, p. 259; P. Pelliot, *Sur* yam *ou* jam " *relais postal* ", p. 193, n. 2; Kotwicz, *Contributions aux études altaïques* A-B, pp. 9-12.

[19] Par ex. dans le *Tchan tch'eu*, passim, ainsi que dans deux ordonnances concernant les *t'ouo-t'ouo-houo-suen* dans le *Iuen tien tchang*, éd. 1908, chap. 36, f. 16ab. Voir aussi l'inscription funéraire de 1341 dans W. A. Grootaers, *Une stèle chinoise de l'époque mongole*, p. 96.

que les simples maîtres de poste ".[20] Ce mot suppose un verbe **todqa-*, qui jusqu'à présent n'a pas été retrouvé dans les textes et dont la signification précise est inconnue. *Todqaγul* semble avoir été la forme usitée dans la partie occidentale de l'empire mongol, alors que dans la partie orientale on se servait préférablement de **todqosun*. Aussi c'est la première que nous lisons à la ligne 26 du *bičig* de 1272: *Taǰadin todqaγul* " l'inspecteur des relais postaux Taǰadin " (Cevat Hakkı Tarım, *Tarihte*, pp. 119-121).[21]

Qaraγul-a " aux gardes ". Cf. mo. *qaraγul* " sentinelle, garde, piquet, corps de garde " (Kowalewski, 832b), de *qara-* " regarder, observer " et le suff. *-γul* que nous venons de mentionner dans la note 21 à propos du mot *todqaγul*. L'*Hist. secrète* emploie le mot *qara'ul* au sens de " gueteurs, éclaireurs " (§§ 142, 158, etc.).[22]

Le mot *qaraγul* correspond au turc *qaraul* " Wachposten ", qui, apparemment, est un emprunt fait au mongol (N. Poppe, *Eine viersprachige Zamaχšarī-Handschrift*, p. 318).

---

[20] *Les mots mongols dans le* Korye Să, p. 265.

[21] Plusieurs savants ont tenté de restituer le mot 脫脫禾孫 *t'ouo-t'ouo-houo-suen*. E. Chavannes (*Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises*, *TP*, série II, vol. V, p. 397, n. 2) s'est demandé si ce mot n'a pas " la même racine que le mot *todotkhaktchi* = explicateur ". Cf. Kowalewski, 1842a, *tododqaγči* " interprète, explicateur, commentateur ". Shiratori Kurakichi, dans *Tôyô gakuhô*, XVIII, 1929, l'a lu **toqtoγosun*, restitution que Pelliot tenait pour " assez vraisemblable, mais non attestée " (*Les mots mongols dans* le Korye Să, *loc. cit.*). Haneda Tōru y voit un mot **todotγasun* (*Iuen tai i tch'ouan tsa k'ao*, p. 876). Pelliot (*loc. cit.*) a proposé sa propre restitution sous la forme **totoγosun* ou **totγosun*. W. Kotwicz, dans ses *Contributions aux études altaïques A-B*, p. 36, nous dit qu'il préférerait admettre **toqtoγulsun*. De son côté M. Herbert Franke, dans *Geld und Wirtschaft in China unter der Mongolen-Herrschaft*, p. 130, restitue en *toḳtoḳosun*. Comme le prouve le mot *todqaγul* du présent document, seule la restitution **totγosun* proposée par Pelliot est correcte. Nous préférons toutefois écrire **todqosun*.

Le terme turc *tutqaul*, que dans son *Wörterbuch der Türk-Dialekte*, III, 1487, W. Radloff rend par " der Bote ", est manifestement l'équivalent de notre *todqaγul* ~ **todqosun* et Kotwicz l'a bien vu quand il écrivait (*op. cit.*, pp. 36-37): " On pourrait en même temps comparer *t'o-t'o-houo-souen* avec le terme turc *tutqaul*, souvent discuté, . . . et y voir son équivalent mongol inconnu jusqu'ici ".

Le suffixe déverbal *-γul* que nous montre le mot *todqaγul* sert à former des nomina actoris. Dans plusieurs mots il alterne avec le suffixe *-γul-sun*. Voir N. Poppe, *Nominalstammbildungssuffixe*, p. 101; P. Pelliot, *Notes sur le " Turkestan "*, p. 31 et n. 2 de la même page; W. Kotwicz, *Contributions aux études altaïques A-B*, p. 36; M. Lewicki, *Inscriptions mongoles*, p. 60; F. W. Cleaves, *Sino-Mongolian inscription of 1338*, p. 76, n. 27.

[22] *Qaraγul* était, sous les Ts'ing, le nom des postes de soldats gardant les frontières sino-russes (= mand. *karun* > chin. 卡倫 *k'a-liun* " poste de soldats ou de douaniers gardant un passage "; " Mongolian watch-towers in important passes " [*Mathews' Chin.-Engl. dict.*, 616]. Cf. G. D. Sanžeev, *Mančžuro-mongol'skie yazykovye paralleli*, p. 676, *karun* ' piket ' [" piquet "] = Mo. *χaraγul*).

Jamučina " aux gens desservant les relais postaux ". Le mot *jamučin* est un pluriel de *jamuči*. Ce dernier mot est dérivé de *jam* " relais de poste " au moyen du suffixe *-či* servant à former des nomina actoris. La voyelle *-u-* est une voyelle épenthétique, tout comme dans les mots *barsučin* (*bars* " tigre " + *-čin*) " chasseurs au tigre (? au guépard) " d'un des documents mongols du Musée de Téhéran (Pelliot, fig. 30, Doc. III, l. 5), *nuntuγuči* (*nuntuγ* " campement " + *-či*) " officier qui s'occupe de l'installation d'un campement " du *bičig* de 1272, l. 39.[23] *Jamučin* est la forme même que nous lisons dans l'*Hist. secrète*, §§ 279 (12.49a3), 280 (12.53b1), où le mot est glosé 站戶 " gens desservant les relais postaux ".[24] Le mot *jamuči* " quelqu'un qui est attaché au service d'un relais postal " correspond à *jamči* " guide, conducteur " (Kowalewski, 2294b) du mongol moderne, où le vocable *jam* " relais postal " a pris le sens de " route, chemin ". Pour le mot *jam* " relais postal ", voir B. Vladimircov, *Zametki k drevnetyurkskim i staromongol'skim tekstam*, pp. 290-294, ainsi que P. Pelliot, *Sur* yam *ou* ǰam " *relais postal* ", p. 191-194 et W. Kotwicz, *Contributions aux études altaïques A-B*, p. 4.

Ongγačačina " aux bateliers ". Formation identique à celle que nous venons de voir dans le mot *jamučina*. Le mot *ongγačači* correspond à *Mukaddimat al-Adab* (Poppe, 266b) *onqačači* " lodočnik " [" batelier "], et mo. *ongγočači* " timonier, batelier, matelot " (Kowalewski, 355b). Le mot *ongγača*, dont *ongγačači* est un dérivé, est attesté dans le *Houa i i iu* de 1389, I, 10a5, au sens de 槽 *ts'ao* " auge ". Le *Mukaddimat al-Adab* ne connaît *onqača* qu'au sens de " lodka " [" bateau "] (Poppe, 266b, etc.), mais " auge " et autres acceptions similaires sont attestées pour le mot, à côté de celle de " bateau ", tant dans le mongol écrit que dans les dialectes vivants. Ainsi on a mo. *ongγoča* " bassine, grande auge, bac, bateau, mangeoire des chevaux ", etc. (Kowalewski, 354b); kalm. *oŋgɒtsᵒ* " Boot, Truhe " (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 287b); ord. *oŋ̱go'tš'o*, *oŋ̱go'tš'i* " auge pour abreuver ou nourrir le bétail; bateau; cercueil " (Mostaert, *Dict. ord.*, 515a). Les *ongγačačin* sont ici les bateliers ou passeurs établis sur la route postale aux endroits où elle passe une rivière.

Lignes 7-8. *Bab-ača* " de la part du pape " (abl.). Cf. la lettre de Γasan de 1302 (Doc. C), où nous lisons le datif du même mot: *Bab-a* " au pape ".[25]

---

[23] Pour ce dernier mot, cf. *Hist. secr.*, § 279 (12.48b1) *nuntu'učin*, glosé 管營盤的 *kouan ing p'an ti* " officiers qui s'occupent de l'installation des campements ".

La voyelle épenthétique *-u-* (*-ü-*) est devenue une longue dans la formation plurielle *-ū̱'tš'in*, *-ūu'ts'in* qu'on entend en quelques mots ordos. P. ex. *χorimū̱'tš'in* " gens invités à une noce ", de *χorim* " noce " (Mostaert, *Dict. ord.*, 359a); *nūɒelūu'tš'in* " gens qui avec tout leur avoir sont en route pour aller s'établir à un autre endroit ", de *nūɒel* " action de déménager " (*op. cit.*, 503a).

[24] Le mot *jamuči* a aussi servi de nom individuel. Voir l'inscription de 1362, l. 38 (F. W. Cleaves, *Sino-Mongolian inscr. of 1362*, pp. 66; 122, n. 185).

Dans les sources chinoises le service des relais postaux lui-même est désigné par le terme 站赤 *tchan tch'eu* (< *jamči* = *jamuči* " gens desservant les relais postaux "). De même dans le *Korye sǎ*. Voir Pelliot, *op. cit.*, p. 264.

[25] Il ne manquera pas d'intérêt de faire remarquer que la forme persane du mot

Baračirqun. Nous n'avons pu identifier ce personnage; d'ailleurs d'autres lectures de ce nom sont possibles: *Baračirγun*, *Barajirqun*, etc.

Marqasiyas-a. Datif de *marqasiyas.* Ce dernier mot est le pluriel de *marqasiya* < syriaque *mār-ḥasiā* "Vénérable Saint", épithète usuelle des évêques (P. Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, p. 637; *Mongols et Papauté*, p. 170; A. C. Moule, *Christians in China before the year 1550*, p. 147). Nous avons donc ici un titre nestorien appliqué à des évêques qui doivent avoir appartenu à l'église romaine, puisqu'ils étaient venus de chez le pape. La transcription chinoise du titre syriaque, qu'on lit dans l'inscription d'environ 1281 conservée dans le *Tchen kiang fou tcheu*, est 馬里哈昔牙 *ma-li-ha-si-ia.* Dans le *Iuen cheu* elle a pris la forme tronquée 馬兒哈昔 *ma-eul-ha-si* (Moule et Giles, *Christians at Chên-chiang fu*, p. 634, n. 18).[26]

---

bab "pape" employée par Rašid al-Dīn est *pāp* (پاپ). Cf., e. g., K. Jahn, *Histoire Universelle de Rašīd al-Dīn Faḍl Allāh Abul-Khair*, I, *Hist. des Francs*, p. 15: "Et la classification des princes des Francs se fait ainsi, que la première dignité est celle du Pāp (pape)—Pāp signifie père des pères—et on le considère comme vicaire du Rédempteur; . . .".

Que la forme *Pāpā* ou *Bābā* s'employât aussi, tout au moins en persan, c'est ce que nous montre la lettre de Güyüg à Innocent IV (cf. Pelliot, *Mongols et Papauté*, pl. I), où nous lisons à la troisième ligne باباء کلان. A la quatrième ligne de son édition du texte de la réponse de Güyüg, Pelliot orthographiait ces deux mots, en mettant les points diacritiques, comme suit: پاپاء کلان et les traduisait par "grand pape" (p. 16). Dans la note 3, à la page 16, il nous fait remarquer: "*Pāpāī-kalān.* Le texte n'ayant pas de points diacritiques, je n'ose affirmer que les scribes aient voulu écrire vraiment *pāpā* et non *bābā* à la mongole (le mongol du Moyen Age n'avait pas de *p*, encore que les Mongols le prononçassent peut-être dans les mots d'origine étrangère)".

Or, bien qu'il soit possible que le mot بابا soit à orthographier بابا (*Bābā*), il nous semble plus probable que l'orthographe پاپا (*Pāpā*) adoptée par Pelliot est la bonne, car nous pensons qu'il y a plus de chance que le بابا persan soit une transcription faite directement sur le *Papa* du latin qu'une transcription faite sur un mongol **Baba*, qui, à son tour, transcrivait le latin *Papa.*

Les formes *Pāpā* (réponse de Güyüg) et *Pāp* (Rašīd al-Dīn) semblent nous montrer une transcription faite, d'un côté, sur le latin (*Papa*) et, de l'autre, sur le français (*Pape*). Il pourrait en être de même avec les formes mongoles **Baba* et *Bab.* Seulement, il n'est pas encore clair si les formes mongoles sont des transcriptions faites directement sur le latin et le français ou des transcriptions plutôt des intermédiaires persans.

Sur le *Pāp* de Rašīd, voir aussi le compte rendu écrit par M. B. Spuler du livre de M. K. Jahn, *Histoire Universelle*, etc., I, *Histoire des Francs*, dans *Oriens*, vol. 5, No. 1, pp. 130-131.

[26] L'inscription de Tchen kiang fou (Moule et Giles, *op. cit.*, p. 677) nous dit à propos de Mar Sergis: 迎禮佛國馬里哈昔牙麻兒失理河必思忽八闡揚妙義安奉經文而七寺道場始爲大備. Dans A. C. Moule, *Christians in China before the year 1550*, p. 150, nous trouvons ces mots traduits comme suit: "He

Baračirqun terigüten marqasiyas " les évêques ayant à leur tête Baračirqun ". *Terigüten*, m. à m. " ayant comme tête " (*terigün* " tête "). Dans les anciens textes ce mot est parfois remplacé par *ekiten*, qui présente la même formation et signifie de même " ayant pour tête " (*eki* " tête "). Ainsi, dans le premier des sauf-conduits publiés par Ramstedt dans ses *Mongolische Briefe*, nous lisons *Kög-buqa ekiten borčin* " les transporteurs de vin de raisin (voir note 30) ayant à leur tête Kög-buqa (= turc *Kök-buqa* " le Taureau bleu ") ". Cf. aussi *Altan tobči* (nova), II, p. 33, l. 1, *Basa sutu Činggis-qaγan Qasar ekiten degüü-ner-iyen soyün jarliγ bolurun* " Encore, quand le fortuné Činggis-qaγan, instruisant ses frères cadets ayant à leur tête Qasar, dit ".

Lignes 8-11. *Dabariγda-* " être rencontré ". Passif de *dabari-* " passer par ", mot que nos dictionnaires ignorent, mais qui se lit dans un des documents mongols du Musée de Téhéran publiés par Pelliot: *dabariqun mongγol čerigüd* " les soldats mongols qui sont de passage " (fig. 30, doc. III, l. 4). Cf. kalm. *däwr̥χə* " vorbei od. durch etwas (akk.) gehen, vorbeiziehen " (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 82b). Dans son article *Zur Verbstammbildungslehre der mong.-türk. Sprachen*, p. 25, Ramstedt cite le mot *dabari-* " über etwas fahren, auf etwas stossen, überfallen ". Le mot *dabariγda-* se rencontre à plusieurs reprises dans le manuscrit sur écorce de bouleau découvert en Russie en 1931, et déchiffré et traduit par M. N. Poppe dans *Zolotoordynskaya rukopis' na bereste*. P. ex., p. 102, l. 1-2, *emgeg ǰobalang-dur bu[u]* [2] *dabariγda* " ne sois pas atteint (m. à m. " rencontré ") par la maladie ou la souffrance! ". *Dabari-* est un doublet de *daγari-* " donner contre; passer, traverser, rencontrer, entrer en passant, passer chez " (Kowalewski, 1582b). Pour ce dernier mot, cf. ord. *dări-* " passer par, entrer en passant, atteindre ou heurter en passant, frapper (maladie, malheur) " (Mostaert, *Dict. ord.*, 122a); kalm. *därχə* " treffen, anstossen; eintreffen " (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 83ab). Pour *dabari-~daγari-*, cf. mo. *debel~degel* " touloupe ", *kebeli ~kegeli* " ventre ", etc. Voir G. J. Ramstedt, *Zur Geschichte des labialen Spiranten im Mongolischen*.

Ulaγa umda sigüsü " des bêtes de relais, de la boisson et des rations ". C'est ce que l'administration des relais postaux fournissait aux voyageurs jouissant

---

ceremoniously invited the Ma-li ha-hsi-ya Ma-êrh Shih-li-ho pi-ssŭ-hu-pa of the land of Buddha,[17] who expounded the secrets of the religion and reverently deposited the

---

[17] . . . We have had ha-hsi-ya above. Shih-li or, as Pelliot suggests, Shih-li-ho seems to be a proper name, and (ho) pi-ssŭ-hu-pa is obviously " bishop "; " land of Buddha " must mean, vaguely, the West.

---

scriptures, and then the chapels of the seven monasteries were quite complete."

Dans le *Iuen Cheu* (89, 34a4-5 [*tch'e* 30]) on lit: 崇福司秩二品掌領馬兒哈昔列班也里可温十字寺祭享等事 mots que A. C. Moule (*op. cit.*, pp. 225-226) traduit de la manière suivante: " *Ch'ung fu ssŭ*: an administration of the second class. It controls the sacrifices and like affairs in the monasteries of the Cross of the *ma-êrh ha-hsi* (*marhasia* or Bishops) and *lieh-pan yeh-li-k'o-wên* (*rabban ärkägün*)."

du privilège d'user de la route postale. Pour *ulaγa* " bête de relais ", voir W. Kotwicz, *Contributions aux études altaïques A-B*, p. 19; P. Pelliot, *Neuf notes sur des questions d'Asie Centrale*, p. 220; A. Mostaert, *Sur quelques passages de l'Hist. secr. des Mongols*, *HJAS*, 15 [1952], passage LXII, p. 384.

Le mot *sigüsü* signifie " ration de vivres ". Pour ce mot voir Pelliot, *Notes sur le " Turkestan " de M. W. Barthold*, p. 37, note 3; W. Kotwicz, *op. cit.*, p. 30 et suiv. A propos de l'établissement des relais postaux, dans l'*Hist. secr.*, § 280 (12.53b5-54a1-2), outre les *ula'an-u aγtas*, *sa'arin ge'üd*, *telegentür kölgü hüker* " les hongres destinés à servir de bêtes de relais, les juments à lait, les boeufs pour être attelés aux charrettes ", nous trouvons mentionnés aussi les *ši'üsün-ü qonid*. Cette dernière expression est glosée 分例的羊每 *fen li ti iang mei* " les moutons dont la viande doit être distribuée par rations [aux voyageurs] ".

Dans les textes 'phags-pa nous rencontrons souvent le mot *ši'üsü* accolé au mot *ula'a*. Voir M. Lewicki, *Inscriptions mongoles*, pp. 18, 21, 24; N. Poppe, *Kvadratnaya pis'mennost'*, pp. 60, 64, 68, 72; Paul Pelliot, *Un rescrit mongol en écriture " 'phags-pa "*, p. 623a; E. Haenisch, *Steuergerechtsame*, pp. 58-61. A l'expression *ula'a ši'üsü* des textes 'phags-pa répondent les mots 鋪馬祗應 *p'ou ma tcheu ing* " chevaux de poste et fournitures [en provisions de bouche] " de la version chinoise. Voir E. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises*, *TP*, série II, vol. V, p. 423; vol. VI, p. 41; vol. IX, p. 83; E. Haenisch, *op. cit.*, pp. 58-61. L'expression *ulaγ-a sigüsü* du mongol littéraire est expliquée dans le *Manǰu ügen-ü toli bičig*, vol. 18, f. 15a, comme suit: *Čaγan kerem-ün γadan-a qoγorundu-yin ǰarulγan-dur yabuqui-dur tesken abču idekü mal-un ǰerge-yin yaγuma-yi ulaγ-a sigüsü kememüi* " Les choses, telles que des bestiaux, que, pour manger, on recueille par imposition lorsqu'on va en mission officielle à l'extérieur de la Muraille Blanche (= la Grande Muraille), on les appelle *ulaγ-a sigüsü* ". On la lit toutefois, encore employée dans son ancienne acception, aux l. 31-34 du diplôme (*ǰiγuqu bičig*) émanant du sečen-qan Günčen et daté de 1725,[27] qu'a publié C. Žamcarano (*Zalovannaya gramota*): *Ene qubilγan-u elči inu yabuqulā γurban ulaγ-a nige sigüsü-tei, beye-ber ögede bolǰu yabubasu naiman ulaγ-a qoyar*[28] *sigüsü-teiber, γurban üile-yin yabudal-ača bisi elči-dü ulaγ-a sigüsü ülü ögkü darqalaǰu ergüged . . .* " L'ayant élevé à [la dignité de] *darqan* [avec le privilège] en vertu duquel, quand un messager de ce *qubilγan* (= réincarnation) sera en route, il aura [droit à] trois *ulaγ-a* (" bêtes de relais ") et à un *sigüsü* (ici = un mouton) et, lorsque lui-même se mettant en route entreprendra un voyage, il aura [droit à] huit *ulaγ-a* et deux *sigüsü*, et [avec le privilège] de ne pas [devoir] fournir des *ulaγ-a* et des *sigüsü* aux messagers autres que ceux [qui seront en chemin] pour une raison concernant [une des] ' trois affaires ' . . . "[29].

---

[27] Pour Günčen, qui tint l'office de qan du Sečen qan ayimaγ des Khalkha de 1709 à 1728, voir le *Houang tch'ao fan pou cheu hi piao*, chap. 2, 10a.

Le diplôme est daté de l'année *modun moγai ǰil*, qui est 1725; 1752, chez Žamcarano, p. 189, est une faute d'impression.

[28] Le texte a fautivement *qoylr*.

[29] Notre traduction ne diffère de celle de Žamcarano qu'en ce sens qu'elle serre le

Dans la langue moderne le mot *sigüsü* a pris un sens quelque peu différent et qui varie d'après les dialectes. Le *Manǰu ügen-ü toli bičig*, vol. 18, f. 14b, a enregistré un mot *šüšü*, à lire *šūsü* (< *ši'üsü*), et dont il donne la définition suivante: *Qurim toi-yin ǰerge γaǰar-tur kereglekü mal teǰigebüri-yin ǰerge idekü yaγum-a-yi čöm šüsü kememüi* " Les victuailles telles que celles constituées par [la chair de] bestiaux et [d'autres] animaux domestiques qu'on utilise aux endroits tels que ceux où l'on donne un repas d'apparat ou un festin de noces, on les appelle toutes *šüsü* ". C'est dans cette dernière acception qu'est attesté le mot *sigüsü* dans l'expression *üker-iyer sigüsü ki-* " se servir d'un boeuf en guise de victuailles [à consommer à un festin] " que nous lisons dans le *Manǰu-yin ünen maγad qauli*, vol. 2, f. 103a. Le *Mongγol nanggiyad üsüg-ün toli bičig*, f. 147 b, donne au mot *šüsü* le sens de 葷 *houen* " meat diet " (*Mathew's Chinese-English Dict.*, 2368). Si l'on passe aux dialectes vivants, l'on trouve en kalmouk *šüsn̥* comme mot du style élevé et signifiant " Mittagessen der Fürsten " (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 373b), en monguor *sūsẹn* " mouton apprêté en son entier et qu'on sert aux hôtes et aux convives, grand morceau de viande " (De Smedt et Mostaert, *Dict. mongr.-fr.*, 366), ordos *šūsш* ~ *šūs* " pièce de bétail (ordinairement un mouton) que dépecée et bouillie on sert à une personne qu'on veut honorer " (Mostaert, *Dict. ord.*, 638a). Voir aussi ce que dit M. Poppe dans *Kvadratnaya pis'mennost'*, p. 113, sub. 20.[30]

---

texte mongol de plus près. D'après le *Qalqa ǰirum*, code khalkha de 1709, les *γurban üile* " trois affaires " sont les suivantes: *dayisun, yekes-ün kenege, qoyar noyad öber ǰaγuraban ebderel bolǰu bayiqu-du yabuγči (ǰasaγči) elči* " [affaire relative à] une attaque ennemie; [affaire concernant] une maladie de personnages haut placés; [voyage effectué par] un messager qui est en route (ou qui fait office de réconciliateur) à l'occasion de deux princes qui se sont brouillés " (Pour le texte mongol voir Žamcarano, *op. cit.*, p. 188, n. 9. Voir aussi Vladimircov, *Le régime social des Mongols*, p. 229).

Des *γurban üile* chez les Khalkha du XVIII[e] siècle, l'on peut rapprocher les *ɢurwan* džɣχɣl (mo. *γurban čiqula*) " les trois affaires [les plus] importantes " chez les Ordos d'à présent: *amī k'erek* " affaire de meurtre ", *ɢaɒžarīī k'erek* " affaire concernant la possession du sol ", *tš'irigīī k'erek* " affaire concernant la guerre, l'armée " (Mostaert, *Dict. ord.*, 216b).

[30] Dans le préambule du premier des deux sauf-conduits, ou permis d'user de la route postale, publiés par G. J. Ramstedt dans *Mongolische Briefe*, se rencontre un mot que cet auteur a lu *šügüsüǰin* et pris pour un nom propre. Pelliot a soupçonné que dans ce mot il faut retrouver les *šüsünči* d'un passage de Rašīd al-Dīn et qui seraient " les fonctionnaires en charge des rations " (*Notes sur le " Turkestan "*, pp. 36-38). Bien que Kotwicz ait semblé se méfier de cette interprétation (*op. cit.*, p. 36), nous croyons que Pelliot a bien vu et nous lisons et traduisons les premières lignes du sauf-conduit comme suit: *Yisüntemür-ün ǰ[a]rl[i]γ-iγ[a]r | Temür Satilmiš ekiten | toγačin sügüsüčin üge | manu* " Par l'ordre de Yisüntemür. Parole de nous, les comptables et les fonctionnaires en charge des rations qui ont à leur tête Temür et Satilmiš ".

Le permis dont nous venons de traduire les premières lignes fut donné à des " *borčin* "

Ana " à eux ". Datif de **a-* " ils, eux ". La forme *ana* n'a pas encore été rencontrée dans d'autres textes, que nous sachions.

Megüdegül-. Ce mot se lit dans l'*Hist. secr.*, § 124 (3.45a4), et y est glosé 教缺少 *kiao k'iue chao* " laisser manquer ". A rapprocher le kalm. *mökt^{ö}-* " arm, leer sein, das Notwendigste entbehren " (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 265ab); mo. *meküsde-* " être faible, être épuisé; être pauvre, indigent " (Kowalewski, 2018a); ord. *mögöst'ö-* " manquer de " (Mostaert, *Dict. ord.*, 468a). La forme *megüdegül-* du doc. A confirme donc celle de l'*Hist. secr.* et montre, comme d'ailleurs l'un des deux auteurs du présent travail l'a déjà fait remarquer, que la " correction " de *megüde-* (*op. cit.*, § 124 [3.45bl]) en *megusde-* (Haenisch, *Mangḫol un niuca tobca'an*, p. 25, § 124), *megüsde-* (Kozin, *Sokrovennoe skazanie*, p. 428, § 124) était inutile. Voir F. W. Cleaves, *HJAS*, 12[1949], p. 521.[31]

---

qui sous la conduite d'un certain Kök-buqa se rendaient à Qočo. Le mot *borčin*, que Ramstedt a pris pour un nom propre, est un dérivé de *bor* " vin de raisin " (cf. *Hist. secr.*, § 281 [12.56a2] *bor* 葡萄酒 *p'ou t'ao tsiou* " vin de raisin "). Dans le *Mukaddimat al-Adab* (Poppe, 121b) *borčin* est attesté au sens de " vinodel " [" fabricant de vin "]. Apparemment, le permis a été accordé à l'occasion d'un transport de vin (?tribut) par la route postale. C'est pourquoi nous préférons traduire ici le mot *borčin* par " transporteurs de vin de raisin ". Cf. l'ordos ᴅ*awuṣtš'in* " transporteurs de sel ", dérivé de ᴅ*awuṣu* " sel " (Mostaert, *Dict. ord.*, 130b).

[31] Pour le passage *ulaγ-a umda sigüsü ana ülü megüdegülün ögüdkün* du présent document, cf. le premier des deux sauf-conduits publiés par Ramstedt dans *Mongolische Briefe*, où nous lisons, l. 7-11: . . . *dörben* | *ul*[*a*]*γad ögčü yorčiγultuγai. J̌amača* | *baγuǰu morilatala yerüyin künesün bolγan* | *qoyar köl miqan qoyar saba umdan qoyar* | *badman künesün ögčü yorčiγultuγai* ". . . qu'on leur donne quatre bêtes de poste et qu'on les laisse faire route. Depuis l'arrivée à l'étape jusqu'au départ, qu'en tout, à titre de ration de vivres, on [leur] donne deux ' jambes ' de viande, deux vases de boisson, deux *badman* de victuailles et qu'on les laisse faire route ".

Nous avons donné ici notre propre traduction de ce texte. Dans *Zametki k drevnetyurkskim i staromongol'skim tekstam*, p. 293, Vladimircov a déjà corrigé la traduction qu'a faite Ramstedt des mots *ǰamača baγuǰu morilatala yerüyin künesün bolγan qoyar köl miqan . . . ögčü yorčiγultuγai* et qui est la suivante: " Wenn er vom Wege absteigt, soll man ihm bis zum Weiterreiten zu seiner Verpflegung 2 Schenkel [Schaf]fleisch . . . geben und ihn reisen lassen ". Vladimircov, à bon droit, a fait remarquer que le mot *ǰam* doit être traduit par " počtovaya stanciya " [" station postale "] et non par " Weg ", qui est la signification moderne du mot. Seulement, au contraire de Ramstedt, il est d'avis que *ǰamača* est complément-régime non de *baγuǰu*, mais de *ögčü* et qu'il faut traduire: " pust' ot počtovoï stancii . . . vydayut emu " [" que de la part de la station postale on lui donne . . ."]. Ici nous ne pouvons suivre Vladimircov, et il nous semble que, si le sens était tel, le mot *ǰamača* ne se trouverait pas à la place qu'il occupe, mais précéderait immédiatement soit *yerüyin* soit *ögčü*. Nous croyons qu'il faut regarder *ǰamača* comme régi par *baγuǰu* et non par *ögčü*. *J̌am*, bien que signifiant " station postale ", doit avoir été employé aussi au sens de " distance entre deux stations postales ", fait qui explique comment le mot en est

Lignes 11-12. *Yaγud kedtür anu küčü buu kürgetügei* " Qu'on n'use pas de violence en ce qui concerne leurs effets [pour s'en emparer] ", c'est-à-dire " Qu'on n'enlève pas de force leurs effets ". Pour l'expression *yaγud ked* " effets ", voir F. W. Cleaves, *Sino-Mongolian inscription of 1335*, p. 116, n. 107. On peut rapprocher la formule *yaγud kedtür anu küčü buu kürgetügei* d'une autre qui, familière aux chancelleries mongoles, tant de Perse que de Chine, se retrouve plus ou moins littéralement dans nombre de textes de l'époque. En voici quelques exemples (dont nous donnons notre propre traduction) : *kedber bolǰu küčü buu kürgetügei; yaγud kedi anu buliǰu tataǰu buu abtuγai* " Que n'importe qui ne les violente, qu'on n'enlève de force ni ne confisque leurs effets " (Pelliot, *Doc. mongols*, fig. 30, Doc. III, l. 5-6) ; *ya·u k'e anu buliǰu t'at'aǰu bu abt'uqayi* " qu'on n'enlève de force, ni ne confisque leurs effets " (Poppe, *Kvadratnaya pis'mennost'*, p. 60, l. 16-17; Lewicki, *Inscriptions mongoles*, p. 18) ;[32] *k'ed k'ed ber bolju k'ucu bu*

---

venu à vouloir dire " chemin ". Cf. ord. вӯɒal, mot qui correspond à *baγudal* du mongol écrit et signifie " endroit où campent les caravanes en voyage ", mais aussi " distance entre deux de ces endroits " (Mostaert, *Dict. ord.*, 89b), tout comme français " étape " = " gîte marqué pour les troupes en route ou en campagne après une journée de marche; distance qui sépare deux de ces gîtes " (Larousse). Nous considérons donc les mots *ǰamača baγu-* comme étant une expression propre à la langue du service postal, dont le sens est m. à m. " descendre de l'étape ", c'est-à-dire " descendre après avoir parcouru l'étape; arriver à un relais postal après avoir franchi la distance qui le sépare du relais précédent ", ce qu'on peut traduire, comme nous l'avons fait, par " arriver à l'étape ".

De *ǰamača baγu-* l'on peut rapprocher l'expression *aba ba'u-* du § 191 (7.18a1-2) de l'*Histoire secrète*: *Činggis qahan aba ba'u'ad* " Činggis-qahan étant rentré de la battue ". Il est évident que *aba ba'u-* est une expression fixée par l'usage, qui est l'équivalent de **aba-ača ba'u-* m. à m. " descendre de la battue ", c'est-à-dire " rentrer après avoir pris part à la battue ". Aussi voyons-nous la version continue rendre les mots *aba ba'u'ad* par 自圍獵處回來 " étant revenu de l'endroit où la battue avait eu lieu ".

Badman est le nom d'une unité de poids. Cf. *Mukaddimat al-Adab*, 143b, 201b, etc. Ibn al-Muhannā (Poppe, *Mukaddimat al-Adab*, 433b) connaît le mot *batma[n]* au sens de " ves okolo dvukh funtov " [" poids d'environ deux livres "]. Le mot *badman* se lit aussi dans un des documents mongols du Musée de Téhéran: *nigen badman tariγan* " un *badman* de céréales " (P. Pelliot, *Doc. mongols*, Doc. III, f. 30, l. 3). Cf. aussi *Houa i i iu* (I, 11a) *badman* 秤 *tch'eng* " balance "; monguor (De Smedt et Mostaert, *Dict. mongr.-fr.*, 22) *barma~warma* " balance, livre (poids) "; turc moyen (Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 33) *batman* " Gewicht ".

Qoyar badman künesün " deux *badman* de victuailles ". Ici il faut probablement entendre *künesün* au sens de " provisions de bouche sèches, farine, céréales, p. ex. riz ". Cf. *Houa i i iu* (IIb, 16a5) *günesün* 粮 *leang* " grains "; W. Kotwicz, *Contributions aux études altaïques A-B*, p. 30 et suiv.

[32] Notre traduction diffère légèrement de celle des deux auteurs. A ce texte correspond la traduction chinoise suivante: 物業休奪要者 " qu'on n'enlève pas ce qui leur appartient " (E. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises*, *TP*, série II, vol. IX [1908], N° 3, p. 83, l. 20).

k'urgetugei; ya'ud k'ed i 'anu buliju tataju bu 'abtuḫayi " que n'importe qui ne les violente; qu'on n'enlève de force ni ne confisque leurs effets " E. Haenisch, *Steuergerechtsame*, inscr. II, p. 60, l. 28); [33] *ya'ud khäǰi* (= *khädi*) *anu khäd bär bo̧lǰu buliǰu thathaǰu bu abthukhaǰayi* " que n'importe qui n'enlève de force ni ne confisque leurs effets " (Pelliot, *Un rescrit mongol en écriture* " *'phags-pa* ", l. 26-27). [34]

Lignes 13-16. *Taulai ǰil öbül-ün terigün sara-in arban ǰirγuγan-a* " l'année du lièvre, le seize du premier mois de l'hiver." En calendrier chinois ce jour serait le 3 novembre pour l'année du lièvre 1267 et le 21 novembre pour l'année du lièvre 1279. Comme les Mongols de Perse se servaient du calendrier ouigour, cette date n'est qu'approximative, les petites divergences entre le calendrier chinois et le calendrier ouigour n'ayant pas encore été étudiées systématiquement (cf. Pelliot, *Documents mongols*, p. 44).

Aras-a bükü̈i-dür bičibei " nous [l']avons écrite quand nous étions à Aras ". Nous ignorons de quel endroit il s'agit ici. Aras étant le nom d'un affluent du Kour, fleuve qui se jette dans la mer Caspienne, il se pourrait qu'il faille traduire les mots susdits par: " nous [l']avons écrite quand nous étions [campés] sur [les rives de] l'Aras ", c'est-à-dire dans la steppe de Mūghān, au nord de Täbrīz.

Document B. Lettre d'Arγun au pape Nicolas IV, dateé de 1290.

(Voir pl. II.)

Le présent document, qui est une lettre, est fragmentaire. Un certain nombre de lignes constituant le préambule et le commencement proprement dit manquent. Selon la pratique habituelle des chancelleries ilkhaniennes, ces lignes disparues du début ont dû mentionner le nom du prince dont émane la pièce, ainsi que celui du destinataire. Quant à ce dernier, comme la lettre

[33] Ici aussi notre traduction n'est pas la même que celle de M. Haenisch. La version chinoise est comme suit: 不揀是誰不倚氣力奪要者. " Que n'importe qui, ne se prévale de la force, et ne leur enlève [leur bien] " (E. Haenisch, *op. cit.*, l. 21).

[34] La traduction que nous donnons de ces mots diffère de celle qu'en a donnée Pelliot.

Nous profitons de l'occasion pour signaler encore une autre traduction de Pelliot que nous considérons comme incorrecte. Cet auteur traduit les mots des l. 20-21 de ce rescrit *γu̯an-ši-yim bodisi̯'ud-dur ǰula šitha̯'akhu thosun | darun athukhaǰayi* par " qu'ils pressent l'huile pour allumer des lampes au bodhisattva Avalokiteśvara ". Nous pensons qu'il faut traduire: " qu'ils fournissent l'huile pour allumer des lampes, etc.". Cf. *Houa i i iu*, IIb, 5b, 2, 4 *daru-* glosé par 納 *na* " présenter (à titre de tribut) ".

provient des archives vaticanes, et vu son contenu, il n'y a pas à douter qu'elle n'ait été adressée à un pape. En ce qui concerne l'auteur, l'absence de son nom nous met devant un problème: De qui est cette lettre? Il est vrai que le cachet apposé sur la pièce est identique à celui que porte la lettre d'Arγun au roi de France (1289), mais de l'identité du cachet l'on ne peut pas toujours conclure à l'identité de l'ilkhan qui l'a employé. En effet, nous venons de voir que ce cachet d'Arγun se trouve aussi apposé sur le document A, qui ne peut être que d'Abaγa. Voir aussi Appendice I. Si le problème est résoluble, et nous croyons qu'il l'est, il faut donc le résoudre par une autre voie. Des termes mêmes de la lettre on peut conclure que le souverain dont émane la pièce doit avoir eu une aïeule et un père qui, à tort ou à raison, étaient considérés en Occident comme ayant embrassé le christianisme. Il est en effet évident que le document B est la réponse à un message d'un pape, dans lequel, entre autres choses, ce dernier doit avoir dit équivalemment: " Votre père et votre grand-mère étaient chrétiens, il convient que vous aussi le deveniez ". Si l'on examine la série des ilkhan qui ont occupé le trône de Perse, ces conditions semblent, à première vue, se vérifier dans les personnes d'Abaγa (1265-1282) et d'Aḥmad (1282-1284). Tous les deux étaient fils de Hülegü, prince qui témoigna une grande sympathie pour le christianisme, et ils avaient pour aïeule la princesse kereyid Soryaγtani,[35] épouse de leur grand-père Tolui et nestorienne de naissance. Comme la lettre constituant le document B est datée d'une année du tigre (l. 32) et que les années de règne d'Aḥmad ne comptent pas d'année de ce nom, il y a lieu de se demander si la pièce ne doit pas être attribuée à Abaγa. Bien que le cachet et l'année—il y eut deux années du tigre durant le règne d'Abaγa —ne fassent pas difficulté, nous ne pensons pourtant point qu'on puisse regarder cette lettre comme étant de ce prince. Il est en effet infiniment plus probable que le pape, en mentionnant dans son message le père et l'aïeule de l'ilkhan à qui il s'adressait, avait à l'esprit non Hülegü et la mère de ce dernier, Soryaγtani, mais Abaγa et l'épouse de Hülegü, Doquz-khatun.

[35] Pour le nom de cette princesse, voir P. Pelliot, *Le vrai nom de " Seroctan "*, p. 43.

Hülegü, mort en 1265, n'eut que peu de relations avec la Chrétienté.[36] Beaucoup mieux connu en Occident fut son fils Abaγa, dont, à cause de son mariage avec la *despina* Marie, fille de Michel VIII Paléologue, ses nombreuses relations avec la papauté et les princes chrétiens, et aussi à cause de la faveur marquée dont jouirent les chrétiens sous son règne, le pape a pu facilement croire qu'il s'était converti au christianisme. Quant à la mère de Hülegü, la princesse nestorienne Soryaγtani, qui passa sa vie en Mongolie, bien que Jean du Plan Carpin et Guillaume de Rubrouck la mentionnent dans la relation de leur voyage (*Sinica Franciscana*, I, pp. 66, 287), elle n'a jamais pu être connue en Occident à l'égal de l'épouse de Hülegü, Doquz-khatun, princesse vénérée de tous les chrétiens du Proche-Orient, quelle que fût la confession à laquelle ils appartenaient. Si le message, auquel la présente lettre est une réponse, avait été adressée à Abaγa, il nous semble évident que le pape aurait mentionné non l'aïeule d'Abaγa mais bien plutôt sa mère, Doquz-khatun et que, par conséquent, au lieu des mots *sayin emege* " [notre] bonne aïeule " (l. 9-10), la réponse au pape aurait porté *sayin eke* " [notre] bonne mère ".[37] Pour cette raison nous n'hésitons pas à voir dans *sayin ečige manu* " notre bon père " (l. 8) l'ilkhan Abaγa, et dans *sayin emege* " [notre] bonne aïeule " la princesse Doquz-khatun, et à attribuer la lettre constituant le document B à l'ilkhan Aryun, fils d'Abaγa et petit-fils de Doquz-khatun (voir note 37).

Ajoutons aussi que l'ilkhan Gaikhatu, frère et successeur d'Aryun, ne peut ici entrer en ligne de compte, parce que durant son règne (1291-1295) il n'y eut pas d'année du tigre. L'ilkhan

[36] Il n'entra en relation avec la papauté que vers la fin de sa vie. D'Ohsson (*Hist. des Mongols*, III, p. 410) cite un extrait d'une lettre d'un pape à Hülegü, sans nom ni date, dans laquelle le pontife dit avoir appris que l'ilkhan est disposé à embrasser la foi catholique. Le pape toutefois avoue que celui qui lui a communiqué cette nouvelle n'a pas produit de preuves suffisantes de cette résolution qu'il attribue à l'ilkhan. Cette lettre est le fameux bref *Exsultavit cor nostrum*, qui paraît bien émaner d'Urbain IV (1261-1264). Voir J. Richard, *Le début des relations entre la papauté et les Mongols de Perse*, p. 294.

[37] Comme nous l'avons dit plus haut, Abaγa était proprement fils de Hülegü et de Yisünǰin-qatun (A. K. Arends, *Rašid-ad-din*, pp. 19, 64; K. Jahn, *Geschichte der Ilḫāne*, p. 9). Mais Doquz-khatun étant la femme principale de Hülegü, il n'y a pas à douter qu'Abaγa ne l'ait appelée *eke* " mère ".

Baidu, autre petit-fils de Hülegü et cousin germain de Gaikhatu, auquel il succéda, est à écarter aussi, parce que, sans parler d'autres raisons, l'année 1295, qui vit son avènement et sa mort, n'était pas une année du tigre mais du mouton.[38]

Nous sommes donc d'accord avec Pelliot qui, lui aussi, sans toutefois qu'il ait donné ses raisons, que nous sachions, attribuait le document B à Arγun (*Mongols et Papauté,* pp. 3, 18, n. 4).

L'année du tigre, de laquelle date la lettre, doit être 1290, l'unique année de ce nom qu'ait comptée le règne d'Arγun.

*

* *

L'ilkhan Arγun, fils aîné d'Abaγa, était né en 1261/62. Il fut intronisé le 11 août 1284 et mourut le 10 mars 1291 (A. K. Arends, *Rašid-ad-din*, pp. 113, 127; K. Jahn, *op. cit.*, p. 36). Il continua la politique de son père et eut de fréquentes relations avec la cour de Rome (Cf. d'Ohsson, *Hist. des Mongols*, IV, pp. 66-81). Le présent document étant une réponse à un message, verbal ou écrit, du pape à Arγun, l'on ne peut douter que le mot *bab* (= pape) ait figuré à une des premières lignes de la lettre,[39] tout comme on le lit à la deuxième ligne de celle de Γasan (voir Document C). Le destinaire de la lettre d'Arγun ne peut être que Nicolas IV, qui occupa le trône pontifical de 1288 à 1292.

Pour la raison que nous avons mentionnée dans les Remarques préliminaires, il nous semble assez probable que la lettre ne fut pas portée à destination par un envoyé spécial d'Arγun, mais qu'elle fut simplement remise au personnage qui avait apporté le message pontifical. Aux termes mêmes de la réponse de l'ilkhan, ce message n'avait pas été le premier qu'il eût reçu de Nicolas IV

[38] Après Baidu trois princes occupèrent successivement le trône jusqu'au moment où en 1335 commença la dissolution du royaume mongol de Perse: Γasan, Öljeitü et Abū Sa'īd. De multiples raisons nous font conclure que la lettre ne peut émaner d'aucun d'eux, mais nous ne mentionnerons que celle-ci, qui seule suffit déjà: le sceau qu'employaient ces trois princes est différent de celui dont nous voyons l'empreinte sur le document B. Voir Appendice I.

[39] C'est-à-dire immédiatement après le préambule, qui, comme nous l'avons dit dans les Remarques préliminaires, doit avoir été le même que celui que nous lisons au commencement de la lettre d'Arγun à Philippe le Bel: *Mongke tngri-yin küčündür qaγan-u suu-dur. Arγun üge manu.* " Dans la force du Ciel éternel, dans la fortune du qaγan. Parole de nous, Arγun ".

(l. 12-14). Cette réponse nous montre aussi que ce message avait consisté, au moins en partie, dans les invitations qu'habituellement les papes adressaient aux souverains mongols: exhortations à se convertir au christianisme et prières de se montrer bienveillants envers les chrétiens. De telles recommandations avaient d'ailleurs déjà été faites à Arγun par le même Nicolas IV, dans ses deux lettres, datées de Rome, le 10 d'avril 1288 (d'Ohsson, *op. cit.*, IV, pp. 67-69). La présente réponse d'Arγun rappelle donc singulièrement celle qu'en 1246 le grand khan Güyüg avait faite à Innocent IV, en ce sens que cette dernière nous montre que ce pape aussi avait, dans ses lettres, invité le souverain mongol à embrasser le christianisme et avait intercédé auprès de lui en faveur des chrétiens (voir la traduction de cette réponse dans Pelliot, *Mongols et Papauté*, pp. 16-21).

A l'invitation de se convertir au christianisme Arγun répond par un refus poli (l. 29-32). A celle de se montrer bon envers les chrétiens il ne donne pas de réponse directe, mais les termes mêmes dont il se sert en parlant des chrétiens, qu'il oppose à ceux qui, contrairement à ces derniers, " oublient le Ciel éternel ", témoignent qu'il leur est favorable (l. 20-27). Il fait en outre une déclaration remarquable: " Nous autres, descendants de Činggis-qan ", dit-il, " nous donnons pleine liberté à nos sujets mongols de se faire chrétiens ou de rester ce qu'ils sont. Nous ne nous occupons pas de cette question. Que seul le Ciel en connaisse! " (l. 15-19).

Comme nous l'avons déjà fait observer, Arγun dit dans sa réponse que le pape lui a rappelé que son père Abaγa avait été chrétien (l. 8-10). Il faut conclure de ce dire du pape qu'à Rome on ignorait qu'Abaγa, malgré sa grande sympathie pour les chrétiens, n'avait jamais embrassé leur foi. Nous avons dit plus haut qu'une des raisons qui avaient pu faire croire au pape qu'Abaγa avait été chrétien fut probablement le fait que, l'année de son avènement, ce prince avait épousé une fille de l'empereur byzantin Michel VIII.[40] Cette conversion de son père Abaγa,

[40] C'est lui que, dans sa lettre adressée en 1268 au pape Clément IV, Abaγa nomme " Venerabilis atque superdilectus socer noster Imperator Constantinopolitanus " (Card. Tisserant, *Une lettre de l'Ilkhan de Perse Abaγa*, p. 10).

Aryun ne la nie pas dans sa lettre, apparemment parce qu'il pensait qu'il était avantageux à sa politique qu'en Occident on y crût.

Aryun dit en outre que, dans son message, le pape lui a rappelé que son aïeule aussi avait été chrétienne. Ceci était conforme à la vérité. En effet, celle qu'Aryun nomme " [notre] bonne aïeule " était, comme nous l'avons déjà dit, la princesse nestorienne, Doquz-khatun, petite-fille d'Ong-qan et épouse principale de son grand-père Hülegü.

La lettre a été écrite à Urmiya. Elle est datée du 5 de la nouvelle lune du premier mois de l'été de l'année du tigre (en calendrier chinois 14 mai 1290).

Transcription

[1] [da]l[a]i-yin. busud ali be irgen
[2] öber-ün nom bičig-iyer ǰal[bariqun]
[3] aran qudalčiγan ǰalbarin bui.
[4] Misiq-a-in nom tengri-dür tayiγči
[5] ünen bei. Edüge
[6] Il-qan Misiq-a-in nom-dur
[7] oratuγai kemeǰü ileǰügü či.
[8] Sayin ečige manu Misiq-a-in
[9] nom ünen-ü tula. sayin
[10] emege-yi ba silamtai kü büleyi keme[n]
[11] ta kiristan irgen-dür. ada buu
[12] kürtügei kemeǰü kedün-te ba
[13] duγulγan ilčin ileged [ü]g[ü]leči
[14] kü ilen aba ǰ-e. Silamdur
[15] oratuγai kemekü činu ǰob. Ba
[16] Činggis-qan-u. uruγud öber-ün
[17] Mongγoljin durabar aǰu silam-dur
[18] orabasu ba esebesü ber. γaγča
[19] mongke tngri mede kemeǰü ad.
[20] Silam-dur oraγsad tanu metüs maγ-a
[21] ünen sedkilten ariγun aran.
[22] mongke tngri-yin Misiq-a-yin

[23] nom. ǰrlγ busi ülü bolγan bui
[24] ǰ-e. Busud irgen
[25] mongke tngri-yi umartaǰu busi bolγaǰu
[26] qudal qulγai uiles uiledkün ülügü.
[27] [o]lan bui. Edüge
[28] namayi silam-dur es-e oraǰuγu kemen
[29] maγuilan ba sedkin aqu či. Гaγča
[30] mongke tngri-dür ǰalbaribasu ǰugiger
[31] sedkiǰü abasu. silam-dur oraγsan
[32] metü ülügü bei. Bičigmanu bars ǰil
[33] ǰunu terigün sara-yin tabun
[34] sinede Urumi-da bükü-dür bičibei.

Traduction

Tu as envoyé [un message] disant: ". . . Les autres peuples de l'univers, quels qu'ils soient, [étant des] gens qui prient selon leurs propres religion et écritures, prient mensongèrement. La religion du Misiqa adore le Ciel et est vraie. Que maintenant l'ilkhan entre dans la religion du Misiqa ". Disant que notre bon père—parce que la religion du Misiqa est la vraie—ainsi que [notre] bonne aïeule avaient [eux] aussi le *silam* (= étaient chrétiens), vous avez aussi à plusieurs reprises, nous faisant des communications, envoyé des ambassadeurs et dépêché des porteurs de messages verbaux disant: " Que du mal ne soit pas fait aux peuples chrétiens! "

Ton dire: " Que [l'ilkhan] entre dans le *silam* (= se fasse chrétien) " est juste. Nous autres, descendants de Činggis-qan, nous disons: " [Quant à] nos propres Mongols (= nos sujets mongols), soit que de plein gré ils entrent dans le *silam*, soit que [de plein gré] ils ne le fassent pas, que seul le Ciel éternel en connaisse! " Les gens entrés dans le *silam* et qui, comme vous, ont un coeur vraiment sincère et sont purs, ne contreviennent pas à la religion et aux ordres du Ciel éternel et du Misiqa. Quant aux autres peuples, ceux qui, oubliant le Ciel éternel et lui désobéissant, font des oeuvres de mensonge et de vol, ne sont-ils pas nombreux? Maintenant, disant que je ne suis pas entré dans le *silam*, tu

t'offenses et te livres à des pensées [de mécontentement]. [Mais] si uniquement on prie le Ciel éternel et si l'on pense comme il sied de le faire, n'est-ce pas comme si l'on était entré dans le *silam*?

Notre lettre, nous [l']avons écrite l'année du tigre, le cinq de la nouvelle lune du premier mois de l'été (14 mai 1290), quand nous étions à Urumi.

Commentaires

Lignes 1-3. *[Da][a]i-yin busud ali be irgen.* La lecture *dalai* nous a été suggérée par M. David Drake. Tout en avouant que la lecture de ce mot n'est pas tout à fait certaine, comme le mot qu'on attend ici est un terme ayant le sens de " monde, univers ", *dalai* nous a semblé acceptable. Ce mot, qui signifie " mer ", s'emploie aussi au sens de " nombreux ". Ainsi, à la ligne 10 de l'inscription de Kiu ioung kouan (paroi de l'Ouest), on lit *talayi amit'ani* (acc.) " les nombreux êtres vivants " (Lewicki, *Inscr. mongoles*, pp. 51, 59, " la foule des êtres vivants "; Poppe, *Kvadratnaya pis'mennost'*, pp. 88, 91, " velikoe množestvo živykh suščestv " [" la grande multitude des êtres vivants "]). Il signifie aussi " grand ". P. ex. *Mukaddimat al-Adab* (Poppe, 138a) *dalai bolba erdemdü* " stal velik v nauke " [" il devint grand dans la science "]. Le mot *dalai* se rencontre en outre dans les expressions *dalai-yin qahan* m. à m. " qahan des mers " du § 280 (12.52a5) de l'*Hist. secr.*, *dalai-in qan* m. à m. " qan des mers " du sceau de Güyüg (Pelliot, *Mongols et Papauté*, pl. II) et *talayiyin ėǰen* m. à m. " maître des mers " de la même inscription de Kiu ioung kouan (paroi de l'Ouest, l. 9. Lewicki, pp. 54; Poppe, p. 88). Ces trois expressions désignent le souverain mongol en tant qu'il se considère comme seigneur et maître de l'univers, les " mers " signifiant ici ce qui est à l'intérieur des mers formant les limites du monde. Voir Appendice II, Le sceau du grand khan Güyüg.

L'expression *dalai-yin busud ali be irgen* devrait donc être traduite par " les autres peuples [de l'intérieur] des mers, quels qu'ils soient ", ce que nous rendons par " les autres peuples de l'univers, quels qu'ils soient ".

Dans les dialectes vivants nous trouvons que le mot *dalai*, tout en désignant la " mer ", a gardé aussi ses anciennes acceptions. P. ex. kalm. *dalā*, *dalā* a) Meer, Ozean, grosses Gewässer. b) sehr viel, zahllos, endlos (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 73b); ord. ɒalā̆ " mer; beaucoup, en grand nombre, en grande quantité " (Mostaert, *Dict. ord.*, 115a).

Ali be = mo. *aliba* " n'importe quel ". Cf. 'phags-pa (Poppe, *Kvadratnaya pis'mennost'*, p. 145b) *alibe* id.; *Houa i i iu*, I, 28b3, *ali be* id.

Aran " hommes du commun; gens ". La forme correspondante en mongol médiéval est *haran* (*Hist. secr.*, passim).

*Qudalči*γ*an* " mensongèrement ". Mot dérivé de *qudalči* " mensonger, faux " (cf. *qudal* " mensonge ") au moyen du suffixe dénominal -γ*an*. Ce dernier, relativement rare, se rencontre aussi dans le mot *umda*γ*an* " boisson, breuvage " (Kowalewski, 414a), dérivé de *umda* id. L'initiale de ce suffixe disparaît en

mongol médiéval et dans les dialectes vivants après une voyelle. Cf. *Mukaddimat al-Adab* (Poppe, 364a) *unda'ān* " moločnyï napitok (aïran) " [" breuvage préparé avec du lait (koumys) "]; mss. de Leide (Poppe, p. 1257) *umdaan* " Buttermilch "; kalm. *undān* " Getränk, Trunk " (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 449b).[41] Le mot de Kowalewski (916a) *qudalčiqan*, où *-qan* est le suff. du diminutif, signifie " légèrement mensonger ".[42]

Lignes 4-5. *Misiq-a* " Messie " < syr. Cf. coman *mišiχa* id. (Grønbech, *Komanisches Wörterbuch*, 277); Turfan-Texte *mšiχa* id. (Bang et von Gabain, *Analytischer Index zu den fünf ersten Stücken*, p. 28a); chin. 彌施訶 (encore d'autres transcriptions furent en usage) *Mi-cheu-ho* = *Mišiχa* (P. Y. Saeki, *The Nestorian Documents and Relics in China*, The Chinese text, pp. 2, l. 3; 13, l. 1, 2).

Misiq-a-in nom " la religion du Misiqa (= Messie) ", c'est-à-dire la religion chrétienne.

Tayiγči est le nomen actoris de *tayi-*, mot que nous traduisons ici par " adorer ". Cf. mo. *tayi-* " sacrifier " (Kowalewski, 1548b); *Hist. secr.*, § 189 (7.9b2) *tayi-* id.; kalm. *tā-* " opfern (dem Feuer, den Penaten, Manen) " (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 388b); ord. *t'ā-* " offrir un sacrifice, une offrande " (Mostaert, *Dict. ord.*, 652a). Dans le *Mukaddimat al-Adab* (Poppe, 246a) le mot *tayi-* est attesté au sens de " adorer ": *narani tayiqči* " solncepoklonnik " [" adorateur du soleil "].

Bei " est ". La forme *bei* correspond à *bui* " est " du mongol écrit. Dans le dictionnaire tibétain-mongol *Li-çiḥi gur-khaṅ* elle sert à définir ce dernier mot: *bui inu bei* " *bui* est [la même chose que] *bei* " (B. Ya. Vladimircov, *O tibetsko-mongol'skom slovare Li-çiḥi gur-khaṅ*, p. 28). *Bei* se lit une seconde fois à la ligne 32 du présent document. Ce mot se rencontre sporadiquement dans les anciens textes. P. ex. *Čadig*, p. 137, l. 3-4: ***Qa****n eǰen-iyen bei-dü mandur yaγun-i qayiqur bile.* ***Qa****muγ bügüde* ***qa****mtubar yabubasu* ***qa****ritan dayisun-ača yekin ayuqu buyu bida* " Lorsque notre seigneur le qan est présent, de quoi aurions-nous à nous préoccuper? Si tous nous marchons de compagnie, pourquoi craindrions-nous les ennemis étrangers? "; *Altan tobči* (*Čadig*, p. 63, l. 2): *času metü čaγan önggetü čisu metü ulaγan qačar* (écrit fautivement *γaǰar*) *-tu γoo-a eke-ner bei bolbau* " y aurait-il une belle femme au teint blanc comme la neige et aux joues rouges comme le sang? ". *Bei* se rencontre aussi dans les textes modernes et l'oirad

---

[41] Le suffixe dénominal *-γan* de mo. *umdaγan* ne semble donc pas être identique au suffixe déverbal *-γan* que l'on a p. ex. dans le mot *yabuγan* " qui va à pied " (× *moritu* " qui est à cheval ") et dont l'initiale gutturale ne disparaît pas dans les dialectes vivants. P. ex. kalm. *jowγɒn* (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 220a); khal. *jawgan* (Rinčine, *Kratkiĭ mong.-russ. slovar'*, 333b); ordos *jawγan* (Mostaert, *Dict. ord.*, 400b).

[42] Le *Manǰu ügen-ü toli bičig*, vol. 11, f. 83b définit le mot comme suit: *Baqan qudalči-yi qudalčiqan kememüi; basa qudalčiqan qaγurmačiqan kemen qolboǰu kelelčemüi. Sanaγ-a nige.* " Ce qui est légèrement mensonger on l'appelle *qudalčiqan*; on dit aussi, en accouplant [les mots], *qudalčiqan qaγurmačiqan* (" un peu mensonger et un peu trompeur "). La signification est la même ".

écrit. Voir Vladimircov, *Grammatika*, pp. 174, 272; *O tibetsko-mongol'skom slovare*, etc., p. 28; Poppe, *Grammatika pis'menno-mongol'skogo yazyka*, p. 134. Le mot *bei* continue de vivre en langue daghur où M. Poppe l'a recueilli sous la forme beĭ (*Dagurskoe narečie*, p. 71a), qui correspond à *bi*, bī, *wī* des autres dialectes (moghol, kalmouk, ordos, etc.). La forme *bī* se rencontre d'ailleurs déjà dans la langue du mss. de Leide (Poppe, p. 1267), du *Mukaddimat al-Adab* (Poppe, 110a) et du glossaire d'Ibn al-Muhannā (Poppe, 444a).

Lignes 6-7. *Il-qan*. C'est le titre des princes mongols qui, au nom de l'empereur résidant à Daidu, gouvernaient la Perse. Ce titre fut pris par Hülegü, qui le passa à ses successeurs. Hülegü lui-même fut désigné par le titre de " Grand ilkhan " [Īlkhān-i buzurg] (R. Basset, dans *The Encyclopaedia of Islām*, 2[E-K], 332b-333a, s. v. Hūlāgū). Le même titre *il-qan* se lit à la ligne 9 de la lettre d'Arγun à Philippe le Bel: *il-qan-u čerigüd* " les soldats de l'ilkhan ". Le titre *il-qan*, pour lequel on connaît encore une variante avec *el* comme premier mot (Pelliot, *Notes sur l'histoire de la Horde d'Or*, p. 72; aussi Pelliot, *Neuf notes*, *TP* XXVI [1929], p. 210), signifie " qan soumis ". Le mot *il~el* s'oppose à *bulγa* " révolté ". Voir Pelliot, *Mongols et Papauté*, pp. 127-128, ainsi que le présent article, Appendice II, Le sceau du grand khan Güyüg. Dans *il~el* " paix, concorde " (Kowalewski, 203b, 294a) nous voyons la même alternance *i~e* qu'on remarque p. ex. dans les mots *ilčin~elčin* " ambassadeurs, envoyés ", *ildeb~eldeb* " divers, multiformes, variés ". Dans ces divers mots la forme à *e-* initial est la primitive. En particulier, pour ce qui regarde le mot *il~el*, la forme que nous lisons dans l'*Hist. secr.* est *el*: § 150 (5.9b1) *el aldu-* " être en bons termes l'un avec l'autre ". On a de même *el* dans le *Mukkadimat al-Adab* (Poppe, 374a), laquelle source donne à ce mot le sens de " confidentiellement ". Dans les dialectes vivants nous trouvons kalm. *el* " Frieden, Eintracht, Bundesgenosse, nicht Feind " (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 118b); ord. *ēl-* dans *ēlt'ī* " en bon accord, qui s'accorde bien avec les autres " (Mostaert, *Dict. ord.*, 237a). Le mot correspondant en turc est chez Kāšγarī *il* " Friede " (Brockelmann, *Mitteltürkischer Wortschatz*, 66).

Misiq-a-in nom-dur ora- " entrer dans la religion du Misiqa ", c'est-à-dire " se convertir au christianisme, se faire chrétien ". Cf. l'expression ordos *nom*D *oro-* " embrasser une religion, se faire chrétien " (Mostaert, *Dict. ord.*, 496a). Cf. aussi les mots *Burqan šasin-dur oroγad* " étant entrés dans la religion du Bouddha " de Žamcarano dans son livre *Darqad*, etc., p. 16.

Ileǰügü či " tu as envoyé ". A remarquer que, pour s'adresser au pape, Arγun se sert à la ligne 11 et, plus bas, à la ligne 20, du pluriel de la 2e personne: *ta* " vous ", *tanu* " de vous ", tandis qu'aux l. 7, 15, 29 il emploie le singulier *či* " toi ", *činu* " de toi ". De même, dans sa lettre de 1289 au roi de France, il se sert tantôt de *či* " toi " (l. 5, 12), tantôt de *ta* " vous " (l. 21). Cf. plus bas la lettre de Γasan à Boniface VIII, où nous lisons *činu* " de toi " à la l. 3 et *ta* " vous " aux l. 7 et 10. La chancellerie des ilkhan n'avait donc pas de règle fixe quant à l'usage des pronoms de la deuxième personne, par lesquels, dans la correspondance officielle, le souverain s'adressait au destinataire de sa missive.

Lignes 8-10. *Sayin ečige manu* " notre bon père ". Le père d'Arγun était

l'ilkhan Abaγa. Pour *sayin ečige*, cf. l. 9-10 *sayin emege* " bonne aïeule ", et aussi *sayin elinčeg* (*ebüge*, etc.) " bon bisaïeul (aïeul, etc.) " de la lettre d'Öljeitü au roi de France. Nous rendons ici le mot *sayin* par " bon " et non par un des mots " noble, éminent, glorieux, profondément respecté ", comme l'ont fait dans leur traduction de la lettre d'Öljeitü Schmidt (*Phil.-krit. Zugabe*, p. 17), Klyukin (*Pis'mo Uldzeïtu il'-khana*, p. 15), Kotwicz (*En marge des lettres des ilkhans*, p. 33), Kozin (*Voprosu o dešifrirovanii*, p. 653) et Haenisch (*Zu den Briefen*, p. 229), parce que *sayin* dans l'acception de " bon " est le terme consacré qui s'employait en parlant de membres de la famille défunts. Ainsi, au § 73 (2.4b1-2) de l'*Hist. secr.*, le vieux Čaraqa rappelant à Činggis le souvenir de feu son père Yesügei dit: *sayin ečige-yin činu guriyaγdaγsan ulus* " les peuples qui avaient été rassemblés par ton bon père ". Cf. aussi au § 242 (10.24a3-4) les paroles de Bo'orču, Muqali et Šigi-qutuqu dissuadant Činggis de tuer son oncle Da'aritai Odčigin: *Sayin ečige-yin činu geri'es γaγča abaγa činu qočorču amu. Ker tebčigü* " Comme souvenir laissé par ton bon père il ne [te] reste plus que ton unique oncle paternel. Comment l'abandonneras (= le tueras)-tu? "; (10.24a5-24b1) *sayin ečige-yin činu nilqa nuntuγ hüni butara'ulčaju atuγai* " Que le plus jeune [frère] de ton bon père ensemble avec [les siens] laisse la fumée du campement monter en tourbillons! " (= ne le tue pas, mais laisse le vivre et tenir maison comme avant). De même la phrase qui termine ce paragraphe (10.24b2-4): *Je deli ke'en sayin ečige-yi sedkijü Bo'orču, Muqali, Šigi-qutuqu γurban-u kelen-tür amurliba je* " Disant: 'En bien, soit!', pensant à [son] bon père, par suite des paroles de Bo'orču, Muqali, Šigi-qutuqu tous trois, il s'apaisa ". Dans ces différents passages les mots *sayin ečige* sont glosés 好父 *hao fou* " bon père ". Faisons observer ici qu'en ordos aussi le mot *sə̄n* " bon " est un des termes consacrés quand on parle des parents décédés. Ainsi *mani sə̄n awə̄* ʙəχʏDʏ " du temps de feu notre bon père " y est une façon de parler courante. Dans la traduction de la lettre d'Öljeitü que nous lisons dans d'Ohsson *Hist. des Mongols*, IV, pp. 587-589, le mot *sayin* a été rendu correctement par " bon ", qui est aussi le mot que nous montre la traduction italienne contemporaine écrite au revers de la pièce: mio buono padre, mio buono frate, nostri buoni antesisori.[43] Pauthier (*Marco Polo*, p. 780, App. N° 6) et Blochet

[43] Voir Abel-Rémusat, pp. 437-438. Nous profitons de l'occasion pour corriger la traduction inexacte que les divers auteurs qui, après Abel-Rémusat, ont étudié la lettre d'Öljeitü à Philippe le Bel ont fait d'un passage important de cette même lettre. Il s'agit de celui qui va des mots *Edüge tngri-yin küčündür* (l. 11-12) jusqu'à la fin de la ligne 19. L'erreur est due originairement à Abel-Rémusat, qui, dans sa reproduction en " lettres tartares " (*op. cit.*, p. 433-436), écrit *müji* le premier mot de la ligne 17, et à la " copie figurée " jointe à son mémoire, où le même mot est reproduit d'une manière défectueuse. L'année même où parut ce mémoire, I. J. Schmidt, adoptant la lecture d'Abel-Rémusat, transcrivit le mot " *mudschi* " et le traduisit par " Provinzen " (*Phil.-krit. Zugabe*, p. 14), y voyant une forme, non attestée ailleurs, de *muǰi* ~ *moǰi* " province ". Ce fut aussi par " province " que le mot fut rendu par Pauthier (*Marco Polo*, p. 780, App. 6). Lorsque, un siècle après Schmidt, on se fut mis à étudier avec un intérêt renouvelé les lettres des ilkhan, dont, par la publication de l'atlas de Roland Bonaparte, une reproduction fidèle avait, dès

(*Intr. à l'Histoire des Mongols*, p. 229, n. 1) traduisent correctement *sayin*

1895, été mise à la disposition des savants, ces derniers se trouvèrent en présence d'un problème difficilement résoluble avec certitude par la seule inspection de cette reproduction. En effet, le mot transcrit " *mudschi* " par Schmidt est couvert par un des cachets apposés sur le document, et, sur la reproduction, la consonne médiane de ce mot est illisible. Bien qu'on puisse dire à priori qu'il n'est pas probable qu'Öljeitü, dans une lettre adressée au roi de France, ait voulu entretenir ce dernier de la manière dont lui, Öljeitü, gouvernait ses provinces, trois auteurs, se rangeant à l'opinion de Schmidt, traduisirent le mot en question, soit par " provinces " (Kotwicz, *En marge*, etc. p. 34; Kozin, *Voprosu o dešifrirovanii*, p. 653), soit par " Landesteile " (Haenisch, *Zu den Briefen*, p. 229). Mais, comme la reproduction leur montrait manifestement une voyelle antérieure, *ö* ou *ü*, dans la première syllabe, les trois auteurs lurent le mot " *möji* ". En réalité, le mot avait déjà été lu correctement en 1926 par Klyukin. Ce dernier en effet (*Pis'mo Uldzeïtu*, p. 15) écrit le mot " *möri* " (acc. de *mör*). Bien que cette lecture soit indubitablement la bonne, comme l'on pourra s'en convaincre en en examinant la reproduction photographique (Planche V), elle ne fut pas trouvée acceptable, ni par Kotwicz (voir ce qu'il dit, *En marge* . . . , p. 43-44), ni par M. Kozin, ni par M. Haenisch, ces deux derniers auteurs ne mentionnant même pas la lecture *möri* de Klyukin. Nous ne nous attarderons donc pas à discuter la traduction qu'ont faite du passage en question les trois auteurs susmentionnés, puisqu'elle est basée sur un déchiffrement erroné. Nous nous contenterons d'examiner celle de Klyukin et de donner la nôtre.

Le texte du passage, tel que nous le lisons, est comme suit: [11] *Edüge* [12] *tngri-yin küčündür* [13] *bida yeke or-a saγuγsan-dur uridus sayid* [14] *abüge* (= *ebüge*) *sayin* [15] *ačige* (= *ečige*) *sayin* [16] *aqa-yuban ǰrlγ ǰasaγ-i busi ülü bolγan belen ǰasaγ-* [17] *san möri uridus sayid-luγa je kemeldügsen-i* [18] *ülü talbin andaγaγar metü sedkiǰü uridaqiyača ülemǰi* [19] *amralduǰu ilčin-iyen ileldün ay-a kemen sedkiǰü an buyu ba.* La traduction que Klyukin a faite de cette phrase est la suivante (*Pis'mo Uldzeïtu*, p. 24): " Teper' ya vo imya moguščestva Neba, prinyavši velikiï tron (il'khanov) i ne izmeniv ustanovlennogo moimi dostočtimymi predkami, vel'možnym roditelem i staršim bratom pravleniya, i ne ustraniv poryadka upravleniya predugotovannogo i obuslovlennogo etimi predkami, a prisyagnuv k nemu, bolee predšestvennikov stremlyus' k krepkoï družbe i potomu gotov načat' vzaimnyï obmen posol'stvami. Vot moe rešenie." ["Maintenant moi, au nom de la puissance du Ciel ayant pris possession du grand trône (des ilkhan) et n'ayant pas modifié le gouvernement établi par mes profondément respectés ancêtres, [mes] nobles père et frère aîné, et n'ayant pas mis de côté le système de gouvernement préparé d'avance et stipulé par ces ancêtres, mais ayant prêté serment là dessus, plus que [mes] prédécesseurs j'aspire à une solide amitié, et c'est pourquoi je suis prêt à commencer un échange mutuel par des ambassades. Voilà ma décision."]

Cette traduction appelle quelques remarques. Ce qui dans le texte mongol peut prêter à discussion, ce sont les mots *ǰrlγ* (= *ǰarliγ*) *ǰasaγ-i busi ülü bolγan belen ǰasaγsan möri uridus sayid-luγa je kemeldügsen-i ülü talbin*, que, comme nous venons de le voir, Klyukin a rendu par " n'ayant pas modifié le gouvernement établi . . . n'ayant pas mis de côté le système de gouvernement préparé d'avance et stipulé par ces ancêtres ". Dans *ǰrlγ ǰasaγ*, mots qu'en 1824 Schmidt avait lu *ǰalaγ*

ečige par " bon père ".

ǰasaγ et traduit par " Regierungsweise " (*Phil.-krit. Zugabe*, p. 14) et que Klyukin lit *ǰalas* (*?ǰeles*) *ǰasaγ* (p. 15), ce dernier auteur voit donc un terme signifiant " gouvernement établi ", et c'est par " système de gouvernement " qu'il rend le mot *mör*. Nous ne croyons pas que cette façon de traduire rende le sens du texte mongol. Öljeitü, qui venait de succéder à son frère Γasan (juillet 1304) et occupait le trône depuis quelques mois seulement, s'adresse à Philippe le Bel, en premier lieu, non pour lui faire savoir qu'il gouverne son royaume de la façon dont l'ont fait ceux qui ont régné avant lui, ce qui ne pouvait intéresser que médiocrement un roi de France, mais pour lui dire que, dans ses relations avec l'Occident, il a l'intention de continuer la politique de ses prédécesseurs et même de resserrer encore les liens d'amitié qui ont uni ces derniers avec les princes chrétiens. Nous traduisons donc *ǰarliγ ǰasaγ* par " ordres et ordonnances ", ce qui est le sens propre de ces deux mots (cf. *Houa i i iu*, IIa, 17b3, *ǰarli*[γ] *ǰasag-i* [acc.], glosé 聖旨法度 *cheng tcheu fa tou* " décrets impériaux et lois ") et est aussi la manière dont ils ont été rendus par Kotwicz (" édits et dispositions ", p. 34) et M. Haenisch (" Verfügungen und Anordnungen ", p. 229). Quand Öljeitü dit qu'il ne contreviendra pas aux ordres et ordonnances de ses prédécesseurs (*uridus sayid ebüge . . . aqa-yuban ǰarliγ ǰasaγ-i busi ülü bolγan*), il ne peut que vouloir faire entendre qu'il se conformera aux ordres et ordonnances qui, sous les règnes précédents, gouvernaient les relations des ilkhan avec les puissances occidentales. Ensuite, précisant, il ajoute: *belen ǰasaγsan möri uridus sayid-luγa ǰe kemeldügsen-i ülü talbin*. Grammaticalement, *möri* et *kemeldügsen-i* sont deux compléments directs de *ülü talbin*. C'est ce que Klyukin, apparemment, n'a pas remarqué, puisqu'il traduit par " n'ayant pas mis de côté le système de gouvernement préparé en avance et stipulé par ces ancêtres ". Nous traduisons *ülü talbin* (m. à m. " ne lâchant pas ") par " ne nous départant pas de ", et *belen ǰasaγsan mör* (m. à m. " la voie disposée toute prête ") par " la règle tout établie ". Par ces mots Öljeitü veut dire qu'il suivra la règle qu'au moment de son accession au trône il a trouvée tout établie par ses prédécesseurs et d'après laquelle les ilkhan devaient entretenir des relations amicales avec les princes chrétiens.

Pour *belen*, cf. le passage de l'*Hist. secr.* § 271 (12.19b1) où Ögedei dit: *Činggis-qahan ečige-yü'en belen-tür sa'uba* " je me suis assis dans une situation toute prête, [créée] par mon père Činggis-qahan ", c'est-à-dire: " En montant sur le trône j'ai hérité d'une situation toute faite, créée par mon père et que je ne dois pas à mes propres talents ". Cf. aussi l'expression *belen irgen-i medegül-* " faire gouverner des nations toutes prêtes ", c'est-à-dire des nations déjà subjuguées, que celui qui est désigné pour être à leur tête n'aura plus besoin de conquérir (*Altan tobči* de bLo-bzaṅ bsTan-'dsin, cité par Žamcarano dans *Letopisi*, p. 111, l. 5).

Uridus sayid-luγa ǰe kemeldügsen-i. L'expression *ǰe kemeldü-* correspond à celle que nous trouvons dans l'*Hist. secr.* sous la forme *ǰe ke'eldü-* et glosée 那般者共說 *na pan tche koung chouo* " de part et d'autre dire: [Qu'il en soit] de cette façon ", c'est-à-dire " convenir de part et d'autre ". Cf. ord. ɒžē ge- " dire oui, consentir " (Mostaert, *Dict. ord.*, 192a). *J̌e kemeldügsen* doit donc être traduit par " ce qui a été convenu avec . . . ". Quant à *uridus sayid*, m. à m. " les bons qui ont été antérieurement ", ces mots que Kotwicz ne croyait pas se rapporter aux prédécesseurs d'Öljeitü (*En marge*, p. 43), désignent, comme Klyukin l'a bien vu, indubitablement ces derniers. Öljeitü ne peut en effet avoir désigné d'autres personnes par les mêmes

Sayin emege "[notre] bonne aïeule". Comme nous l'avons dit plus haut,

---

termes dont, quelques lignes plus haut, il venait de se servir en parlant de ses prédécesseurs: *uridus sayid ebüge, sayin ečige, sayin aqa.*

Nous traduisons donc les mots *ǰrlγ ǰasaγ-i busi ülü bolγan, belen ǰasaγsan möri uridus sayid-luγa ǰe kemeldügsen-i ülü talbin* par "ne contrevenant pas aux ordres et ordonnances [de nos prédécesseurs], ne nous départant pas de la règle [qu'en montant au trône nous avons trouvée] tout établie, ni de ce qui a été convenu [par vous, sultans du peuple franc,] avec les bons [princes] qui ont régné avant [nous]".

Notons ici que la traduction italienne contemporaine qu'on lit au revers de la pièce originale rend les mots *uridus sayid-luγa ǰe kemeldügsen-i* par "e quello ch'elli auiono parlato e promesso con li signori e con li baroni" (Abel-Rémusat, *op. cit.*, p. 437). Les "seigneurs et barons" sont évidemment les princes francs, comme nous le voyons par l'exorde de la lettre où les mots *Wirengüd irgen-ü sultad* "sultans du peuple franc" sont rendus par "signiori franchi" (p. 437). D'après cette traduction italienne Öljeitü parlerait donc ici des conventions faites par ses prédécesseurs avec les princes francs, tandis que, comme nous venons de le voir, le texte mongol mentionne les conventions faites par les princes francs avec les prédécesseurs d'Öljeitü. A propos de cette différence entre la traduction italienne et l'original mongol, il faut faire observer, comme l'a déjà fait remarquer Abel-Rémusat (*op. cit.*, p. 398), que cette version italienne n'est pas une traduction littérale, mais plutôt une paraphrase. D'ailleurs la différence ici n'est que dans l'ordre des termes, il s'agit bien des mêmes conventions. D'après le texte mongol, Öljeitü dit qu'il respectera les conventions faites par les princes francs avec ses prédécesseurs, tandis que la traduction italienne fait dire à Öljeitü qu'il observera les conventions faites par ses prédécesseurs avec les princes francs; ce qui revient au même.

La forme plurielle que présente le mot *sayid* dans *sayid ebüge* "bon grand-père" (= Abaγa) des l. 13-14, 32-33, *sayid ečige* "bon père" (= Arγun) de la l. 33, expressions qui dans la présente lettre alternent avec *sayin ebüge* (l. 6-7), *sayin ečige* (l. 7-8, 14-15), est un pluriel de respect. Cf. les expressions *suu-tan degedüs* "the Fortunate Emperor" de l'inscr. de 1338 (l. 17) et *degedüs* "the Emperor" des inscr. de 1335 (l. 35, 39, etc.), 1338 (l. 17, 22, etc.), 1362 (l. 9, 16, etc.) [Cleaves, *HJAS*, 12, 13, 14] et d'autres textes encore. A rapprocher aussi ord. *eǰžit* "les maîtres", pl. de *eǰžin* "maître", dans *morin eǰžit* "l'esprit-maître des chevaux" (= Hayagrīva), etc. (Mostaert, *Textes or. ord.*, p. XXIII, § 8).

Nous traduisons donc les lignes 11-19 de la lettre d'Öljeitü de la façon suivante: "Maintenant que, dans la force du Ciel, nous nous sommes assis sur le grand trône, ne contrevenant pas aux ordres et ordonnances de [nos] prédécesseurs, [notre] bon grand-père, [notre] bon père et [notre] bon frère aîné, ne nous départant pas de la règle [que, lors de notre accession au trône, nous avons trouvée] tout établie, ni de ce qui a été convenu [par vous] avec les bons [princes] qui ont régné avant [nous], le considérant [au contraire] comme [chose sacrée à l'instar d']un serment, nous nous proposons de demeurer lié d'amitié [avec vous] encore plus qu'auparavant et de nous envoyer mutuellement nos ambassadeurs".

Pour finir cette note, nous signalerons, parmi les inexactitudes que présentent les différentes transcriptions qui ont été faites de la lettre d'Öljeitü, une lecture fautive que nous trouvons chez tous les auteurs qui, après Abel-Rémusat, se sont occupés de

il s'agit de la princesse kereyid Doquz-khatun, petite-fille d'Ong-qan [44] et épouse principale de Hülegü, grand-père d'Arγun.[45]

Be~ba " et, aussi, ainsi que ".

Silam. Dans le texte persan de la réponse de Güyüg à Innocent IV, datée de novembre 1246 et rapportée par Jean du Plan Carpin, se rencontre un mot que Pelliot (*Mongols et Papauté*, p. 18, n. 4) a lu *šīläm*, mais que nous préférons lire *šīl(a)m*. Ce mot est indubitablement le même que celui qui se lit dans le présent document et qui manifestement y est synonyme de *Misiq-a-in nom* " religion du Misiqa ", c'est-à-dire " religion chrétienne ", des lignes 4, 6, 8-9, 22-23. Pelliot, lisant *šīläm* (*ibidem*), rapproche le mot du mo. *silemde-* " humecter, tremper dans l'eau " noté par Kowalewski (1493b), et lui donne le sens de " baptême ". Voir aussi ce qu'il dit à la p. 161, n. 6 du même travail à propos de la " religio baptismalis " mentionnée dans la traduction latine de la lettre d'Eljigidei à saint Louis. Cette étymologie semble difficilement acceptable [46] et Kotwicz, dans *O chronologji mongolskiej*, résumé français, p. 315, tout en lisant *šiläm* comme Pelliot, identifie le mot avec le nom du neuvième mois, ou Ramadhan des Musulmans, qui se lit " dans l'un des manuscrits de l'oeuvre d'Al-Zamaḫšarī " et que M. Poppe y lit *šilam* dans *šilam sara* " mesyac ramazan " [" mois ramazan "] (*Mukaddimat al-Adab*, p. 333a). Dans cette expression le mot *šilam* signifie évidemment " jeûne ". Cf. N. Poppe, *Das Mongolische Sprachmaterial*, p. 59: *šilam* " Fasten ", *šilam bariba* " fastete " (" hielt Fasten "). Le *Mukaddimat al-Adab* (Poppe, 333a) donne un doublet de *šilam* sous la forme *šilan* dans *šilan bariba* " soblyudal post " [" il a observé le jeûne "]. Voir aussi p. 99b.

---

ce texte. Dans l'expression *üge baraldubai* de la ligne 31, les divers auteurs ont lu *barildubai*, bien qu'Abel-Rémusat eût déjà déchiffré le mot correctement. Voir sa reproduction en " lettres tartares " (*op. cit.*, p. 435). Ici les divers auteurs ont suivi Schmidt, qui, trompé par la reproduction défectueuse de la " copie figurée " du mémoire d'Abel-Rémusat, avait lu *barildubai* (*Phil.-krit. Zugabe*, p. 15). *Üge baraldu-* est une expression bien connue qui se lit à plusieurs reprises dans l'*Hist. secr.* (§§ 123 [3.44a4], 164 [5.37b4], 169 [5.47b1], etc.) et signifie " prendre ensemble une décision, ou se donner parole après s'être concertés ". Cf. E. Haenisch, *Wörterbuch*, p. 13.

[44] Pelliot-Hambis, *Campagnes de Gengis-khan*, pp. 237, 239.

[45] Pour le nom de Doquz-khatun, voir F. W. Cleaves, *Mongolian Names and Terms*, pp. 428-430.

[46] Pour le mot *silemde-* Kowalewski cite comme source un *Manǰu mongγol ügen-ü toli bičig*, vol. 3, f. 66, que nous ne possédons pas. Mais ce mot, que Kowalewski écrit *silemde-*, le *Manǰu ügen-ü toli bičig* le donne sous la forme *silemede-* (vol. 3, f. 66b). De même le *Mongγol nanggiyad üsüg-ün toli bičig* (f. 132b). Au mot *silemede-*, qui est aussi la forme que nous trouvons chez Golstunskiĭ (2.392b), correspond l'ordos *šilemeɒe-*, *šilemeɒ-* " mouiller avec de la salive " (Mostaert, *Dict. ord.*, 616b) et le kalmouk *šilmᵭ-* " mit der Zunge etwas befeuchten " (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 357ab). A l'occasion de ce dernier mot, Ramstedt cite, comme formes du mongol écrit, les mots *silümüd-*, *silümde-* (*loc. cit.*), qui toutefois ont tout l'air d'être des restitutions théoriques. De *silemede-*, l'on peut rapprocher aussi *šilemelǰe-*, *šilemelče-* " baver " de l'*Hist. secr.*, § 195 (7.34a4; 36a2). La base dont dérivent ces différentes formes semble donc être non **silem-*, mais **sileme-*. La forme *silemde-* semble due à une mauvaise lecture.

Comme le mot *šilam* n'est pas persan et que dès 1246 il est attesté comme désignant la religion chrétienne, l'on peut se demander s'il n'est pas originairement syriaque. Il serait alors venu au mongol par le nestorianisme et, plus tard, appliqué par les Mongols aussi au jeûne du Ramadhan.

Dans notre document, outre l'expression *silam-dur ora-* " entrer dans le *silam* " (= " se convertir au christianisme ") que nous lisons aux l. 14-15, 17-18, 20, 28, 31, on rencontre encore le mot *silamtai* (l. 10) " ayant le *silam* " (= " qui professe le christianisme ").

Kü. Particule de renforcement. Dans le présent document, l. 10 et 14, le mot *kü* a le sens de " aussi, et, de même ". Cf. *Hist. secr.*, § 224 (9.32b5-33a1-2) *γurban nökörtü niken gü de'ü-yi daγa'ulǰu . . . iretügei* " qu'ils viennent avec trois compagnons et amenant aussi avec eux un frère cadet ".

Büleyi. Praesens perfecti de *bü-* " être ". La forme *büleyi* est une forme dialectale correspondant à *bülüge~bülügei*; *bülege~bülegei* du mongol écrit. En mongol médiéval nous rencontrons les formes suivantes: *büle'e* (*Hist. secr.*, § 3 [1.2b4], *Houa i i iu*, IIa, 6a4); *bule'ei* (*Hist. secr.*, § 173 [6.14b4]); *bülegei* (id., § 251 [11.12a1]); *büliyi* (id., § 56 [1.37a5]); *büligi* (id., § 155 [5.22b4]). Les dialectes vivants nous montrent différentes formes plus évoluées: moghol *bilā* (Ramstedt, *Mogholica*, p. 24a); kalm. *bilə̄* (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 44b); ord. *bilē*, *bélē* (Mostaert, *Dict. ord.*, 63b); khal. *bilā* (Vladimircov, *Sravn. Grammatika*, p. 203), etc. Ces formes sont des variantes de *bilē* qui se lit déjà dans le mss. de Leide (Poppe, 1267) et dans le *Mukaddimat al-Adab* (Poppe, 165a).

Lignes 11-12. *Kiristan* " chrétiens ". Le mot se lit aussi à la ligne 12 de la réponse de Güyüg à Innocent IV (Pelliot, *Mongols et Papauté*, p. 15).

Ada buu kürtügei m. à m.: " puissent des malheurs ne pas atteindre ". *Kiristan irgen-dür ada buu kürtügei* " que du mal ne soit pas fait aux peuples chrétiens! (= veuillez ne pas faire du mal aux peuples chrétiens!) ". Le mot *ada*, que Kowalewski (64b) traduit par " mauvais génie, démon qui rend aliéné et enragé; vagabond, homme errant (en grondant qu.) ", est employé ici dans la même acception que dans le *Houa i i iu*, II a, 19b1, où il est glosé 禍 *houo* " calamité, malheur ". Dans l'ancienne langue nous trouvons le mot *ada* associé à *qor* " dommage ": *Houa i i iu*, II a, 1b5, *qor ada kürge-* " dispenser des dommages et des calamités " (Ciel); F. W. Cleaves, *Inscript. de 1335*, l. 32, *qoor ada kürge-* " to inflict harm " (p. 100). Il s'adjoint parfois le mot *tüligen~tülegen*, qui dans le *Hiao king* (15b1-2) traduit le chinois 害 *hai* " fléau, malheur ", et l'expression *ada tüligen* (*~tülegen*) signifie alors, soit " calamité ", soit " danger ". P. ex. *Hiao king* (loc. cit.) *ada tüligen ülü bolun* " des calamités ne se produisant pas "; F. W. Cleaves, *Inscript. de 1335*, l. 21 *ada tülegen-eče aburan tonilγaγul-* " to save and rescue from danger " (p. 97). Cf. aussi F. W. Cleaves, *Inscript. de 1362*, p. 110, n. 78; *Inscript. de 1335*, p. 117, n. 112. Dans les dialectes vivants le mot *ada* ne s'entend plus dans l'acception " malheur, calamité, danger ". Cf. kalm. *adᵒ* " Wahnsinn, Verrücktheit; der böse Geist, der den Wahnsinn verursacht " (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 1a); ord. *aɒa* " démon, diable, objet d'aversion " (Mostaert, *Dict. ord.*, 3a).

Kedün-te " plusieurs fois ". Cf. mo. *kedünte* " combien de fois? plusieurs fois ". Le suff. *-ta, -te* forme les noms de nombre réitératifs.

Lignes 13-15. *Duγulγa-* caus. de *duγul-* " entendre ". Cf. Kowalewski, 1810a, *duγulγa-* " faire savoir "; *Hist. secr.*, § 260 (11.46a4) *du'ulγa-* id.; 'phags-pa (Poppe, *Kvadr. pis'mennost'*, p. 149b) *du'ulqa-* id. Quant aux dialectes vivants, le kalm. connaît la forme *dūlγɔ-* " hören lassen, melden " (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 104a). Les formes *dʏ̄l-* " entendre ", *dʏ̄lt'a-* " être entendu " sont attestées en ordos. Ces mots ne s'emploient qu'à propos de nouvelles que l'on se communique (Mostaert, *Dict. ord.*, 160b, 161b).

Ilčin = *elčin* " ambassadeurs, envoyés, messagers ".

[Ü]g[ü]leči. C'est la façon dont nous lisons le mot mutilé de la ligne 13, tout en avouant que cette lecture est une restitution hypothétique. La raison pour laquelle nous nous sommes décidés pour *ügüleči*, nomen actoris, non attesté, il est vrai, de *ügüle-* " parler, dire ", c'est que dans le *Houa i i iu*, II b, 4a5-6, on lit l'expression *elčin kelečin yabu'ul-* " envoyer des ambassadeurs et des porteurs de messages verbaux ". Nous aurions ici *ilčin ileged ügüleči kü ilen aba je* " ayant envoyé des ambassadeurs, vous avez dépêché aussi des porteurs de messages verbaux ". Dans l'expression *elčin kelečin* du *Houa i i iu* le mot *kelečin* est glosé 傳言語的 *tch'ouan ien iu ti* " transmetteurs de paroles ". C'est le pluriel de *keleči*. Ce dernier mot est dérivé du substantif *kele* " langue, nouvelle "—ici " parole ", comme l'indique la glose chinoise [47]—au moyen du suffixe du nomen actoris *-či*. Il est vrai que ce suff. est le plus souvent employé comme suffixe dénominal; mais il est parfois aussi déverbal, non seulement dans la langue moderne, comme dans le khalkha *mėɒɒə'tš'ɨ* " ein Kenner ", *šinɒžɨ'tš'ɨ* " Erforscher, Kenner " (Ramstedt, *Konjugation*, p. 41), et en mongol littéraire, comme dans le mot *kinači* " attentif, assidu, soigneux, appliqué " (Kowalewski, 2521a), de *kina-* " examiner, considérer, s'appliquer à " (id., 2520a), mais même dans les dialectes des XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Nous trouvons en effet chez Ibn al-Muhannā les mots *ideči* " qui mange, mangeur ", nom. actoris de *ide-* " manger " (Poppe, *Mukaddimat al-Adab*, 438b), *undusči* " qui a soif ", nom. act. de *undus-* (= mo. *undas-*) " avoir soif " (*op. cit.*, 449a), et dans le *Mukaddimat al-Adab* lui même *qutquči* " qui remue, remueur ", nom. act. de *qutqu-* (= mo. *qudqu-*) " remuer " (Poppe, *op. cit.*, 313a), etc. *Ügüleči*, tout en n'étant pas la forme du mongol écrit, laquelle serait *ügülegči*, est donc très bien possible dans un document où nous lisons les mots *bei* et *büleyi*, qui incontestablement sont des formes dialectales, et il cadre parfaitement avec le contexte.

Ilen aba je " vous avez dépêché ". L'enclitique *je* de l'ancienne langue est, en règle générale, une particule corroborative servant à rendre la phrase plus affirmative ou à signaler à l'attention le mot sur lequel elle s'appuie. Elle se rencontre très fréquemment. Ex.: *sedkil minu amu'ulba je* " vous avez donné la paix à mon esprit " (*Hist. secr.*, § 125 [3.48b3-4]); *jarli[γ] jasag-i inu ülü daγaγčin ügei aju'u je* " il n'y en eut point qui n'observassent ses ordres et lois " (*Houa i i iu*, II a, 17b3); *bi je Ui Suu* " I, Ui Suu " (F. W. Cleaves, *Inscript. de 1362*, l. 41, pp. 67, 90). A présent les Mongols lisent cette particule *ja* (*za*) et, en langue littéraire moderne, elle est le plus souvent

[47] Cf. *Hist. secr.*, § 118 (3.31a5-31b1) *Tuγar-un Jamuγa anda-yin kelelegsen kelen* " les paroles que tantôt l'anda Jamuγa a dites ".

une particule dubitative à rendre par " probablement ", " peut-être ", " il se pourrait que ", etc. Cf. N. Poppe, *Grammatika pis'm.-mong. yaz.*, p. 146.

Lignes 15-19. *Ba* " Nous autres ", proprement forme exclusive du pluriel de la première personne.

Činggis-qan-u uruγud " descendants de Činggis-qan ". Cf. la lettre d'Öljeitü, l. 24-25, *bida Činggis-qaγan-u uruγud* " nous, descendants de Činggis-qaγan ".

Öber-ün Mongγoljin " [nos] propres Mongols " (= nos sujets mongols). Le mot *Mongγoljin* " Mongol " se rencontre sporadiquement dans les anciens textes, où il est synonyme de *Mongγol* id. Ainsi on a *mongγoljin ulus* " la nation mongole " (*Hist. secr.*, § 202 [8.24b2]); *mongγoljin keleber* " en langue mongole " (L. Ligeti, *Subhāṣitaratnanidhi mongol* [= *Sayin üge-tü erdeni-yin sang neretü šastir*], 1b12); *mongγoljin üsüg-iyer* " en caractères mongols " (colophon de l'*Altan gerel* [trad. de Šes-rab Seng-ge], Poppe, *AM*, X[1934], p. 143), etc. Il fait aussi partie du nom de femme *Mongγoljin γo'a* (*Hist. secr.* § 3 [1.2b1]. Sous les Ming nous rencontrons un clan *Mongγoljin*, mentionné à plusieurs reprises dans l'*Altan tobči* (*Čadig*, pp. 109, 11; 110, 7; 112, 5; 113, 7, etc.),[48] et, à présent, les Mongols de la bannière formant l'aile gauche des Tümed de la confédération de Jǒsotu se nomment *Mongγoljin* (Voir O. Lattimore, *The Mongols of Manchuria*, pp. 222, 250; L. Ligeti, *Rapport préliminaire*, p. 14; W. Kotwicz, *Contributions à l'histoire de l'Asie centrale*, p. 180). Cette bannière est le *mongγoljin qosiγun* que nous trouvons noté dans Suzue et Shimonaga, *Mōkogo Daijiten*, II, 1352. Le mot *mongγoljin* continue de vivre en dialecte ordos: *moŋgolɒžin* " mongol, fait d'être Mongol, manière de vivre à la mongole " (Mostaert, *Dict. ord.*, 467a).[49]

---

[48] Faisons toutefois observer que l'édition de Schmidt (pp. 176, l. 18; 187, l. 10) de la chronique de Saγang-sečen écrit ce nom de clan *mongγolčin*. [Mes manuscrits de cet ouvrage ont la même leçon. Mais il se pourrait que l'édition de Schmidt et mes mss. soient fautifs, le *Moung kou iuen liou* (V, f. 29b4; VI f. 4a4) et la version mandchoue (E. Haenisch, *Monggo han sai da sekiyen*, pp. 70, 80) écrivant *mongγoljin*, non *mongγolčin*. Comme il existe un clan *moŋgoltš'in* chez les Ordos (Mostaert, *Dict. ord.*, 467a), la lecture fautive dans mes mss. serait alors probablement due à cette particularité. A. M.]

[49] Le suffixe *-jin* que présentent les noms de tribu *Mongγoljin* " les Mongols ", *Barγuǰin* " les Barγud " (dans *Barγuǰin töküm* " la dépression où habitent les Barγud ", *Hist. secr.*, § 157 [5.27a3]. Cf. Pelliot et Hambis, *Campagnes de Gengis-khan*, p. 287), *Kereyijin* " les Kereyid " (Notice de Rašīd al-Dīn sur les Tatar. Voir *Campagnes de Gengis-khan*, p. 240 et suiv.), etc. est phonétiquement identique au suffixe *-jin* qui forme des noms féminins, p. ex. dans *γunaǰin* " âgée de trois ans ", *döneǰin* " âgée de quatre ans " (dit du bétail), de *γuna*, *döne* resp., et que, dans l'onomastique mongole ancienne, nous voyons former un grand nombre de noms de femme et aussi quelques noms d'homme. P. ex. *Buyanǰin* nom de femme (F. W. Cleaves, *Inscr. de 1362*, l. 34, p. 119, n. 154); *Buluγaǰin* id. (L. Hambis, *Le chapitre cvii du Iuen cheu*, p. 46, n. 33); *Merkijin* id. (Pelliot et Hambis, *Campagnes de Gengis-khan*, p. 348); *Nanggiaǰin* nom d'homme (*op. cit.*, p. 398), mots dérivés respectivement de *buyan* " mérite moral, bonne oeuvre ", *buluγan* " zibeline ", *Merkid* nom de tribu, *Nanggia* " Chinois ".

Durabar aǰu (m. à m. " étant selon [leur] volonté ") " volontairement, de plein gré ". Cf. Poppe *Mukaddimat al-Adab*, 146a, *durār* " svobodnyï " [" libre "], ord. *durār* " à sa guise, à volonté, sans permission " (Mostaert, *Dict. ord.*, 163a); kalm. *durārān* " nach eigenem Gutbefinden, freiwillig, nach Belieben " (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 103a).

Silam-dur orabasu ba esebesü ber " soit qu'ils entrent dans le *silam*, soit qu'ils ne le fassent pas ". *Ese-* " ne pas être, ne pas faire ". Cf. *ese* " ne pas ". Le verbe *ese-* se rencontre déjà dans l'*Hist. secr.* P. ex. § 213 (9.9b1-3) *bara'un ete'ed bayiγsan sa'uγsan-a ülü duta'ulun, ǰe'ün ete'ed ǰergelegsen esegsen-e ülü duta'ulun* " ne laissant manquer [la nourriture] à ceux qui sont debout ou assis au côté droit, ni ne [la] laissant manquer à ceux qui se sont mis en rang ou ne l'ont pas fait au côté gauche ". Dans la langue écrite le conditionnel *esebesü* correspond souvent à notre conjonction " ou ". C'est à présent l'unique fonction qu'a le mot en ordos: *esewēs*ШІ, *esewēs* " ou bien " (Mostaert, *Dict. ord.*, 249a). Pour le verbe *ese-* en langue littéraire moderne, voir N. Poppe, *Grammatika pis'm.-mong. yaz.*, p. 146.

Γaγča mongke tngri mede " Que seul le Ciel éternel en connaisse! ". Arγun veut dire que la politique religieuse des princes gengiskhanides, en ce qui concerne leurs sujets mongols, consiste à leur donner pleine liberté d'embrasser la religion chrétienne ou de ne pas le faire, et que ces princes considèrent que c'est au Ciel de décider à qui parmi leurs sujets il inspirera de se convertir au christianisme et à qui il inspirera de rester ce qu'il est.

Ad. Pluriel du converbum modale *an*, de *a-* " être ". Cette forme est employée ici en fonction de verbum finitum ayant le sens d'un présent. *Ba . . . kemeǰü ad* " nous disons " (m. à m. " nous sommes disant "). Pour cette forme en *-d*, voir A. Mostaert, *Sur quelques passages*, *HJAS*, 13, passage III, pp. 294-295; 15, passage LV, n. 178.

Lignes 20-21. *Silam-dur oraγsad tanu metüs maγ-a ünen sedkilten ariγun aran* " les gens entrés dans le *silam* et qui, comme vous, ont un coeur vraiment sincère et sont purs ". *Maγa* est un mot que nos dictionnaires ignorent, mais qui se lit fréquemment dans les anciens textes. Etymologiquement il ne peut être séparé de l'adverbe *maγad* " véritablement, réellement, certainement, indubitablement ". Quant à sa signification et son emploi, il fonctionne le plus souvent comme particule comportant une nuance d'incertitude, de doute, d'affirmation mitigée, etc.,[50] et alors il n'a pas d'équivalent exact dans nos langues et est souvent enclitique. Exemples de cet emploi: *Edö'e maγa ene bodulγan-tur qa'aγši yorčibi* " à présent, par ces [temps de] troubles où serait-elle allée? " (*Hist. secr.*, § 155 [5.22b4-5]); *Senggüm-i ese širqaγsan bö'esü yambar maγa bolqun büle'ei bida* " si tu n'avais pas blessé Senggüm, que serions-nous devenus? " (*op. cit.*, § 208 [8.43b5-44a1]); *Tani teǰi'egsen hači-ban eke-de maγa minu kedüi hači tusa qari'ulba ta* " comme rétribution de vous avoir nourris, par combien de bienfaits et services [n']avez-vous [pas] payé

Pour ce suffixe dans la langue vivante, cf. Mostaert, *Ordosica*, p. 53; Poppe, *Grammatika buryat-mongol'skogo yazyka*, p. 100, § 88; *Alarskïi govor*, I, p. 77, § 67; *Die Nominalstammbildungssuffixe*, p. 115, § 29.

[50] Cf. fr. " sans doute ", qui signifie " assurément, certainement ", mais aussi " probablement ".

ma mère de retour! " (*op. cit.*, § 214 [9.11b3-5]); *ö'ere maγa gü'ün-tür ǰoriǰu bükü-tür* " [mais] au moment où proprement nous marchons contre quelqu'un d'autre . . ." (*op. cit.*, § 256 [11.36a1-2]); *ker maγ-a edüber qočorčuγu* " How, then, did it happen that he died at this moment? " (F. W. Cleaves, *Inscript. de 1338*, l. 20, pp. 55, 70). Il peut arriver toutefois que le mot *maγa* soit synonyme de *maγad* et qu'il faille le traduire par " réellement, certainement ", etc. Ainsi nous trouvons dans le *Houa i i iu*, II a, 21b2, les mots *ümedü γaǰar-a odǰu maγa amuγu čenetü bö'esü* " si, se rendant dans les contrées septentrionales, il veut réellement trouver la tranquillité ", où nous voyons *maγa* glosé par 實 *cheu* " en réalité ". " Vraiment, réellement " est aussi le sens que le mot a dans le présent document.

Lignes 22-25. *Busi bolγa-* (m. à. m. " faire être autre ") " transgresser, contrevenir à, désobéir à " est une expression qui, dans notre document apparaît encore à la ligne 25, où elle a pour régime direct *mongke tngri* " le Ciel éternel ". Elle se lit aussi dans la lettre de l'ilkhan Öljeitü à Philippe le Bel. Voir note 43. On la rencontre dans beaucoup d'anciens textes. Ainsi nous la lisons au § 203 (8.30a5-30b1) de l'*Hist. secr.*: *Ken ber činu üge buši bu bolγatuγai* " que personne ne contrevienne à tes ordres ".[51] Voir aussi Pelliot, *Documents mongols*, fig. 28, Doc. II, l. 6; fig. 29, Doc. III, l. 14; f. 30, Doc. III, l. 2; Cevat Hakkı Tarım, *Tarihte* (pp. 119-121), *bičig* de 1272, l. 15-16. On la lit aussi dans quelques textes 'phags-pa. Voir E. Haenisch, *Steuergerechtsame*, Tafel 2, l. 31; N. Poppe, *Kvadratnaya pis'mennost'*, p. 72, édit dit de la veuve de Darmabala, l. 16; P. Pelliot, *Un rescrit*, etc., l. 16. Dans l'ordonnance d'Öljeitemür l'expression a pris la forme *büsi bolγa-* (G. J. Ramstedt, *Mongolische Briefe*). Le *Hiao king*, 29a2-4, nous montre la variante *busu bolγa-*: *Köbegüd boluγči ečige-yin üge-yi busu ülü bolγan daγan yabubasu ene maγ-a taqimdaγu kemegdekü* " si des fils, ne contrevenant pas aux ordres du père, [y] conforment leur conduite, cela [seul] peut-il être appelé piété filiale? "[52]

Lignes 26-27. *Qudal qulγai uiles* (= *üiles*) *uiled-* (= *üiled-*) " faire des oeuvres de mensonge et de vol ". Pour la graphie *ui* = *ü*, voir plus haut Remarques préliminaires, Ponctuation et orthographe. Les mots *qudal* " mensonge " et *qul(a)γai* " vol " s'associent fréquemment l'un avec l'autre. Cf. E. Haenisch, *Steuergerechtsame*, Tafel 4, p. 61, l. 35-36: *ḫudal ḫulaḫayi k'ik'un sen-šhiṅ-ud* " les religieux taoïstes qui mentent et volent ";[53] *Hist. secr.*, § 154 (5.21a4-5) *qulaγai qudal üyileten-i ǰarγulatuγai* " qu'il juge ceux qui se sont rendus coupables de vol et de mensonge "; § 203 (8.30b2-3) *qulaγai-yi kese'eǰü qudal-i moqa'aǰu* " réprimant le vol et émoussant le mensonge ";

---

[51] La version continue rend ces mots comme suit: 但凡你的言語。任誰不許違了. " Toutes tes paroles, il ne sera permis à n'importe qui d'y désobéir ".

[52] Cette phrase rend le chinois 子從父之令可謂孝乎, ce que J. Legge traduit par: " [I would venture to ask] if (simple) obedience to the orders of one's father can be pronounced filial piety " (*Hsiâo King*, dans *Sacred Books of the East*, III, p. 483).

[53] La traduction chinoise dit 做賊說謊的先生每 " les religieux taoïstes qui sont voleurs et menteurs ".

Ćadig, p. 181, l. 2: *qaraču* (fautivement écrit *qaruǰu*) *kümün-dü qulγai qudal olan bui* " chez les roturiers le vol et le mensonge sont fréquents "; *Manǰu-yin ünen maγad qauli*, vol. 7, f. 60b, l. 1-4, *Qudal qulaγai maγu samaγu ügei bolǰu, köser-e unaγsan aliba yaγuba-yi üǰebesü niγul ügei eǰen-dür inu γarγaǰu öggümü* " le mensonge et le vol, le mal et le désordre disparaissant, si l'on voit n'importe quoi tombé à terre, sans le cacher on le remet au propriétaire ". En ordos ces mots constituent un mot-couple: χ̣ylagā χ̣ʊdal kʻī- " voler " (Mostaert, *Dict. ord.*, 366a).[54]

Ülügü, que, dans notre document, nous lisons une seconde fois à la ligne 32, est la négation *ülü* " ne pas " qui s'est adjoint la particule interrogative *-g-ü*. Cette particule qui, dans les textes iuen, apparaît régulièrement, en position intervocalique, sous la forme *-γ-u*, *-g-ü* (cf. F. W. Cleaves, *Inscript. de 1335*, l. 40: *busuγu* " are [they] not? ", *Inscript. de 1338*, l. 13: *buyuγu* " are there? "; Vladimircov, *Bodhicaryāvatāra*, p. 60, § 15 *ese kü üǰebegü* " ne l'as-tu donc point vu? "), se lit encore dans le *Manǰu-yin ünen maγad qauli*, VI, f. 47a, l. 5: *ese sonosbaγu* " n'as-tu pas entendu? "; IV, f. 86a, l. 5: *ükükü busu buyugü* " ne mourras-tu pas? ", etc. En mongol médiéval la consonne de liaison *-γ-*, *-g-* disparaît en position intervocalique et y est remplacée par un hiatus. P. ex. *Hist. secr.*, § 208 (8.48a1-2) *dörben minγad Uru'ud-iyan či medeǰü ülü'ü aγu či* " n'auras-tu pas sous ton commandement tes quatre mille Uru'ud? "; *Houa i i iu*, II a, f. 11b3, *busu'u bui* " n'est-il pas? ". En langue littéraire moderne la particule interrogative a la forme *-u*, *-ü*. Voir Poppe, *Grammatika pis'm.-mong. yaz.*, p. 148; L. Hambis, *Grammaire*, p. 75. Cette forme se trouve déjà dans l'ancienne langue après une consonne: *Hist. secr.*, § 233 (10.7b3) *kilbar-u bui* " est-ce facile? "

Pour la particule interrogative *-uγu*, *-ügü*—en mongol médiéval *-u'u*, *-ü'ü*; *-yu'u*, *-yü'ü*—, voir A. Mostaert, *Sur quelques passages*, pass. XXXIV. Pour la partic. interr. *-yu*, *-yü*, voir *op. cit.*, notes 87, 221.

MM. Lewicki et Poppe, à propos de la formule *üeledu·esu ülu·u ayuqun mud* " s'ils [les] commettent, les mêmes ne craindront-ils pas? ", qu'on lit dans les rescrits en écriture 'phags-pa, ont déjà appelé l'attention sur le fait que la particule interrogative s'y joint à la négation et non au verbe (M. Lewicki, *Inscriptions mongoles*, p. 36; N. Poppe, *Kvadratnaya pis'mennost'*, pp. 114-115; *Die Sprache der mongolischen Quadratschrift*, etc., pp. 113-114). Notre document présente la même construction: *ülügü olan bui* " ne sont-ils pas nombreux? ". Cf. aussi Cleaves, *Inscript. de 1335*, l. 39: *edeger üges kemebesü*

---

[54] Faisons observer que les auteurs de la version continue ont considéré aussi comme un mot-couple l'expression *qulaγai qudal* du passage de l'*Hist. secr.*, § 154 (5.21a4) que nous venons de citer. Ils écrivent en effet: 敎他...整治...盜賊...事 " qu'on lui fasse arranger les affaires de brigandage et de vol ", et ils ne mentionnent pas le " mensonge ". Cf. *Erdeni-yin erike* (éd. de Pozdneev), p. 30, l. 12, *qulaγai qudal-i čaγaǰilan bayilγaǰu* " interdisant et faisant cesser le brigandage ". Ici la version chinoise correspondante porte 禁止盜賊 " prohiber le brigandage et le vol " (*Houang tch'ao fan pou iao leo*, chap. 3, f. 14b1) et l'expression *qulaγai qudal* est donc à considérer comme un mot-couple. Kowalewski (922b) traduit *qulaγai qudal* par " brigandage, vol, escroquerie ".

tüg tümen od-tur kürtele düri dürsü bolγu üges ülügü bui " As for these words, are they not words which will become an example and model up to many myriads of years? ". Pour d'autres exemples, voir Cleaves, *Inscript. de 1338*, l. 20, 23. Cette construction, où nous voyons la particule interrogative précéder le verbe au lieu de s'y joindre, et que nous montrent les textes du mongol médiéval et autres cités, se rencontre souvent dans l'*Hist. secr.* Par ex. § 104 (3.1b1-2) *čimada ese'ü ügülele'e* " ne t'ai-je pas dit? "; § 190 (7.16a5-b1) *anu qor abu'asu berkedü'ü aǰu'u* " si nous [leur] enlevions leurs carquois à eux, cela serait-il [si] difficile? "; § 248 (11.4a5) *čaγ-u'u gürba* " le temps serait-il arrivé? ", etc., etc.

Lignes 28-29. *Namayi* " moi " (acc.). Ici Arγun se sert du singulier en parlant de sa propre personne. On attendrait plutôt le pluriel *mani* " nous ". Cf. l. 8 *sayin ečige manu* " notre bon père "; l. 32 *bičigmanu* " notre lettre ". Parmi les documents émanant des Mongols de Perse qui jusqu'à présent nous sont parvenus, la présente pièce est la seule où nous voyions un ilkhan se désigner par la forme singulière du pronom de la première personne.

Maγuila- " s'offenser, être mécontent ". Cf. *Hist. secr.*, § 209 (9.2b2-3) *bi ma'uilaǰu yabuǰu minγan ese ögba* " comme je suis mécontent [de lui] je ne [lui] ai pas donné de chiliarchie "; § 244 (10.27b4-5) *Qasar ma'uilaǰu γurban üdür ese ireba* " Qasar, mécontent, ne vint plus trois jours [de suite] ". Chez Ibn al-Muhannā *ma'uila-* signifie " faire du mal " (Poppe, *Mukaddimat al-Adab*, 441b). La forme régulière du mongol écrit est *maγuyila-* " être mécontent, se trouver offensé, s'offenser " (Kowalewski, 1987a). Cf. supra, Remarques préliminaires, Ponctuation et orthographe.

Lignes 30-31. *J̌ugiger* correspond à mo. *ǰüg-iyer* " de la manière qui convient ". Cf. F. W. Cleaves, *Inscript. de 1335*, l. 7, 27, 39, 43, 49, *jug-iyer* " in a befitting manner "; *Inscript. de 1338*, l. 24, *ǰüg-iyer* id.; *Inscript. de 1362*, l. 6, 27, *ǰub ǰugiyer* " in the most befitting manner "; Pelliot, *Documents mongols*, doc. III (fig. 29), l. 6, 11; doc. III (fig. 31, p. 43), l. 4 *ǰugiyer* " de la manière qui convient ". L'*Hist. secr.*, § 223 (9.30a2), écrit *ǰük-iyer*, mot glosé 正依着 *tcheng i tchao* " conformément à ce qui convient ". Nous avons donc ici un suffixe *-iger*, variante du suff. de l'instrumental *-iyer*, où *i* est une voyelle de liaison. Cf. N. Poppe, *Geserica*, p. 23; W. Kotwicz, *Contributions aux études altaïques IV-V, Sons intercalaires*, p. 6.

Pour *-ber~-ger~-iyer* voir aussi Vladimircov, *Sravn. Grammatika*, p. 204, N. Poppe, *Stand und Aufgaben der Mongolistik*, p. 55.

J̌ugiger sedki- " penser de la manière dont il convient de le faire ".

Lignes 32-34. *Bars ǰil ǰunu terigün sara-yin tabun sinede* " l'année du tigre, le cinq de la nouvelle [lune] du premier mois de l'été ". En calendrier chinois cette date serait le 14 mai 1290. Voir ce qui est dit plus haut à propos de la date du sauf-conduit. Pour le mot *sinede* voir ce qu'écrit M. Poppe dans *Kvadratnaya pis'mennost'*, p. 127.

Urumi. Par suite d'un éraflement accidentel du papier la lettre *i* n'est plus que partiellement lisible. Toutefois, sur la photographie, la partie finale de la ligne en forme de croissant qui constitue cette lettre est encore vaguement discernable. Urumi est la ville d'Urmiya. Dans son article sur cet endroit paru dans *The Encyclopaedia of Islām*, 4[S-Z], 1032b-1038a, M. V. Minorsky écrit, 1032b: " **Urmiya**, a district and town in the Persian province of

Ādharbāidjān ", et, 1034a, il ajoute: " The name. The Syrians write Urmiyā, the Armenians Ormi, the Arabs Urmiya, the Persians Urūmī, the Turks Urūmīye or Rūmīye (through a fanciful derivation from Rūm ' Byzantium, Turkey '). The name is of uncertain, non-Iranian origin . . .".

Urūmī est une ville où plusieurs ilkhan ont eu un palais (A. K. Arends, *Rašid-ad-din*, p. 309); elle fut aussi un des nombreux endroits où se frappait la monnaie (B. Spuler, *Die Mongolen in Iran*, p. 135, n. 4). Une autre manière d'écrire le nom Urūmī est Ūrmī. Voir E. Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse*, pp. 317-318.

Concernant le lac près duquel s'élève la ville d'Urmiya et à qui cette dernière doit son nom, M. le professeur Richard N. Frye a bien voulu nous faire la communication suivante: " The salt lake in Azerbaijan today known as the Lake of Rezaiyeh (after Reza Shah) was formerly called the Sea of Urmiyeh. The ancient Greeks, however, called it Spauta.[1] Whatever the etymology of the name Urmiyeh, which is disputed, we know that the Armenians colloquially also called it the lake of Ormi (Որմի) as well as Urmiyeh, or the lake of Tabriz.[2] The Arabs and Persians gave it several names, but we are only interested in the form Ormi or Urmi. In addition to Urmīya, we find the form Urūmiya and Urmī in Islamic sources.[3]

---

[1] Strabo, quoted by the *Grundriss der iranischen Philologie* II (Strasbourg, 1904), p. 389.

[2] Antoine Jean Saint-Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie* I (Paris, 1818), p. 57.

[3] Paul Schwartz, *Iran im Mittelalter nach den arabischen Geographen* VIII (Stuttgart-Berlin, 1935), pp. 1103-1108 (" Urmija "): " selten Urmīja [5] und Urūmija [6], daneben auch Urmī [7] genannt . . ."; IX (Stuttgart-Berlin, 1936) (" Beweisstellen und Erläuterungen zu Āḏarbaiǧan "), p. 1456 (1103:6): " Vgl. S. 1105. Hoffmann (Märtyrer S. 209) betrachtet Urmi als ältere Form. Bemerkenswert sind auch die Formen der Herkunftsbezeichnung, neben Urmawī und Urmī kennt Jāḳūt auch Urmaǧī (Jāḳ G 1, 203, 3; 51, 12)." "

Document C. Lettre de Γasan au pape Boniface VIII, datée de 1302.

(Voir pl. III)

Γasan, fils aîné d'Arγun, naquit le 4 novembre 1271 et fut intronisé le 3 novembre 1295. Il mourut le 17 mai 1304 (A. K. Arends, *Rašid-ad-din*, pp. 138, 166, 202).

La lettre de Γasan, qui constitue le document C, est adressée au pape Boniface VIII, qui régna de 1294 à 1303. Bien qu'elle ne le dise pas expressément, elle a manifestement trait à des

négociations ayant pour but de concerter avec le pape et les puissances occidentales un plan commun d'attaque contre les Mamelouks d'Egypte, qui en même temps étaient maîtres de la Syrie.[55] Ceci était d'ailleurs tout à fait dans la ligne de la politique des principaux prédécesseurs de Ṛasan, qui, depuis Hülegü (mort en 1265) avaient occupé le trône de Perse.[56] Au moment où cette lettre fut écrite—printemps de 1302—il y avait un an que Ṛasan, après une deuxième expédition en Syrie, était rentré en Perse et avait appris presqu'en même temps que les Mamelouks venaient de réoccuper ce pays. Ṛasan, toutefois, ne s'était pas tenu pour battu. Il avait résolu une nouvelle expédition, laquelle, après de longs préparatifs, fut entreprise durant le printemps de 1303, mais finit en désastre (D'Ohsson, *Hist. des Mongols*, IV, pp. 226-338; R. Grousset, *L'Empire des Steppes*, p. 458; B. Spuler, *Die Mongolen in Iran*, p. 102).

Les négociations, dont le présent document garde la trace, se placent donc après la seconde expédition de Ṛasan en Syrie et elles eurent lieu en vue de préparer la troisième.

La lettre commence par nous apprendre qu'un certain Bisqarun, à une date indéterminée, avait apporté à Ṛasan un message de la part du pape (l. 2-4). Dans ce Bisqarun nous croyons reconnaître le Génois Buscarel de Gisolf, qui, à plusieurs reprises, a servi de

[55] Ce que, trente quatre ans auparavant, les Mongols de Perse entendaient par une attaque entreprise en commun avec les puissances chrétiennes d'Occident contre les Mamelouks et ce qu'ils en attendaient est très bien illustré par un passage de la lettre qu'Abaγa écrivit en 1268 au pape Clément IV: "Vobis autem christianorumque pluritati per nuncios certificavimus quoniam germanum nostrum Hegei cum exercitus multitudine in subsidium christianorum transmisimus; exercitum autem, quem Sanctitas vestra ad partes cismarinas prout nobis significastis destinare disposuit, festinanter curet adunare, ut pariter cum rege Aragonie et exercitu suo ex una parte veniendo per concilium superdilecti soceri nostri Imperatoris, nostris quidem ex alia, inimici a medio funditus extirpentur. In quorum exercitum pariter adunatorum adventu nuncii festini in medio discurrant, ut nostrorum atque vestrorum ex utraque parte rumor verbum factum pro tempore statuto simul fiant. Et infideles Canini generis babilonici in medio corruant penitus consumpti." (Card. Tisserant, *Une lettre de l'Ilkhan de Perse Abaga*, p. 10).

[56] Dans son article *Le début des relations entre la papauté et les Mongols de Perse* (*JA*, t. 237) M. J. Richard écrit, p. 297: "A partir de 1264, ambassades chrétiennes et mongoles ne cessèrent de se succéder pour essayer de dresser un plan de campagne commun".

messager entre les ilkhan de Perse et les cours européennes et que nous lisons avoir été chargé par Γasan d'une mission auprès du roi d'Angleterre Edouard Ier, à l'époque même où l'ilkhan préparait sa troisième campagne contre les Mamelouks (Abel-Rémusat, *op. cit.*, pp. 387-389, d'Ohsson, *Hist. des Mongols*, IV, pp. 344-346). Dans la lettre d'Arγun à Philippe le Bel, datée de 1289, et qui, elle aussi, fut apportée par Buscarel, il est appelé *Muskeril qorči* " le porte-carquois Muskeril " (l. 30-31). Même dans les sources occidentales le nom de ce personnage s'écrit de plus d'une manière: Biscarellus (Bulle de Nicolas IV au roi d'Angleterre Edouard Ier. Voir texte dans Abel-Rémusat, *op. cit.*, p. 363, note 1), Busquarel (Note diplomatique, Abel-Rémusat, *op. cit.*, pp. 430-432), etc.

Le message du pape à Γasan avait consisté en ce que ce dernier appelle " suggestions, bonnes paroles et lettre " (l. 3). L'ilkhan y avait répondu en envoyant au pape une ambassade composée du " gendre " Kökedei et d'un certain Tümen, deux Mongols, ainsi que de Buscarel, qui, parmi les trois ambassadeurs, prenait rang immédiatement après Kökedei (l. 4-6). Aux termes mêmes de la lettre, la réponse que cette mission était allée porter au pape était un *ǰarliγ* " ordre " (l. 6). Apparemment, par " ordre " Γasan entend un plan détaillé de campagne qu'il avait proposé à Boniface VIII et aux princes chrétiens, dont il cherchait l'alliance contre l'Egypte et qu'il pressait de faire une descente en Terre-Sainte. Il semble qu'il n'ait pas attendu jusqu'à ce que le pape lui réponde pour lui écrire la présente lettre. En effet, il dit à la ligne 6 que, pour sa part, il est en train de préparer la campagne exactement de la manière qu'il avait détaillée dans sa réponse envoyée par Kökedei. Suit le passage le plus important de la lettre, où Γasan dit ce qu'il attend du pape: " Vous aussi préparez vos troupes, envoyez avis aux sultans des diverses nations et ne manquez pas la date convenue " (l. 7-8).

Nous ne savons pas en quelle mesure, au printemps de 1302, Γasan était fondé à compter sur une alliance avec le pape et les puissances occidentales. En tout cas, la nouvelle croisade que

Γasan espérait ne fut pas entreprise et Γasan en fut réduit à tenter à lui seul la reconquête de la Syrie.

La lettre fut portée au pape par trois ambassadeurs qui ont, tous les trois, un nom musulman (l. 10). Elle a été écrite à un endroit que nous lisons Qos Qabuγ, mais que nous n'avons pu identifier. Elle est datée de l'année 701 de l'hégire, du 14 du dernier mois du printemps de l'année du tigre (en calendrier chinois 12 avril 1302).

Ajoutons que la lettre de Γasan porte sur son revers un contreseing qu'avant la publication de l'article de F. W. Cleaves, *A Chancellery Practice of the Mongols in the Thirteenth and Fourteenth Centuries*, personne n'avait encore mentionné. Voir plus bas.

Transcription

[1] Γasan üge manu.

[2] Bab-a Urida ber Bisqarun-iyar

[3] činu ilegsen duradqal sayin üges bičig

[4] bidandur kürbe qariγu inu ber Kökedei küregen. Bisqarun.

[5] Tümen γurban-iyar.

[6] ǰrlγ ilelegei. Edüge ber bügesü mön kü yosuγar turbiǰu amui

[7] Ta ber čerigüd-iyen ǰasaǰu irgen irgen-ü sultad

[8] -tur ileǰü bolǰal ülü qoǰidan.

[9] tngri-yi ǰalbariǰu yeke üile-yi uγuγata nigen ǰug

[10] bolγay-a kemen. ede Sadadin Sinanadin Samsadin-i ilebei. Ta ber.

[11] tngri-yi ǰalbariǰu čerigüd-iyen ǰasadqun Bičig

[12] manu doluγan ǰaγud nigen od-tur bars ǰil qabur-un

[13] ečüs sara-yin arban dörben-e Qos Qabuγ-a büküi

[14] -dür bičibei .:.

Traduction

Parole de nous, Γasan.

Au pape.

Tes suggestions, bonnes paroles et lettre qu'auparavant tu as envoyées par Bisqarun nous sont parvenues, et en réponse nous avons envoyé un ordre par le gendre Kökedei, Bisqarun et Tümen, tous les trois.

Et quant à maintenant, nous sommes en train de faire des préparatifs, exactement de la manière [mentionnée dans notre réponse]. Vous aussi préparez vos troupes, envoyez [avis] aux sultans des diverses nations et ne manquez pas la date convenue. Priant le Ciel, la grande oeuvre (= la guerre contre les Mamelouks) nous (= Γasan) en ferons entièrement l'unique but [de nos efforts].

Disant [cela] nous avons envoyé ces Sadadin, Sinanadin et Samsadin. Vous aussi, priant le Ciel, préparez vos troupes.

Notre lettre, nous [l']avons écrite l'an sept cent un, l'année du tigre, le quatorze du dernier mois du printemps (= 12 avril 1302), quand nous étions à Qos Qabuγ.

Commentaires

Ligne 2. *Bab-a* " Au pape ". Pelliot a déjà fait remarquer (*Mongols et Papauté*, p. 129, n. 4) que c'est à tort qu'on a considéré comme un vocatif le *-a* qui, au commencement des lettres des ilkhan à Philippe le Bel, est joint au titre donné à ce dernier. Abel-Rémusat avait bien vu qu'il s'agissait d'un datif et il avait traduit correctement par " A Iridfarans sultan " les mots *Iridiwarans sultan-a* " Au sultan Roi de France " [57] du début de la lettre d'Öljeitü (*op.*

[57] Faisons observer ici que le mot *Iridiwarans* " roi de France " a toujours été lu inexactement. La voyelle de la troisième syllabe est incontestablement *i* et non *u* (*ü*). Voir pl. V. L'erreur a débuté avec Abel-Rémusat, qui, dans sa reproduction en " lettres tartares " écrit une voyelle labiale (*op. cit.*, p. 433), et avec la " copie figurée " lithographique jointe au mémoire, où le mot, reproduit défectueusement, présente aussi un *u* (*ü*) au lieu du *i* de l'original. De là les lectures *Iriduwarans*, *Iredu Warans*, etc. des auteurs qui nous ont précédés.

A propos de ce terme, qu'il a lu fautivement *Iridüwerens* (*op. cit.*, p. 30), Kotwicz écrit (*op. cit.*, p. 23): " C'est manifestement de cette façon que les Mongols tâchaient de reproduire le terme français: " roi de France ", et non l'italien " re di Francia ", généralement adopté dans le proche Levant ". Quant au sens qu'en Perse on y attachait, nous lisons chez Rašīd al-Dīn: ". . .—et ensuite vient le Rey da Frans [6] (le roi de France)—ce qui signifie Pādišāh-i Pādišāh (souverain des souverains . . .".

cit., p. 393). Schmidt, prenant le suff. *-a* du datif pour l'interjection interpellative *a* (mo. *a*, *aa*), traduisit le titre dans les deux lettres respectivement par " Roi de France! ", " Roi de France Sultan! " (*Phil.-krit. Zugabe*, pp. 10, 17) et, si l'on excepte Kotwicz (*En marge*, pp. 5, 12, 33; *Quelques mots encore*, p. 20) et Kozin (*Yazyk pervogo perioda istorii mongol'skoï literatury*, p. 485), tous les autres traducteurs et commentateurs des deux lettres adoptèrent cette erreur.

Pour cet emploi du datif, voir plus haut le sauf-conduit donné par Abaγa. Voir aussi les documents publiés par Ramstedt dans *Mongolische Briefe*. Parmi les documents conservés dans le *Houa i i iu* de 1389 nous en trouvons plusieurs qui débutent par un titre mis au datif. P. ex. IIb, 3b1-2: *De'ere Dai Ming qahan-na. Namun güregen, Engke-tura bātur öčil manu.* " A l'empereur [des] Dai Ming qui est en haut. Communication de nous, le gendre impérial Namun et le *bātur* (" brave ") Engke-tura ".

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de faire remarquer que les mots " Per virtutem Dei vivi | et potentiam Chaan | Verbum Abagha | Sacro Sancte ecclesie Romane Summo Pontifici " supposent aussi un datif dans l'original sur lequel le " scriba latinus " a travaillé en rédigeant la lettre qu'en 1268 Abaγa adressa au pape Clement IV, bien qu'il faille ajouter que cet original était apparemment en turc, comme le semblent indiquer la forme *mogal-* (= mongol) et surtout les termes mêmes de l'énoncé de la date à la fin de la lettre (Card. Tisserant, *Une lettre de l'Ilkhan de Perse Abaga*, pp. 9-10).

Bisqarun. Voir plus haut.

Ligne 3. *Duradqal* " suggestion, avis ". Cf. *duradqa-*, verbe qui dans l'*Hist. secr.* est glosé 提 *t'i* ou | 說 *t'i chouo* " faire une suggestion, donner un avis ". P. ex. § 193 (7.23a4-5) *tende Dodai čerbi Činggis-qahan-na duradqarun* " alors le čerbi Dodai fit à Činggis-qahan la suggestion suivante ". Cf. aussi F. W. Cleaves, *Inscr. de 1335*, l. 41: *mön ber nasu Način noyan-a (?) sayin üge duradqaγsabar* " And, whereas the same always proposed (?) good words to Način Noyan "; et *Inscr. de 1362*, l. 9, 14. Kowalewski (1883a) rend *duradqal* par " mémoire, souvenir, ressouvenir, recueillement; entretien, conversation, narration; pensée, réflexion " et *duradqa-* par " rappeler, faire souvenir, rappeler à la mémoire, exhorter ".

Voir K. Jahn, *Histoire Universelle de Rašīd al-Dīn Faḍl Allāh Abul-Khair*, I, *Histoire des Francs*, p. 15. A la note 6 M. Jahn nous fait remarquer: " Parce que la plupart des noms propre [*sic*] et des noms d'endroits est très bien reconnaissable comme transcription directe des équivalents occidentaux, je les ai écrits, aussi bien dans le texte persan que dans la translation, de la manière la plus répondante à l'original. Vu le fait, que ces mots ne sont point parvenus à l'oeuvre de Rašīd al-Dīn par intermédiaire arabe, ce fut, selon moi, la seule méthode à suivre ".

Sur le terme Rey da Frans chez Rašīd, voir aussi le compte rendu qu'a écrit M. B. Spuler du livre que nous venons de citer, dans *Oriens*, vol. 5, No. 1, 1952, pp. 130-131.

Rey da ⟩ Irid devint même en syriaque le mot pour " roi " en général, dit des souverains d'Occident. Voir E. A. Wallis Budge, *The Monks of Kûblai Khân Emperor of China*, p. 171, où nous trouvons les formes suivantes: *Îrîd Shardâlô* [= *Il re Sharl du* or the King Charles II?] et *Îrîd Arkôn* [= the King of Aragon, James II?].

Ligne 4. *Bidan-dur kürbe* ". . . nous (= à nous, Γasan) sont parvenues ". Faisons ici quelques remarques sur l'emploi de *bida* et de *ba* dans les documents que nous publions et dans les deux lettres adressées à Philippe le Bel par les ilkhan Arγun et Öljeitü. Proprement, de ces deux formes du pluriel du pronom de la première personne, *bida* est la forme inclusive: " nous = moi-même et vous à qui je m'adresse ", et *ba* est la forme exclusive: " nous = nous autres, pas vous ". Cette distinction toutefois n'existe plus dans la langue de ces documents émanant des ilkhan, en ce sens que, alors que *ba, manu* y sont toujours des formes à sens exclusif, *bida* n'est inclusif que dans le seul passage que nous lisons aux lignes 30-31 de la lettre d'Öljeitü (Bonaparte, *Doc. de l'époque mongole*, pl. XIV, 2): *Bidan-u jaγur-a ken busi sedkibesü büriyer anu deger-e ömerin bayiy-a kemen üge baraldubai* " Nous nous sommes donné parole disant: 'Entre nous, qui qu'ils soient qui pensent autrement, tous ensemble nous liguant contre (m. à m. " sur ") eux nous nous dresserons' ". Dans tous les autres cas *bida* est exclusif.[58]

Kökedei est un dérivé de *köke*, mot que Kowalewski (2623a) traduit par " bleu, bleu foncé, vert " et qui dans le *Iuen tch'ao pi cheu* est glosé 青 *ts'ing* " green, blue, black " (Mathews, 1168). Ces différents sens se sont conservés dans les dialectes vivants: kalm. *kökö* " blau, blaugrün, grün, aschgrau ", etc. (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 236b), ord. gö"^{k}χö " bleu, vert (végétaux); gris (chevaux, chèvres, etc.); de couleur cendrée (boeufs); noirâtre " (Mostaert, *Dict. ord.*, 268b). Le suffixe *-dai, -dei* forme un grand nombre des noms propres que nous lisons dans l'*Hist. secr.* P. ex.: § 243 (10.25b3) *Ča'adai* (" le Blanc ", de **ča'an* " blanc "); § 46 (1.28b1) *Doγoladai* (" le Boiteux ", de *doγolang* " boiteux "); § 147 (4.50b1) *Jirγo'adai* (" le Six ", de *jirγo'an* " six "; cf. ord. džurgāda " sobriquet qu'on donne à ceux qui ont un doigt surnuméraire " [Mostaert, *Dict. ord.*, 220a]). Le nom *Kökedei* doit signifier:

---

[58] Ainsi dans le passage *bidandur kürbe* de la lettre de Γasan, *bida* est à sens exclusif. De même dans la phrase *bida ber andeče* (= *endeče*) *mörilaju qamsay-a* " nous aussi d'ici partant en guerre nous attaquerons de notre côté " de la lettre d'Arγun de 1289 (l. 10-11). Autres exemples: *bida Činggis qaγan-u uruγ-ud* " nous, descendants de Činggis-qaγan " (lettre d'Öljeitü, l. 24-25)—à côté de *ba Činggis-qan-u uruγud* " nous, descendants de Činggis-qan " (lettre d'Arγun de 1290, l. 15-16)—; *bidan-dur ba tandur ber ülü joqilduqun* " ceux qui ne s'accordent pas, soit avec nous, soit avec vous " (l. d'Öljeitü, l. 38), etc., etc.

Au point de vue de la distinction entre *bida* et *ba*, la langue des lettres des ilkhan se rapproche beaucoup de celle des documents du *Houa i i iu* de 1389. Dans cette dernière nous voyons que *ba, manu, mana, mani* fonctionnent toujours comme formes exclusives, tandis que, des quatre fois où se rencontre le pronom *bida*, nous le voyons employé trois fois à sens exclusif (IIb, 22a2, 22b2, 23a1) et une seule fois à sens inclusif (IIb, 21a4).

Par contre la langue de l'*Hist. secr.* a conservé assez bien la distinction entre *bida* et *ba*. Comme dans les lettres des ilkhan et dans le *Houa i i iu*, *ba, manu, mani*, etc. sont toujours exclusifs. Quant à *bida* il est le plus souvent inclusif, moins fréquemment exclusif. Un exemple de *bida* à sens exclusif est: § 208 (8.46b5) *minu uruγ bidanu oro sa'uju* " mes descendants s'asseyant sur notre (= mon) trône ".

" qui a le teint foncé, noirâtre ". Cf. ord. gö"^{k}χö *T'ɯmen* " Tümen au visage noirâtre " (Mostaert, *Dict. ord.*, 269a). Il se lit aussi aux l. 5 et 55 du *bičig* de 1272 (C. H. Tarım, *Tarihte*, etc. [pp. 119-121]). A rapprocher du nom d'homme Kökedei le nom de femme *Kökeǰin* que portait la Baya'ud que les Polo escortèrent jusqu'en Perse (Pelliot-Hambis, *Campagnes de Gengis khan*, p. 84). Pour ce suff. *-dai*, *-dei*, cf. A. Mostaert, *Sur quelques passages*, 2^{e} partie, *HJAS*, 14[1951], pp. 353-354.

Küregen " gendre ". *Küregen* est la forme du mongol écrit ancien. Cf. F. W. Cleaves, *Inscr. de 1335*, l. 19, 21, 27, 51, et le *bičig* de 1272, l. 11. Celle du mongol écrit moderne est *kürgen* (Kowalewski, 2651b), qui est aussi celle de la plupart des dialectes vivants: kalm. *kürgn* (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 247a); ord. *k'ɯrgen* (Mostaert, *Dict. ord.*, 439b); monguor *k'urgēn* (De Smedt et Mostaert, *Dict. mongr.-fr.*, 216); dialectes de la Mongolie Orientale *χ'irgen* (Rudnev, *Materialy*, p. 151a), etc., etc. L'*Hist. secr.* a *güregen* (§ 155 [5.22b4]) ou *gürigen* (§ 251 [11.13b3]), alors que le *Houa i i iu* nous montre la seule forme *güregen* (I, 15a4; IIb, 3b2). Dans le mss. de Leide le mot est *küregen*, comme dans notre document (Poppe, *Mongolische Sprachmaterial*, p. 67). *Küregen* est aussi la forme que nous trouvons chez Ibn al-Muhannā (Melioranskiĭ, p. 146); ajoutons toutefois que dans l'édition du même glossaire d'Ibn al-Muhannā parue à Istamboul en 1921 le mot est *kürgen* (Poppe, *Mukaddimat al-Adab*, 441a). Dans le *Mukaddimat al-Adab* (Poppe, 229a) on lit la forme *küreken*. Pour *küregen* nous renvoyons aussi à P. Pelliot, *Notes sur l'histoire de la Horde d'Or*, p. 75, n. 2. Nous ignorons si l'ambassadeur Kökedei mentionné ici était un gendre impérial ou, ce qui nous semble plus probable, plutôt un gendre d'un ilkhan. A présent " gendre d'empereur, de prince " se dit *tabunang*, mot qui se lit déjà dans l'*Altan tobči* (*Čadig*, p. 113, l. 7) et dans Saγang-seċen (Schmidt, p. 170, l. 4). Les sources chinoises datant des Ming donnent le mot sous la forme 儻不浪 *t'ang-pou-lang* (*Pe lou foung siu*, p. 2, l. 6 [H. Serruys, *Pei-lou fong-sou*, p. 130], etc.). Cf. aussi le 夷語解說 *I iu kiai chouo*, f. 24a4, où le mot est transcrit 倘 | | *t'ang-pou-lang*).

Lignes 6-10. *Edüge ber bügesü* " Et quant à maintenant ". Cf. *Hist. secr.*, § 265 (12.4b, 1-2) *edö'e ber bö'esü* id.

Turbiǰu amui " nous sommes en train de faire des préparatifs ". Dans les monuments de la langue ancienne un certain nombre de mots contenant deux syllabes portées par des voyelles à timbre identique et séparées par un hiatus (langue de l'*Hist. secr.*, du *Mukaddimat al-Adab*, etc.) ou par un *-γ-*, *-g-* (mongol écrit) ont un doublet dans lequel nous voyons les deux syllabes représentées par une seule. Ex.:

Hist. secr. (§ 144 [4.37b2]) *ete'ed* " côté "~ (§ 64 [1.45a3]) *eted* id.

Mukad. (Poppe, 94b) *ačа'ān* " charge ", en regard de (95a) *ačānu* " de la charge ".

Mukad. (Poppe, 96a) *adu'ūsun* " bête, animal "~*adūsun* id.

Mo. (Kowalewski, 282a) *ibege-* " protéger "~ (lettre d'Öljeitü [1305], l. 27) *ibe-* id.

Le verbe *turbi-* (= *tūrbi-*) de la lettre de Γasan doit être un doublet de

tuγurbi-~tuurbi- que, d'après une prononciation moderne, Kowalewski (1816a, 1789a) lit *toghorbi-~toorbi-*, mais que les transcripteurs de l'*Hist. secr.* (§ 240 [10.18b1-2]) ont vocalisé *tu'urbi-*, prononciation confirmée par le kalmouk (voir plus bas). Kowalewski traduit le mot par " entreprendre, commencer, prendre la résolution; attenter à, tenter; préparer, s'occuper de; écrire, composer ". L'*Hist. secr.* glose le mot par 要做 *iao tso* " vouloir faire, se disposer à faire ": *Činggis-qahan maši kilinglaǰu ö'esün morilan tu'urbi'asu* " comme Činggis-qahan se mettant grandement en colère s'apprêtait à partir personnellement en campagne ". C'est aussi le sens que le mot a dans le présent document, ainsi que dans les textes suivants: *ali üile-yi sedkiǰü tuγurbin baribasu ele, tegün-eče busu-yi ülü sedkigdekü̈i* " quelque oeuvre que dans ton esprit tu te proposes d'accomplir, ne pense pas à autre chose " (Vladimircov, *Bodhicaryāvatāra*, p. 45, 3-4); *qoyitu eke minu ögelen köbegün-iyen namayi alar-a tuγurbiqui-dur arsi-yin dergede buruγudǰu irebei* " comme ma marâtre s'apprêtait à me tuer, moi son beau-fils,[59] je suis venu me réfugier auprès de l'anachorète " (*Sidi(n)tü kegür-ün čadig*, f. 31b, 3-4). En kalmouk nous trouvons *tūrw* - " projektieren, planen; systematisch herausführen, produzieren, (ein Buch) verfassen, kompilieren " (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 413b).

Ta ber čerigüd-iyen ǰasaǰu irgen irgen-ü sultad-tur ileǰü bolǰal ülü qoǰidan, tngri-yi ǰalbariǰu yeke üile-yi uγuγata nigen ǰug bolγay-a. Cette phrase est la plus importante de la lettre. Il est évident que les mots *irgen irgen-ü sultad* " les sultans des différentes nations " désignent les princes chrétiens, les mêmes qu'Öljeitü, dans sa lettre de 1305 à Philippe le Bel, appellera *Wirengüd irgen-ü sultad* " les sultans du peuple franc " (l. 4), *Wirengüd-ün sultad* " les sultans des Francs " (l. 35). Il est évident aussi que, lorsque Ṛasan écrit *Ta ber čerigüd-iyen ǰasaǰu irgen irgen-ü sultad-tur ileǰü*, il ne peut vouloir dire que le pape doit envoyer ses soldats aux différents princes chrétiens. Le mot *ile-* " envoyer " doit s'entendre ici dans le sens de " envoyer un avis, un ordre ", et il faut traduire: " Vous aussi préparez vos troupes et envoyez [avis] aux sultans des diverses nations [chrétiennes d'en faire de même] ". L'emploi du verbe *ile-* sans régime direct n'est pas rare. P. ex.: *Hist. secr.*, § 258 (11.42a4-5) *Ögödei-yü'en üge-'er yabudqun ke'eǰü ileba* " Il (= Činggis) envoya [un ordre] disant: Comportez-vous d'après les paroles de votre [frère] Ögödei ". Cf. aussi supra, lettre d'Arγun de 1290, l. 5-7: *Edüge il qan Misiq-a-in nomdur oratuγai kemeǰü ileǰügü či* " tu as envoyé [un message] disant. . . . ' Que maintenant l'ilkhan entre dans la religion du Misiqa (= se fasse chrétien) ' ".

Čerig ǰasa- " préparer, ranger des troupes " est une expression bien connue. Cf. *Hist. secr.*, § 195 (7.31a1-2) *qara'ul-i anu hülde'ed čerig ǰasarun* " lorsque, ayant chassé leurs (= des Naiman) guetteurs, il rangea les troupes "; *Mukaddimat ad-Adab* (Poppe, 132a) *čerigi ǰasaba qatqulduquyīn tula* " vystroili voïsko dlya sraženiya " [" ils rangèrent l'armée en vue de la bataille "].

Pour les mots *bolǰal ülü qoǰidan* " ne manquant pas la date convenue ", cf. le passage de la lettre de 1289 d'Arγun au roi de France, l. 22-23: *kem*

---

[59] Le mot *ögelen*, que nos dictionnaires ignorent, se retrouve en ordos dans les expressions *ölõ k'ũ* " fils d'un autre lit "; *ölön e'tš'ige* (= χȯ̈ɒ̃ *ölö*) " le second mari de la mère " (Mostaert, *Dict. ord.*, 531ab).

bolǰal qoǰidaǰu čerigüdi nemegülbesü yaγu ǰoqiqu " que si tu faisais envoyer les troupes auxiliaires de façon qu'elles arrivent après la date convenue, comment cela serait-il convenable? " (Voir A. Mostaert, *Sur quelques passages*, passage LVI). Le mot *bolǰal* au sens de " date, terme " est attesté aussi dans le *Mukaddimat al-Adab* (Poppe, 120b).

Le sujet des verbes *ǰasaǰu, ileǰü* et *qoǰidan* est manifestement le pape, et il n'est pas moins évident que le sujet de *ǰalbariǰu* et *bolγay-a* est Γasan. Ce changement de sujet dans la même phrase oblige d'en faire deux, si on la traduit en une de nos langues. Une pareille liberté de construction n'est pas extraordinaire en mongol et la même lettre d'Arγun de 1289 nous en fournit un exemple. Il s'agit du passage qui s'étend de la l. 17 à la l. 21: [17] *Edüge* [18] *ünen üge-dür-iyen kürün* [19] *čerigüd-iyen bolǰaldur ileǰü* [20] *tngri-de mör ögteǰü tede irge* [21] *abubasu Urislim-i tan-a ögiy-e* " Maintenant, si, donnant suite à ta sincère parole, tu envoies (m. à m. " envoyant ") tes soldats à la date convenue, et que, gratifié de bonne chance par le Ciel, nous nous rendions maître de ces peuples, nous vous donnerons Jérusalem ". Ici le sujet de *kürün* et de *ileǰü* est le roi de France et celui de *tngri-de mör ögteǰü . . . abubasu . . . ögiy-e* est l'ilkhan (A. Mostaert, *Sur quelques passages*, pass. LVI, n. 200).

Yeke üile " la grande oeuvre " ne peut être que la nouvelle campagne contre l'empire mamelouk que Γasan projetait.

Uγuγata " entièrement ". Cf. *Hist. secr.*, § 187 (7.4a3) *oγuγa üdür* " un jour entier "; [60] § 279 (12.49a2-3) *oγo'ata oroši'ul-* " régler une fois pour toutes, pour toujours ". Kowalewski (363b) lit le mot avec la voyelle *u*: *uγuγata* et traduit par " entièrement, totalement ". L'ordos a *uguγā't'a* " toujours " (Mostaert, *Dict. ord.*, 725b).

Nigen ǰug bolγay-a m. à m.: " nous [en] ferons l'unique direction ", c'est-à-dire " nous [en] ferons l'unique but [de nos efforts] ".

Nous traduisons la phrase *Ta ber čerigüd-iyen . . . bolγay-a* comme suit: " Vous aussi préparez vos troupes, envoyez [avis] aux sultans des diverses nations et ne manquez pas la date convenue. Priant le Ciel, la grande oeuvre, nous en ferons entièrement l'unique but [de nos efforts] ".

Sadadin, Sinanadin, Samsadin. Noms des trois ambassadeurs porteurs de la lettre. Ces trois noms sont écrits en caractères plus petits. Il faut en conclure que la désignation des ambassadeurs a été faite au dernier moment, après que la lettre avait déjà été copiée; ce qui explique aussi l'omission, après les trois noms, du mot *γurban* " trois " qu'on attend ici (cf. l. 4-5 *Kökedei küregen, Bisqarun, Tümen γurban-iyar*), le scribe n'ayant pas laissé un blanc suffisamment grand pour recevoir les quatre mots.

Les trois noms sont des noms musulmans.

Sadadin = persan (< arabe) *Sa'd al-Dīn*. Pour *Sa'd*, voir F. Steingass, *Persian-English Dictionary*, 682b: " A سعد *sa'd* (v. n.), Being auspicious

---

[60] *Olon Dungqayid oγuγa üdür-e ülü gürgen tala'ulba ǰe* " Les Nombreux Dungqayid, il les fit piller en moins d'une journée (m. à m. " ne laissant pas atteindre à une journée entière ") ".

(the day); felicity, happiness, prosperity; a fortunate aspect of the stars; proper name (frequently in combination with other nouns, as *sa'du 'd-dīn*, c.); . . .". Pour *Dīn* voir Steingass, *op. cit.*, 1176a: " A دين . . .*dīn*, Faith, religion; the Muhammadan faith; . . .".

A la page 51 de son *Mémoire sur les noms propres et les titres musulmans*, [Joseph-Héliodore-Sagesse-Vertu] Garcin de Tassy écrit: " Quant aux *lacabs* [i. e. " surnoms "—A. M. et F. W. C.] qui sont terminés par *dîn* " religion ", on les donne, non seulement à des souverains, mais à toutes sortes de personnes ".

Dans une lettre datée du 26 janvier 1952, M. le professeur W. B. Henning a bien voulu appeler l'attention d'un des auteurs sur l'important article de J. H. Kramers, qui est intitulé " *Les noms musulmans composés avec Dīn* " et qui a paru dans les *Acta Orientalia*, 5. A la page 53, tout au commencement de l'article, nous lisons: " Depuis le quatrième siècle de l'hégire on trouve dans le monde musulman des surnoms (alḳāb) composés d'un substantif arabe (muḍāf) suivi de ‚al-dīn' au génitif. Ayant été portés d'abord comme titres exceptionnels par des personnes de haute position, ces noms sont devenus, dès le 7e siècle, populaires; après avoir été bornés quelque temps aux classes dirigeantes et savantes de la société, ils ont fourni ensuite une grande quantité de noms répandus dans toutes les classes sociales ". Parmi les " laḳabs " avec *Dīn* dans la liste que l'auteur nous donne à la p. 67, tout à la fin de son article, se trouve précisément celui de *Sa'd al-Dīn*. Nous pouvons donc traduire ce nom par " le Bonheur de la religion ".

On lit le nom *Sadadin* à la ligne 67 du *bičig* de 1272.

Sinanadin = persan (< ar.) *Sinān al-Dīn*. Pour *Sinān*, voir Steingass, *op. cit.*, 699a-b: " A سنان *sinān* A spear-head; a spear; the point of an arrow or needle; a whetstone; . . .". Le nom *Sinān al-Dīn* se trouve, lui aussi, dans la liste de " laḳabs " avec *Dīn* établie par M. J. H. Kramers, à la page 67 de son article. Ce nom est donc à traduire par " la Tête de Lance de la Religion " ou, comme l'a proposé M. le prof. W. B. Henning dans une lettre à l'un des auteurs: *Sinān ad-Dīn* " Spear-head of the Church ".

Samsadin = persan (< ar.) *Šams al-Dīn*. Pour *Šams* voir Steingass, *op. cit.*, 759: " A شمس *shams* (v. n.), Being sun-shiny (the day); shewing enmity; the sun; . . .—*shamsu'd-dīn*, Sun of the faith, proper name of a man; also name of a tribe; . . .".

Cf. aussi Garcin de Tassy, *op. cit.*, p. 52: " *Schams uddîn* شمس الدين " le Soleil de la religion " ". Le nom de *Šams al-Dīn* se trouve aussi dans la liste de M. Kramers. Nous adoptons donc la traduction de Garcin de Tassy.

Le nom *Samsadin* se lit deux fois dans le doc. III du Musée de Téhéran. Voir fig. 30 (p. 41), l. 3 et fig. 29, l. 9.

Lignes 12-14. *Doluγan jaγud nigen od-tur* " l'an sept cent un (de l'hégire) " = 1302. La date précise est donnée d'après le calendrier dont se servaient les Mongols: *bars jil qabur-un ečüs sara-yin arban dörben-e* " l'année du tigre, le quatorze du dernier mois du printemps ". Ce jour serait en calendrier chinois le 12 avril 1302. Cf. ce qui a été dit plus haut à propos de la date du sauf-conduit.

Pour l'emploi du pluriel (*ǰaγud, od*) et de l'adjectif numéral cardinal (*nigen*) dans la date d'après l'hégire, cf. la lettre d'Öljeitü au roi de France, où nous lisons *doluγan ǰaγud dörben od-tur* " l'an 704 " (Bonaparte, pl. XIV, 2, l. 40-41), et le document émanant d'Abū Sa'īd, qui porte *doluγan ǰaγud qorin od-tur* " l'année 720 " (Pelliot, *Doc. mongols*, fig. 29, doc. III, l. 17).

Qos Qabuγ. Nous n'avons pu identifier ce nom d'endroit. D'autres lectures sont possibles: *Qus Γabuγ, Γus Qabuγ*, etc. Il est possible aussi que nous ayons affaire à un nom d'endroit turc: *Qoš Qapuγ* " Paire de Portes " ou *Quš Qapuγ* " Porte des Oiseaux " (Cf. Brockelmann, *Mittelt. Wortschatz*, p. 161, *qoš* " ein Par [sic] "; p. 166, *quš* " Vogel "; p. 145, *qapuγ* " Tor ").

*
* *

Contreseing de la lettre de Γasan

(Voir pl. IV)

La lettre de Γasan porte sur son revers l'*üǰig* " contreseing " suivant: *Üǰig inu Üredün kesigün ekin ödür Qutluγ Š-a Erisidaula. Iramadan.* " Its *üǰig*. First day of the *kesig* of Üred. Qutluγ Š-a, Erisidaula, [and] Iramadan ". A droite des mots *üǰig inu* l'on voit un cachet imprimé à l'encre noir pâle, dont l'inscription est constituée par la forme sigillaire du caractère chinois 宝, forme abrégée de 寶 *pao* " sceau ". Voir F. W. Cleaves, *A Chancellery Practice*, p. 515 et suiv., où partout il faut changer *Erisidküle* en *Erisidaula*. Pour les dimensions du cachet, voir plus haut la lettre de Mgr A. Mercati.

Nous profitons de l'occasion pour rappeler au lecteur qu'outre l'étymologie proposée par M^lle^ A. von Gabain, *Alttürkische Grammatik*, p. 348b, pour turc *užik, uzik, užak, uzak* " Buchstabe " (d'où mo. *üǰig*) et mentionnée dans le même article *A Chancellery Practice*, p. 509, il en existe une autre: celle que donne M. W. B. Henning. Voir son *Ein manichäisches Bet-und Beichtbuch*, p. 65, n. 527: " aus *wjk'k* ' Buchstabe ' stammt türk. *užak* (usw.) s. Bang-v. Gabain, T. T. V 332, Anm. zu A5 "; p. 84, n. 703: " Das uigurische Türkisch folgt in dieser Schreibgewohnheit (wie in vielen andren) dem Soghdischen, vgl. *vpasi~upasi, vpasanč~upasanč, vžak~užak* (soghd. *wjk'k* = *užkak* oben zu 527) s. Bang-v. Gabain-Rachmati T. T. VI 161 (zu 261) und 171 (zu 430).";

p. 137a " *wjk'k* [*užkak*] ' Buchstabe ' ". Les Ouigours ayant reçu leur alphabet des Sogdiens, il est infiniment plus probable que le turc *užik, uzik, užak, uzak* (v. Gabain)—d'où le mongol *üǰig, üǰüg, üsüg*—sort, non du chinois 字 *tzeu* (< **dz'i̯əg*) " caractère de l'écriture ", comme le pense le premier auteur, mais du sogdien *wjk'k* " Buchstabe ", comme le dit le second.

Nous ignorons sous quel ilkhan l'usage de l'*üǰig* a été inauguré. Ce qui est certain c'est que le sauf-conduit émanant d'Abaγa, publié dans le présent travail, et la lettre qu'en 1289 Arγun adressa au roi de France n'en portent pas. On n'en voit pas non plus au revers de ce qui subsiste de la lettre d'Arγun à Nicolas IV.[61] De Hülegü et d'Aḥmad, ainsi que de Gaikhatu et de Baidu, il ne nous est pas parvenu de documents originaux en mongol. La présente lettre de Γasan à Boniface VIII est donc le plus ancien monument connu, émanant d'un ilkhan, qui porte un *üǰig*.

En traitant de ce contreseing il ne sera pas hors de propos de citer ce que Rašīd al-Dīn écrit concernant la manière dont, sous Γasan, étaient expédiés les actes émanant du souverain: ". . . Il (= Γasan) gardait lui-même la clef de la cassette du grand sceau (*tamga*), lequel était auparavant entre les mains des officiers du département des finances (*Bitiktchis*). Lorsqu'il y avait un certain nombre d'assignations (*bérats*), et de rescrits à sceller, les secrétaires, vézirs et grands officiers du Divan, demandaient cette clef qu'ils rendaient au prince, après avoir, en sa présence, apposé le *tamga*. Ces pièces étaient ensuite munies au dos du *tamga noir* des quatre chefs des quatre *Kiziks* (corps de la garde), en guise de légalisation; puis, revues par les vézirs et les membres du Divan, qui y apposaient également au dos le *tamga* du Divan. Aucune ordonnance royale ne devait être expédiée que toutes ces formalités n'eussent été remplies " (d'Ohsson, *Hist. des Mongols*,

[61] Dans le vol. IV, pp. 13-14, de son *Hist. des Mongols* d'Ohsson dit qu'Arγun investit son ministre Buqa čingsang, " par un décret royal, d'une autorité presque sans bornes et statua . . . que les ordonnances de l'Ilkhan ne seraient exécutoires qu'autant qu'elles auraient été munies du sceau (altamgha) de Boucaï, dont les ordres, pour être respectés, n'avaient pas besoin de la sanction royale ". Nous ne savons pas si ce pouvoir de légaliser les ordres du souverain fut, après l'exécution de Buqa čingsang (16 janvier 1289 [K. Jahn, *Geschichte der Ilḫāne*, p. 41; A. K. Arends, *Rašid-ad-din*, p. 121]), conféré à quelqu'un d'autre.

IV, p. 410). Ce texte nous apprend que ce que Γasan avait décrété comme étant essentiellement requis pour la légalisation d'un acte scellé du grand sceau du souverain c'était l'apposition du " *tamga noir* des quatre chefs des quatre *Kiziks* (corps de la garde) " sur le revers de la pièce. Ce *tamγa* était le sceau des commandants de la garde, laquelle, à l'instar de celle du grand khan résidant à Daidu, était organisée en quatre corps ou *kesig*, dont chacun, à tour de rôle, avait trois jours de service. Apparemment, ce sceau, pour l'apposition duquel on employait de l'encre noire, était entre les mains du commandant du *kesig* qui était de service et, au moment de la relève, était remis par ce dernier au commandant du *kesig* qui venait prendre la place du *kesig* sortant. Le présent contreseing nous apprend que le jour où la lettre de Γasan fut légalisée était celui où le *kesig* dont le commandant était un certain Üred venait de prendre son tour de service. Quant aux trois autres noms qui suivent celui d'Üred: Qutluγ Š-a, Erisidaula et Iramadan, nous les considérons comme étant ceux de grands dignitaires de l'ilkhan.[62] Cf. le contreseing

[62] Qutluγ Š-a doit être le même personnage dont le nom se lit dans l'*üǰig* de la lettre d'Öljeitü. Voir F. W. Cleaves, *A Chancellery Practice*, pp. 508; 513, n. 56.

Relativement aux noms *Erisidaula* et *Iramadan*, le professeur W. B. Henning, dans une lettre datée du 4 novembre 1952 et adressée à l'un des auteurs du présent travail, écrit ce qui suit: «Now, however, that you have pointed out that one can also read " Erisidaula " (I am convinced—having now looked at the photograph—that this is the correct reading), I should like to propose an explanation, based on your own suggestion (p. 522)[1] that the 1st part of the name be *rašīd*: namely that the name (*e-Rišidaula*) represents **Rašīdaula*, a haplological shortening of *Rašīda(d)-daula*, and that the person meant is the famous *Rašīda(d) dīn* . . . There are two points in support of this theory:—

(1) That one would expect the name of the principal vezier in that particular place, and that Rašīda'dDīn was the principal vezier in 1302. Thus in the document of 1320 the name of Tāǰa'dDīn 'Alī-Šāh, his successor, is found in the corresponding place.

(2) That the famous Rašīda'dDīn was in fact widely known by the name Rašīda'dDaula(h), especially among his contemporaries. Thus for example in the *History of Herāt* by Saif b. Muḥ. b. Ya'qūb, ed. M. Z. aṣṢiddīqī, Calcutta, 1944, the vezier is mentioned four times altogether, but three times as Rašīda'dDaula(h) and

[1] Voir F. W. Cleaves, *A Chancellery Practice of the Mongols in the Thirteenth and Fourteenth Centuries*, *HJAS*, 14, 493-526.

de la lettre d'Öljeitü et celui du document émanant d'Abū Sa'īd (Voir plus loin). Les quatre noms sont écrits par une même main, évidemment celle d'un scribe, et il ne s'agit nullement d'une signature autographe. Le petit cachet imprimé à l'encre noire qu'on voit à droite des mots *üǰig inu* est, nous n'en doutons pas, le " *tamga noir* " dont parle Rašīd. Des quatre personnages dont les noms se lisent dans l'*üǰig*, seul Üred, le commandant du *kesig* dont, ce jour-là, c'était le premier jour de service, est intervenu personnellement dans la légalisation de la pièce, en y apposant, ou en y faisant apposer, le *tamγa* dont, en sa qualité de commandant du *kesig* de service, il était en ce moment le détenteur. Rašīd nous dit que la pièce, une fois certifiée authentique par l'apposition du " *tamga noir* ", était revue par les membres du Divan, " qui y apposaient egalement au dos le *tamga* du Divan ". Le cachet noir, que, comme nous venons de le dire, nous croyons être celui du commandant de la garde, ne peut à notre avis être celui du Divan, parce que, le revers de la lettre ne portant qu'un seul cachet, si ce dernier était le *tamγa* du Divan, il faudrait admettre que la pièce n'a pas été authentiquée du tout. L'absence de ce second sceau montre que les formalités que Гasan, soucieux de prévenir les abus, avait décrétées comme devant être observées par sa chancellerie, ne furent pas toujours intégralement remplies, même dans l'expédition d'actes concernant des affaires de la plus grande importance.

Il ne semble pas non plus que ces règles édictées par Гasan aient été bien observées par les chancelleries de ses successeurs. Nous connaissons en effet deux *üǰig* datant d'après Гasan, l'un écrit au revers de la lettre d'Öljeitü, datée de 1305, et l'autre qu'on lit au dos d'un édit de Busayid (= Abū Sa'īd) baγatur qan,

only once as Rašīda'dDīn. This is not at all exceptional; see the quotations from several authors by Blochet, *Introduction à l'Histoire des Mongols*, p. 29, n. 1.

As you are about to publish notes on the Ghazan letter, perhaps I should mention that the *Iramadan* of the endorsement is probably the Amīr *Ramaḍān*, who figures frequently in the cited *History of Herāt* (see pp. 420, 425 sqq., 606 sqq.), in the years A. H. 695-714 (= A. D. 1295-1315).—The name itself, while not common, is not so excessively rare; e. g., there is another Amīr *Ramaḍān*, who played a rôle under Šāh Šuǰā', in about A. D. 1364-1383; see *Tārīx-i Gazīde*, pp. 697, 724 ".»

daté de 1320.[63] Le premier est constitué par la ligne: *Üǰig inu Qutluγ Š-a Čuban Sewinč* " Its *üǰig*. Qutluγ Š-a,[64] Čuban, [and] Sewinč ". Ces trois noms sont ceux de trois grands dignitaires d'Öljeitü mentionnés encore dans d'autres sources. Ici aussi les noms ont été écrits par la même main. A côté des mots *üǰig inu* figure un petit cachet, qui est le seul qui ait été apposé au revers de la pièce (F. W. Cleaves, *A Chancellery Practice*, pp. 508-515; plate I). Le second est constitué par les mots *Üǰig inu* suivis de quatre noms dont le quatrième, *Taǰadin Ali Š-a*, est celui d'un ministre bien connu de Busayid baγatur qan. Aucun cachet n'accompagne l'*üǰig* (F. W. Cleaves, *A Chancellery Practice*, pp. 523-526).

Appendice I

Les sceaux des ilkhan

Nous avons pensé que, dans un travail traitant de documents émanant de souverains mongols de Perse, il ne manquerait pas d'intérêt d'ajouter en appendice quelques mots sur les sceaux des ilkhan.

Comme nous le montrent les pièces originales sur lesquelles ils ont été apposés, ces sceaux s'imprimaient à l'encre rouge.

Les documents ilkhaniens jusqu'ici venus à notre connaissance avaient livré deux légendes de sceaux différentes. La première était celle que nous lisons sur le cachet apposé sur la lettre d'Arγun à Philippe le Bel (1289), et sur celui que porte un document fragmentaire, non daté, publié par Pelliot dans *Documents mongols* (document II). La deuxième était celle du cachet apposé sur la lettre d'Öljeitü au même roi de France (1305), ainsi que sur le document émanant d'Abū Sa'īd, daté de 1320 et publié par Pelliot dans le même article (document III).

Des trois documents publiés dans le présent travail, les deux premiers (Documents A et B) portent un cachet identique à celui de la lettre d'Arγun à Philippe le Bel. Seul le troisième document (Document C) présente un cachet à légende inconnue jusqu'ici.

Ces trois légendes sont en langue chinoise et en caractères sigillaires chinois. Voir pl. VI, VII, VIII (A). Nous les reproduisons ci-dessous en caractères 楷書 *k'ai chou*, en ajoutant quelques remarques sur chacune d'elles.

---

[63] Pour une reproduction des fragments subsistants de cet édit, voir P. Pelliot, *Documents Mongols*, (Doc. III, fig. 29, 30, 31).

[64] Pour ce nom, voir plus haut le texte de l'*üǰig* de la lettre de Γasan.

(1)

之安輔
寶民國

Fou kouo ngan min tcheu pao

C'est la légende du cachet de la lettre d'Arγun de 1289, des Documents A et B publiés ci-dessus et du document II publié par Pelliot. Cette légende a été étudiée d'abord par Abel-Rémusat, qui la déchiffra correctement et la traduisit, à la page 116 de son second mémoire, comme suit: " Sceau du ministre d'Etat, pacificateur des peuples ".

J. P. G. Pauthier a traité à son tour de cette légende. Dans son *Marco Polo*, Appendice N° 5, p. 777, il la rend par " Sceau de celui qui soutient l'empire et gouverne en paix les peuples ".

Dans son *Introduction à l'Histoire des Mongols*, p. 231, E. Blochet traduit la même légende par: " Sceau du prince qui soutient l'état et qui gouverne les peuples en paix ".

Nous avons montré plus haut que le sauf-conduit (Document A), bien qu'il porte un cachet identique à celui que nous voyons sur la lettre d'Arγun de 1289, ne peut émaner de ce dernier, mais doit avoir été délivré par son père Abaγa; d'où il suit que les deux princes ont employé le même sceau; et nous avons ajouté en note qu'à présent il est impossible de savoir avec certitude à quel ilkhan il faut attribuer le cachet portant la même légende *Fou kouo ngan min tcheu pao*, que nous voyons apposé sur le document II publié par Pelliot.

Nous traduisons cette légende comme suit: " Sceau [attestant le mandat] de soutenir l'Etat et de procurer la paix au peuple ".

(2)

理王
民府
之定
寶國

Wang fou ting kouo li min tcheu pao

Le déchiffrement de cette légende, qui est celle du cachet apposé sur la lettre de Γasan de 1302 (Document C), nous a été obligeamment fourni par M. le professeur William Hung, qui traduit ce texte comme suit: " The seal [to attest the authority] of the Headquarters of His Royal Highness to establish a country and to govern [its] people ".

Nous avons déjà mentionné plus haut, à propos du contreseing de la lettre de Γasan, les règles qu'avait établies ce prince concernant la garde et l'apposition du grand sceau ou " sceau vermeil " [65] sur les actes émanant du souverain et nous ne nous répéterons pas ici. Faisons observer seulement que la forme

[65] Pour ce terme voir Pelliot, *Notes sur le " Turkestan " de M. W. Barthold*, pp. 35-36.

du sceau de Γasan, comme celle des autres sceaux connus des ilkhan, était carrée (Voir pl. VI, VII, VIII). Ceci confirme les dires de M. B. Spuler, citant Ḫōndämīr, d'après lesquels, sous Γasan, un essai de substituer un sceau circulaire au sceau carré traditionnel n'aboutit pas (*Mongolen in Iran*, pp. 293-294, n. 1).[66]

(3)

之萬天皇眞
寶事順帝命

Tchen ming houang ti t'ien chouen wan cheu tcheu pao

Cette légende est celle du cachet apposé sur la lettre d'Öljeitü à Philippe le Bel (1305) et sur l'édit d'Abū Sa'īd (1320). C'est encore à l'obligeance de M. William Hung que nous devons le déchiffrement et la traduction exactes de cette légende, laquelle jusqu'ici avait toujours été lue et traduite fautivement. La traduction de M. Hung est la suivante: "Seal of the Truly Mandated August Emperor for Whom Heaven Indulges the Ten Thousand Things".[67]

Deux conclusions importantes se dégagent de l'étude des sceaux des ilkhan. Nous voyons que le cachet d'Abaγa, mort en 1282, est apposé sur deux documents émanant de son fils Arγun, dont l'un est daté de 1289 et l'autre de 1290; et, comme l'a déjà fait remarquer Pelliot (*Doc. mongols*, p. 44), le cachet d'Öljeitü, mort en 1316, se retrouve sur un document de 1320 de son fils Abū Sa'īd. L'attribution d'une pièce à tel ou tel ilkhan ne peut donc se faire uniquement d'après le cachet qu'elle porte.

La deuxième conclusion est celle-ci. Quels qu'aient été les sentiments de Γasan par rapport au lien de vassalité qui l'unissait au grand khan de Daidu,

---

[66] Γasan avait approuvé déjà avant son inauguration (3 nov. 1295) cette mesure qui avait été proposée par le général Nourūz. Voir d'Ohsson, *Hist. des Mongols*, IV, p. 151.

[67] Abel-Rémusat lut inexactement 眞命皇帝系順萬夷之寶, texte qu'il traduisit comme suit: "Par un décret suprême, sceau du descendant de l'empereur, chargé de réduire à l'obéissance les dix mille barbares" (*Mémoire*, p. 134). Expliquant la légende, le même auteur ajoute (*loc. cit.*): "Par ces derniers mots on n'entend pas seulement les Persans, mais les Chrétiens, et en général, tous les peuples occidentaux qui reconnoissoient ou qui devoient reconnoître l'autorité du fils du Ciel". Dans sa traduction de l'*Histoire des Mongols* de d'Ohsson, 馮承鈞 Foung Tch'eng-kiun a rendu de la façon suivante la traduction inexacte qu'Abel-Rémusat fit de cette légende: 欽命帝裔招撫萬夷之印 ["Sceau du descendant de l'empereur qui a reçu un mandat impérial à l'effet de pacifier les dix mille barbares"] (*Touo sang Moung kou cheu*, 下, p. 42, note).

Quant à Pauthier et Blochet, à l'exception du caractère 系, qu'ils remplacèrent, non moins inexactement, par 和, ils lurent comme Abel-Rémusat et rendirent la légende, le premier par: "Sceau de l'Empereur véritablement décrété par (le Ciel) pour pacifier et réduire à l'obéissance les dix mille étrangers" (*Marco Polo*, App. N° 6, p. 781) et le second par: "Sceau de l'empereur clairement décrété pour gouverner en paix tous les peuples étrangers" (*Introd. à l'Hist. des Mongols*, p. 232).

la légende du sceau qu'il employait lui donne encore le titre de *wang* " roi, prince ", qui peut très bien se concilier avec sa qualité de vassal. Quant au sceau d'Öljeitü, dans la légende duquel ce prince est désigné par le titre de *houang ti* " auguste empereur ", il montre à l'évidence que, malgré les relations qui continuaient d'exister entre la Perse et la cour de Daidu, cet ilkhan, frère et successeur de Ṭasan, ne se considérait déjà plus comme vassal du grand khan.

E. Blochet (*Introduction à l'Hist. des Mongols*, p. 232) et M. B. Spuler (*Mongolen in Iran*, p. 268) sont d'avis que ce sceau fut envoyé de Chine au nouvel ilkhan, mais M. William Hung pense—et les auteurs du présent travail sont de la même opinion—qu'il est tout à fait inadmissible que l'empereur Temür (成宗) ait envoyé à un vassal un sceau portant dans sa légende les mots *Tchen Ming Houang Ti* " Truly Mandated August Emperor " et que, par conséquent, ce sceau doit avoir été gravé en Perse.[68]

Appendice II

Le sceau du grand khan Güyüg

Le cachet apposé sur la lettre de Güyüg à Innocent IV a été imprimé à l'encre rouge et porte l'inscription suivante:

[1] Mongke tngri-yin
[2] Küčündür. Yeke Mongγol
[3] Ulus-un dalai-in
[4] Qanu ǰrlγ. Il bulγa
[5] Irgen-dür kürbesü
[6] Büsiretügüi, ayutuγai.[69]

Voir Pelliot, *Mongols et Papauté*, pl. II, ou présent travail pl. VIII (B).

Pelliot, qui, au lieu de *bulγa*, avait lu *bolγa* le dernier mot de la quatrième ligne (*Mongols et Papauté*, p. 22), ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur et à la corriger dans le chap. II de son travail, où il rendit correctement *bulγa* par " révolté " (*op. cit.*, p. 126). En même temps que Pelliot, mais indépendamment de lui, Kotwicz avait corrigé cette lecture fautive *bolγa*, et, peu après, dans son compte rendu de la première partie du travail de Pelliot, qu'il publia dans le *RO*, II, pp. 276-279, il précisa de quelle manière il entendait le mot *bulγa*. Voir infra, note 84.

En tenant compte de la correction que Pelliot apporta lui-même à sa propre traduction, nous pouvons établir avec certitude que l'illustre savant a compris l'inscription du sceau de Güyüg comme suit: " Dans la force du ciel éternel, du khan océanique du peuple des grands Mongols, l'ordre. S'il arrive à des peuples soumis et [à des peuples] révoltés, qu'ils le respectent et qu'ils craig-

---

[68] Communication de M. W. Hung à l'un des auteurs (11 août, 1952).

Sur les relations des ilkhan avec le grand khan en tant que suzerain, voir B. Spuler, *Mongolen in Iran*, p. 265 et suiv.

[69] La ponctuation est de nous. Le texte original n'est pas ponctué.

nent!" (*op. cit.*, pp. 22, 127). Cf. Eric Voegelin, *Mongol Orders*, p. 395; A. Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana*, I, p. 142.

A l'occasion de l'étude des sceaux des ilkhan de Perse à laquelle a été consacré l'Appendice I, nous voudrions faire quelques remarques que nous ont suggérées cette légende du sceau de Güyüg et la traduction qu'en a faite Pelliot.

Lignes 1-2. Disons d'abord que nous pensons qu'outre le point après *ǰrlγ*, il vaut mieux d'en mettre un aussi après *küčündür*, l'idée s'achevant avec ce mot et aucun lien grammatical n'existant entre le mot *küčündür* et ce qui le suit.

Quant à la formule initiale de l'inscription du cachet: *Mongke tngri-yin | küčündür* "Dans la force du Ciel éternel", nous ne répéterons pas ici ce qui depuis Abel-Rémusat a été écrit à son sujet par un grand nombre d'auteurs. Rappelons seulement que dernièrement M. Haenisch a déjà fait remarquer (*Zu den Briefen*, p. 221) que la formule *Mongke tngri-yin küčündür* est attestée pour la première fois au § 275 (12.28b8) de l'*Hist. secr.*, où les transcripteurs du XIV^e^ siècle la rendirent sous la forme de *Müngke tenggeri-yin güčün-tür*. Faisons observer en outre qu'antérieurement à la date où fut composée l'*Hist. secr.*, cette formule est attestée dès 1237, en traduction chinoise, dans le *He ta cheu leo*, où elle est suivie de la traduction de cette autre: *qaγan-u suu-dur* "dans la Fortune de l'empereur" qui, dans les pièces émanant des chancelleries mongoles, parfois l'accompagnait: 其常談必曰托着長生天底氣力皇帝底福蔭 "Quant à l'expression dont constamment ils se servent, immanquablement ils disent: 'Mettant notre appui en la force du Ciel éternel et en la Fortune de l'empereur'" (*He ta cheu leo*, f. 12b9).[70]

Lignes 2-3. *Yeke Mongγol ulus*. Pelliot traduit: "peuple des grands Mongols" (p. 22) et ajoute (p. 24): "Le cachet mongol spécifie . . . qu'il s'agit des Yäkä-Mongγol ou "Grands Mongols". Les Yäkä-Mongγol sont l'un des quatre peuples Mongols proprement dits qu'énumère Plan Carpin (d'Avezac, IV, 645), et c'est à eux qu'appartenait la famille de Gengis-khan". Dans son compte rendu (p. 278), W. Kotwicz critiqua cette traduction et rendit le terme *Yeke Mongγol ulus* par "Grand empire mongol". En cela il fut suivi par M. Poppe, qui, dans *Predvaritel'nyï otčet lingvističeskoï ekspedicii v Severnuyu Mongoliyu za 1926 god*, traduit l'expression *Yeke Mongγol ulus* de l'inscription de 1346 par "Velikiï mongol'skiï narod" ["le grand peuple mongol"], et par Vladimircov, qui la rend par "le grand ulus mongol" (*Régime social des Mongols*, p. 108). Les auteurs du présent travail aussi adoptèrent la traduction proposée par Kotwicz (Voir F. W. Cleaves, *Inscription de 1362*, pp. 94-95, n. 6; *Inscript. de 1335*, p. 94; *Inscript. de 1338*, p. 67; *Inscript. de 1346*, pp. 82-83). Toutefois, ayant examiné la question de plus près, nous sommes à présent d'avis qu'il faut traduire l'expression *Yeke Mongγol ulus* par "l'empire des Grands Mongols"; mais nous ferons observer expressément que nous n'entendons pas le nom "Grands Mongols" de la façon dont le fit Pelliot, comme si ce terme ne désignerait

[70] Une formule analogue était peut-être déjà en usage dès le temps de Činggis. Voir W. Kotwicz, *Formules initiales*, p. 132.

qu'une partie des Mongols, et non tous. Il est en effet difficile à admettre que, sur son sceau impérial, Güyüg se soit désigné comme souverain, non de la totalité de ses sujets mongols, mais d'une partie seulement, ce qui aurait été le cas si, comme l'a pensé Pelliot, il fallait entendre *Yeke Mongγol* au sens dont le faisait Jean du Plan Carpin dans son *Ystoria Mongalorum*.[71]

Comme le fait remarquer en 1237 l'auteur du *He ta cheu leo*, le nom par lequel de son temps était désigné l'empire mongol était 大蒙古 *Ta Moung kou*: 黑韃之國(卽北單于)號大蒙古 " L'empire des He ta (Ta[tar] Noirs = Mongols) [c'est le *Chan iu* du Nord] est désigné par le nom de *Ta Moung kou* " (*op. cit.*, 1a1). Ce texte suppose l'existence d'une appellation 大蒙古國 *Ta Moung kou kouo*. Immédiatement après le texte que nous venons de citer, l'auteur nous dit ce qu'il pense être le sens du mot *Moung kou*. Seulement, confondant le terme chinois *Moung kou* avec le mot mongol *mönggü* " argent ", il dit que, parce que les Jou tchen (Jürčed) ont nommé leur royaume 大金 " Grand Kin " (= " Grand Or "), les Mongols ont appelé le leur " [Grand] Argent ". L'étymologie est fausse, mais le fait reste que, pour l'auteur, dans l'appellation *Ta Moung kou kouo* que suppose sa remarque, *Ta* " grand " détermine *Moung kou* " Mongol " et non *kouo* " empire ", et que *Ta Moung kou kouo* doit être traduit par " empire des Grands Mongols ".

A rapprocher le texte important que nous lisons dans la préface de 虞集 *Iu Tsi* à la section 帝號 *Ti hao* (" Appellations impériales ") du 經世大典 *King cheu ta tien* (*Kouo tch'ao wen lei* 40 [tch'e 11], 3b5-5b4): 蓋聞世祖皇帝初易大蒙古之號而爲大元也,以爲昔之有國者,或以所起之地,或因所受之封爲不足法也. " Or, nous avons entendu [dire] que, lorsque Cheu tsou houang ti (= Qubilai) la première fois changea l'appellation *Ta Moung*

---

[71] « Hec terra quondam populos quatuor habuit, unus Yekamongal, id est magni Mongali vocabantur, secundus Sumongal, id est aquatici Mongali vocabantur, ipsi autem se ipsos Tartaros appellabant . . . alius appellabatur Merkit; quartus Mecrit» (A. Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana*, I, pp. 51-52).

Faisons observer que Plan Carpin parle du passé et non de la situation telle qu'elle se présentait en 1246. Il nous semble possible que le nom de Yekamongal " Grands Mongols " entendu par le franciscain se rapporte originairement au groupe de Mongols sur lequel régna Qabul qan et représente proprement, non le nom de la tribu qui formait le noyau de ce groupe, lequel était *Mongγol* tout court, mais le 國號 *kouo hao* (m. à m. " nom du royaume ") de l'état dont Qabul était le chef, " nom du royaume " que l'on trouve attesté plus tard dans des textes datant de ses descendants, Činggis et les successeurs de ce dernier. Cf. note 72. Rappelons ici ce que dit M. O. Pritsak dans *Stammesnamen und Titulaturen der Altaischen Völker* (*Altaische Jahrbücher*, B, XXIV, 1-2, 1952, pp. 49-104), note 142: " Die Formel ‚Die Grossen' ist typisch für die Selbstbezeichnung der altaischen staatlichen Organisationen. Vgl. z. B. ‚die grossen T'u-chüe' (z. B. Pelliot, in: TP, Bd. 26, 1929, 209), ‚die grossen Mongolen' (z. B. yäkä monγol [sic] ulus-un dala-in [sic] χanu jarlïχ, Pelliot, in: Revue de l'Orient Chrétien, Bd. 23, 1922-23, s. 22)". Ajoutons, toutefois, pour ce qui concerne l'expression *Yeke Mongγol*, que, comme nous venons de le dire, " Grands Mongols " ne peut être entendu de la façon dont Pelliot le comprenait. Voir supra.

kou (" Grands Mongols ") en *Ta Iuen* (" Grands Iuen "), il considéra comme n'étant pas digne de servir de modèle le fait que ceux qui autrefois détinrent un empire, tantôt prirent [pour nom de leur dynastie celui de] l'endroit d'où ils tiraient leur origine, tantôt s'inspirèrent [quant au nom à prendre, de celui de la terre] dont ils avaient été inféodés ".

Il est manifeste que le terme *Ta Moung kou kouo* est la traduction chinoise de l'appellation *Yeke Mongγol ulus*, et qu'il faut donc, dans cette dernière, regarder les mots *Yeke Mongγol* comme une locution adjective déterminant *ulus*. A *Yeke Mongγol ulus* " empire des Grands Mongols " correspondait donc un terme chinois *Ta Moung kou kouo*, tout comme plus tard, sous les Mandchoux, à mand. *Dayičing gurun* et mo. *Dayičing ulus* " empire des Grands Ts'ing " correspondra un terme chinois 大清國 *Ta ts'ing kouo*.

L'appellation *Ta Moung kou kouo* que suppose, sous le règne d'Ögedei, le texte du *He ta cheu leo*, et que nous voyons ainsi attestée bien avant l'adoption par Qubilai du nom de 元 *Iuen* pour désigner sa dynastie (1271), se rencontre déjà du temps de Činggis [72] dans le *Moung ta pei lou* de 1221: 又慕蒙爲雄國故以國號曰大蒙古國。亦女眞亡臣教之也. " De plus, comme ils admiraient les Mongols en tant que nation puissante, pour cette raison ils appelèrent leur nation *Ta Moung kou kouo*. Ceci aussi est un cas où les ministres fugitifs des Jou tchen (Jürčed) ont été leurs maîtres (m. à m. " leur enseignèrent ") " (*op. cit.*, 3b3).

Le terme *Ta Moung kou kouo* est mentionné encore dans bien d'autres sources. Dans le *Kao tch'ang Sie cheu kia tchouan* (= Chronique de la famille Sie de Kao tch'ang) de 歐陽玄 Ngeou-Iang Hiuen (*Kouei tchai wen tsi*, 11 [tch'e 3], 3a11-13a10) nous lisons: 時西契丹方強威料高昌。命太師僧少監來圍其國。忞睢用權奢淆自奉。王患之謀於仏俚伽曰計將安出。仏俚伽對曰能殺少監挈吾衆歸大蒙古國彼且震駭矣。遂率衆圍少監。少監避兵于樓。升樓斬之擲首樓下。以功加號仏俚傑忽底. " A cette époque les Si K'i tan (Qitan occidentaux) étaient puissants et ils essayèrent d'opprimer Kao tch'ang de force. Ils firent venir [leur] 太師 *t'ai cheu* 僧少監 *Seng chao kien* (" vice-roi délégué ") pour investir leur pays. Celui-ci usa de son autorité présomptueusement et se plongea dans l'extravagance et la débauche. Le roi en fut affligé et délibéra avec *Pi li kia* (Bilgä) disant: ' Que conseillez-vous? (m. à m.: " D'où sortira-t-il un plan? ") '. *Pi li kia* (Bilgä) répondit disant: ' Si nous pouvons tuer le *chao kien* (" vice-roi délégué ") et [ensuite] amener notre multitude à se soumettre au *Ta Moung kou kouo*, ils seront peut-être frappés de terreur '. Là-dessus [*Pi li kia*] à la tête de sa multitude entoura le *chao kien* (" vice-roi délégué "). *Le chao kien* se réfugia (m. à m. " évita les armes ") dans une tour. Montant en haut de la tour, [*Pi li kia*] le décapita et lança la tête en bas de la tour. Pour son mérite [le roi] lui donna la qualification de *Pi li kia hou ti* (Bilgä Qut) ".[73]

---

[72] Le *Ts'eu iuen*, 申 64, s.v. 蒙古 dit, sans toutefois indiquer sa source, que ce fut Qabul qui le premier donna à son royaume le nom de *Ta Moung kou kouo*. Qabul était l'arrière-grand-père de Činggis. L'*Hist. secr.*, § 52 (1.32a1) dit de lui: *Qamuγ Mongγol-i Qabul-qahan meden aba* " Qabul-qahan régna sur tous les Mongols ".

[73] Le même fait est relaté dans la biographie de 岳璘帖穆尔 *Yo lin T'ie mou eul*, frère cadet de Bilgä Qut. *Iuen cheu*, 124 (tch'e 39).7a9-7b4.

Dans le *Ta ta k'ouan sai* (" Les *Ta ta* [= Tatar] frappant à la barrière [demandant à faire leur soumission] ") du *Kien ien i lai tch'ao ie tsa ki*, 乙集 *i tsi*, de 李心傳 Li Sin-tch'ouan (*Cheu iuen ts'oung chou* [tch'e 75], 8b6-13b7) on lit: (10a7-9): 蒙人旣侵金國得其契丹,漢兒婦女而妻妾之。自是生子不全類蒙人。漸有火食.至是韃靼乃自號大蒙古國。邊吏因以蒙韃稱之. " Après que les *Moung jen* (= Mongols) eurent envahi le royaume Kin, ils se procurèrent ses femmes et filles k'i tan (= Qitan) et han eul (=Chinois du Nord) et en firent des épouses et des concubines. Depuis ce [temps] ils eurent des enfants qui ne ressemblaient pas entièrement à des *Moung jen* (= Mongols). Avec le temps, ils eurent des mets cuits. Alors ils se désignèrent par le nom *Ta Moung kou kouo* et les officiers de [notre] frontière, à cause de cela, les appelèrent *Moung Ta* (= Tatar mongols) ".

On lit dans le *Iu t'ang kia houa*, chap. 4, du *Ts'iou kien sien cheng ta ts'iuen wen tsi*, 96 (tch'e 23), 1a2-17b6, le texte (6b5-7b5) d'une lettre proposant de négocier la paix avec les Soung (和宋書) et écrite à K'ai p'ing fou, le 7 du quatrième mois de l'année cyclique *keng chen* (le 18 mai 1260). Le début en est: 皇天眷命。大蒙古國皇帝致書于南宋皇帝. " Par la faveur et la volonté de l'Auguste Ciel. L'empereur du *Ta Moung kou kouo* envoie une lettre à l'empereur des Soung du Sud ".

Le *Tchoung t'ang cheu ki*, 中, du même *Ts'iou kien sien cheng ta ts'iuen wen tsi*, 81 (tch'e 20), 1a1-21b9 nous a conservé (8b12-9b3) le brouillon (牒草) d'une dépêche rédigée à Chang tou 上都 par 王惲 Wang Houei (1228-1304), le 5 du cinquième mois de l'année cyclique *sin iou*, deuxième année Tchoung t'oung (le 4 juin 1261) (中統二年辛酉五月五日). Elle commence (8b12) par les mots 大蒙古國行中書省移宋三省 " Transmis aux trois *cheng* (c.-à-d. 門下,中書 et 尙書) des Soung par le *hing tchoung chou cheng* du *Ta Moung kou kouo* [à Chang tou] ".

Dans la biographie de 耶律留哥 Ie-liu Liou-ko (*Iuen cheu*, 149 [tch'e 45], 1a4-5b7) nous lisons le texte suivant (2b2-4): 留哥曰向者吾與按陳那衍盟願附大蒙古國削平疆宇。倘食其言而自爲東帝是逆天也. " [Ie-liu] Liou-ko dit: 'Autrefois j'ai juré à Ngan tch'en Na ien (?Alčin Noyan) que je m'adjoindrais au *Ta Moung kou kouo* pour conquérir le monde (m. à m. " pour racler et pacifier les frontières et l'univers "). [Maintenant] si, mangeant ma parole, je me fais empereur oriental, cela serait m'opposer au Ciel ' ".

Le *lie tchouan* du Japon, *Iuen cheu*, 208 (tch'e 60), 20a7-25b7, nous a conservé le texte d'une lettre de Qubilai au " Roi du Japon ", qui débute par les mots suivants (21a1-2): 大蒙古國皇帝奉書日本國王 " L'empereur du *Ta Moung kou kouo* présente [cette] lettre au roi du royaume de Jeu-pen ".

Les textes que nous venons de citer montrent que *Ta Moung kou kouo*, et partant son équivalent *Yeke Mongγol ulus* " empire des Grands Mongols ", ont été des appellations courantes au moins depuis le temps de Činggis.

L'expression *Yeke Mongγol ulus* rend, à la ligne 27 de l'inscription de 1346 et dans le frontispice de celle de 1362, le mot 元 Iuen du texte chinois (F. W. Cleaves, *HJAS*, 15, p. 71, pl. V, l. 5; *HJAS*, 12, pp. 62, 16). A la ligne 1 de l'inscription de 1335 et à la ligne 3 de celle de 1362, elle traduit les mots 皇元 " Augustes Iuen " (F. W. Cleaves, *HJAS*, 13, p. 71, pl. II, l. 1; *HJAS*, 12,

p. 62, pl. II, l. 5). A la ligne 1 des inscriptions de 1338 et 1362, nous trouvons 大元 " Grands Iuen " du texte chinois rendu respectivement par *Dai Ön kemekü Yeke Mongγol ulus* " l'empire des Grands Mongols ayant nom Dai Ön (= Ta Iuen " Grands Iuen ") ", *Dai Ön Yeke Mongγol ulus* " l'empire des Grands Mongols Dai Ön " (F. W. Cleaves, *HJAS*, 14, p. 53, pl. II, l. 1; *HJAS*, 12, p. 62, pl. II, l. 1).

Le terme *Yeke Mongγol* " les Grands Mongols " a survécu à la dynastie Iuen. Nous le retrouvons en effet sous les Ming dans la section 地理門 du vocabulaire sino-mongol 北虜譯語 *Pe lou i iu* inséré au chap. 22 du *Teng t'an pi kiou* de 1598. Il y traduit l'expression | | *Pe lou* " prisonniers de guerre du Nord; esclaves du Nord ",[74] qui du temps des Ming désignait les Mongols: 北虜＝野克荐官兒 *Pe lou* = *Yeke Mongγol.*

Sous les Ts'ing, surtout dans des textes traduisant un original tibétain, les Mongols continuèrent d'être parfois désignés par le vieux terme, à présent oublié, de *Yeke Mongγol* " Grands Mongols ". Ainsi, les deux premiers fascicules de la traduction mongole du livre tibétain *Hor čhos' byuń* [75] portent le titre respectivement de *Yeke Mongγol uγ γaruγsan učir siltaγan-u debter* " Livre sur l'histoire des origines des Grands Mongols ", *Yeke Mongγol-un oron-a degedü nom-un eki yambar metü γaruγsan yosun ba, šasin erdeni delgeregsen yosun-i nomlaγsan šastir kemegdekü orosiba. Qoyaduγar debter.* " Çāstra relatant comment dans le pays des Grands Mongols se fit la première apparition de l'éminente loi et de quelle manière le joyau de la religion s'y propagea. Volume deuxième " (W. Heissig, *Mongolische Geschichtsliteratur*, p. 220). Dans la traduction mongole de la biographie de bLo-bzań bsTan-Pai nyi-ma, qui, sous K'ienloung, fut employé à la traduction du Tandjur, nous lisons: *döčin yisün qosiγu Yeke Mongγol ba, doluγan qosiγu Qalqa, nayiman qosiγu Čaqar terigüten-eče* [76] . . . *merged bügüde-yi quriyaǰu* . . . " Rassemblant tous les savants . . . de chez les quarante neuf bannières de Yeke Mongγol (Grands Mongols),[77] les sept bannières de Qalqa et les huit bannières de Čaqar " (W. Heissig, *Bemerkungen zum mongolischen Tandjur*, p. 125).

Citons enfin un extrait d'une lettre de recommandation, de date incertaine, émanant des autorités de Lha-sa: [78] *Aγuduγar J̌ambutib-un eng-dür yabuγči*

---

[74] *Pe lou i iu* est le titre du vocabulaire dans l'édition ming. Sous les Mandchoux, *Pe lou* " prisonniers de guerre du Nord, esclaves du Nord " étant devenu tabou, dans l'édition ts'ing le vocabulaire porte le nom de *I iu* et, dans le corps du vocabulaire, les caractères *Pe lou* ont été supprimés et remplacés par deux carrés vides (H. Serruys, *Pei-lou fong-sou*, p. 121). Pelliot a souvent cité le *I iu* dans son article *Les mots à* H *initiale*. Pour l'usage que firent les Chinois du mot 虜 *lou* avant et sous les T'ang, voir P. Pelliot, *Neuf notes*, pp. 251-252.

[75] Pour le vrai titre de cet ouvrage, voir L. Ligeti, *Rapport préliminaire*, p. 56.

[76] Le texte, chez M. Heissig, porte fautivement *eǰen* au lieu de *eče*.

[77] Les 49 bannières de Grands Mongols sont évidemment celles qui, sous les Ts'ing, formaient les 6 confédérations de la Mongolie Intérieure (*ebür ǰirγuγan čiγulγan*).

[78] Inédite. Le texte du document est fragmentaire.

sedkilten bügüde kiged, ilangγui-a Amdowa, doluγan qosiγu Qalqa, döči isün Yeke Mongγol, dörben Oyirad terigüten-ü γajar-un qubi-dur aγči yeke baγa blamanar, wang, beyile, beyise, güng, jasaγ-tayiji, jayisang, tusalaγči, čirig, degerme, elči, örtege jam sakiγči terigüten šira qara degedü dooratu bügüde-dür ilegejem.[79] " [Nous] envoyons [le présent ordre] à tous les êtres doués d'intelligence qui marchent sur la surface (m. à m. " largeur, étendue ") du vaste Jambūdvīpa et tout spécialement à tous les supérieurs et inférieurs, tant clercs que laïques, tels que les grands et petits lamas, les wang, beyile, beyise, güng, tayiji-chefs de bannière, jayisang, tusalaγči, soldats, brigands, messagers, gardes des routes postales, qui résident dans [l']une [ou l'autre] partie des territoires d'Am-do, des sept bannières de Qalqa, des quarante neuf Yeke Mongγol (Grands Mongols), des Quatre Oyirad et d'autres ".

Lignes 3-4. *Dalai-in qanu jrlγ* " Ordre du Dalai-in qan ", m. à m.: " du qan des mers ". Pelliot n'a pas manqué de rapprocher de la présente expression *dalai-in qan* le titre *dalai-yin qahan* m. à m.: " le qahan des mers " qui dans l'*Hist. secr.* § 280 (12.52a5) désigne Ögedei. Il aurait pu en rapprocher aussi cet autre titre *talayiyin ėjen* m. à m.: " le maître des mers " de l'inscription de Kiu ioung kouan (paroi de l'Ouest, l. 9, Lewicki, *Inscript. mongoles*, p. 54; Poppe, *Kvadr. pis'mennost'*, p. 88). Ces divers termes, qui tous expriment la même idée, désignent l'empereur mongol en tant qu'il se considère comme souverain universel. *Dalai-yin qahan* de l'*Hist. secr.* est en effet glosé 海內的皇帝 *hai nei ti houang ti*, mots que Pelliot traduit par " empereur de l'intérieur des mers " (*Mongols et Papauté*, p. 23, n. 3). Il faut comprendre: " empereur qui est le seigneur et le maître suprême de tout ce qui se trouve à l'intérieur des mers qui sont censées former les limites du monde." Pelliot rend *dalai-in qan* de la légende du sceau de Güyüg par " khan océanique ", traduction à propos de laquelle M. Eric Voegelin, dans *The Mongol Orders*, p. 395, écrit avec raison: " There were also apparent difficulties in rendering the Mongol ' Dalai ', which Pelliot has translated rather questionably by ' océanique ' ".[80] Le titre de *Dalai-yin qahan* de l'*Hist. secr.* a été rendu par M. Kozin par " gosudar' Dalaï-khagan " [" souverain, Dalai-khagan "] (*Sokroven. skaz.*, p. 198). M. Haenisch le traduit très bien par " Weltherrscher " (*Geheime Geschichte*, p. 146).[81] Comme *Dalai-yin qan* est un titre, nous préférons, dans l'inscription du sceau de Güyüg, ne pas le traduire, nous contentant d'ajouter le mot à mot: " Souverain [de ce qui est à l'intérieur] des mers ". Faisons

---

[79] *Ilegejem* < *ilegeji-am* " nous sommes envoyant ". Cf. *Altan tobči* (*Čadig*), p. 63, l. 10-11, *Köbegün činu Dügüreng-temür qong tayiji ükümü* (< *üküji-am-u*) " Ton fils, le qong tayiji Dügüreng-temür est-il mort? "; *Čadig*, p. 158, l. 1-2, *degel-ün sayin quyaγ bügetele qurim-dur ese emüsjem* (< *emüsji-am*) " Bien que le meilleur des vêtements soit la cuirasse, on ne s'en revêt pas à un festin ".

[80] M. Lewicki traduit *talayiyin ėjen* par " le Souverain océanique " (*Inscript. mongoles*, p. 59). M. Poppe rend le même terme, plus heureusement, par " vseobščiï vlastitel' " [" souverain universel "] (*Kvadr. pis'mennost'*, p. 91).

[81] Cf. F. W. Cleaves dans son compte rendu du livre de M. E. Haenisch, *Die Geheime Geschichte der Mongolen*, *HJAS*, 12, p. 533.

observer ici que l'équivalent du titre *dalai-in qan* se rencontre en persan chez Juvayini, qui donne à l'empereur Möngke celui de *Pādshāh-i jahān* " Souverain du Monde " (M. Minovi et V. Minorsky, *Naṣīr al-Dīn Ṭūsī on Finance*, p. 767, n. 3).

Nous avons rencontré plus haut, dans le Doc. B, l. 1, les mots *dalai-yin busud ali be irgen*, où *dalai* est employé au même sens qu'ici, et nous les avons traduits par " les autres peuples de l'univers (m. à m.: " de l'intérieur des mers "), quels qu'ils soient ".

A propos du mot *dalai*, rappelons aussi le titre de *dalai lama*, ainsi que celui de *tegüs külüg dalai qan* que portait un prince dörbed du district de Qobdo sous les Ts'ing (*K'in ting li fan iuen tse li*, chap. 1, 旗分, f. 16a).[82]

Au XVIII[e] siècle, le mot *dalai* entrait aussi dans la titulature des Sečen-qan des Qalqa (Žamcarano, *Zalovannaya gramota Secen-khana*), mais ne semble pas avoir été reconnu par le gouvernement mandchou comme en faisant partie. Cf. *K'in ting li fan iuen tse li*, chap. 1, f. 7b.[83]

Lignes 4-5. *Il bulγa irgen-dür kürbesü*. Comme nous l'avons dit dans nos commentaires à propos du terme *il qan* (voir Doc. B), le mot *il* n'est qu'une autre forme de *el* " paix, concorde " (Kowalewski, 203b, 294a) et se trouve déjà chez Kāšγarī. *Il ~ el* s'emploie aussi au sens de " qui entretient des relations pacifiques, amicales; qui est ami ": *alin-i el bui, alin-i dayisun bui* " lequel est ami? lequel est ennemi? " (*Čadig*, p. 186, 7-8); *el ulus* " peuples avec lesquels on est en paix " (*Manǰu-yin ünen maγad qauli*, vol. 7, f. 92b5). Il signifie aussi " soumis ", comme dans *il qan*, titre des souverains mongols de Perse, et c'est au sens de " soumis " qu'il est employé dans la légende du sceau de Güyüg.

Dans cette inscription il s'oppose à *bulγa*. Ce dernier mot se lit souvent dans les anciens textes. Pelliot le traduit correctement par " révolte, révolté " [84] et éclaire sa traduction par de nombreux exemples pris à l'*Hist. secr.* et à d'autres sources (*Mongols et Papauté*, pp. 126, 127, n. 1).[85] Comme l'a

---

[82] C'est à ce titre du prince dörbed que Kotwicz fait allusion dans son compte rendu, p. 278.

[83] Le titre des Sečen-qan était plutôt *gegen* " éclairé ", après qu'en 1728 l'empereur Ioung tcheng eut conféré au prince Čebdengbanǰuur un sceau portant une inscription où les mots *sečen-qan* étaient précédés du titre honorifique de *gegen* (*Houang tch'ao fan pou iao leo*, chap. 5, f. 3b1-2; *Moung kou iou mou ki*, chap. 9, f. 3b4-5). De là le nom de 格根車臣汗旗 " Bannière du Gegen Čečen-qan ", qui, sous les Ts'ing, désignait celle des 23 bannières du Sečen-qan ayimaγ des Qalqa qui était gouvernée par le Sečen-qan (*Moung kou iou mou ki*, chap. 9, f. 3a2).

[84] C'est l'interprétation que Banzarov avait déjà donnée de ce mot dès 1851 (Kotwicz, compte rendu, p. 278, n. 5; Pelliot, *Mongols et Papauté*, p. 127, n. 1). Dans le même compte rendu, Kotwicz traduit *bulγa* par " subjugué ". Cette interprétation incorrecte fut relevée par Pelliot, *op. cit.*, p. 126.

[85] Dans cette même note de la p. 127, Pelliot met en doute l'exactitude de la traduction du mot *bulγa* par " bataille " que nous lisons chez Ibn al-Muhannā dans la réédition faite en Turquie de son lexique arabo-mongol (Cf. N. Poppe, *Mukaddimat al-Adab*, 434). Mais le mot *bulγa* au sens de " lutte, bataille " est bien attesté, non

établi Pelliot, les mots *il bulγa irgen-dür* signifient donc " aux peuples soumis et [aux peuples] révoltés ", et rappellent, comme l'a fait remarquer le même auteur (*op. cit.*, p. 126), la formule " provinciis nobis obedientibus et provinciis nobis rebellantibus " de l'édit de Güyüg communiqué en 1247 par Baiǰu noyan au dominicain Ascelin. On se pose naturellement la question: Que faut-il entendre par " peuples révoltés "? Pour nous, pour qu'il y ait " révolte ", il faut qu'il y ait eu un état de soumission qui l'a précédée, mais, pour les Mongols de cette époque, pour qui l'empire universel sous un souverain mongol était un dogme qu'on ne mettait pas en question, étaient *bulγa irgen* " peuples révoltés " tous ceux qui actuellement ne s'étaient pas encore soumis à leur domination. Ce sceau de Güyüg apposé sur une lettre dont le destinataire était le pape, abstraction faite du contenu de cette lettre, montre déjà à l'évidence que son détenteur, tout comme ses prédécesseurs, se considérait comme étant de droit divin maître de l'univers, auquel toutes les nations devaient obéissance.[86]

---

seulement dans l'*Hist. secr.*, où le mot est alors glosé par 厮殺 *seu cha* " s'entretuer ", mais aussi dans d'autres textes: *qurča bulγa bulγalduqui-tur* " quand il s'agira de livrer une bataille meurtrière (m. à m. " aiguë, tranchante ") " (*Hist. secr.*, § 249 [11.9a1-2]); ***buyan-tu sayin edür-tü daγalā. bulγ-a edür-tü čini bultariǰu bayibasu nada yaγun kereg*** " Je [t']ai suivi un jour heureux et de bon augure; si je me dérobe le jour où tu dois te battre (m. à m. " ton jour de combat "), quelle utilité cela aura-t-il pour moi? " (*Altan tobči*, dans *Čadig*, p. 19, l. 3); *tosutu qurim, čisutu bulγ-a* " festin où la graisse est abondante, bataille où le sang coule [à flots] " (*Čadig*, p. 158, l. 10 — Le texte tel qu'il se lit dans le *Čadig* présente une interversion des mots *tosutu* et *čisutu*. Cf. W. Heissig, *Bolur erike*, p. 71); ***tosutu yeke toi-dur činu toqoi činegen tosudaǰu . . . čisutu yeke bulγ-a-dur činu suγu činegen čisudaǰu*** " à tes grands festins abondants en graisse me graissant [les bras] jusqu'aux coudes . . . à tes grandes batailles sanglantes me maculant de sang jusqu'aux aisselles " (*Altan tobči* [nova], II, p. 63, l. 6-7, *Scripta Mongolica*, I).

Bulγa se rencontre en outre adjoint au mot *dayisun* " ennemi ", le terme *dayisun bulγa* devant se traduire de même par " ennemi ". Ainsi: *ali ǰüg-eče dayisun bulγ-a irekü medege ügei* " l'on ne sait pas de quelle direction viendra un ennemi " (*Čadig*, p. 127, l. 2-3); *χudχulduχu dayisun bulγ-a amurlituγai* " puissent les ennemis fauteurs de troubles s'apaiser! " (Dixième quatrain du colophon du *mJaṅs-blun* [*Damamūka*] cité par Vladimircov dans *Nadpisi na skalakh khalkhaskogo Coktu-taïdži*, p. 228).

[86] Dans son article *Two Notes on the History of the Chinese Frontier*, p. 300, n. 37, M. P. A. Boodberg écrit à propos de l'expression *il bulγa irgen* du cachet de Güyüg: " While there is no doubt that the medieval mongol compound *il bulγa* meant, as established by Pelliot [Les Mongols . . . , *loc. cit.*] 'les peuples soumis et [les peuples] revoltés' the original significance of it may have been 'the *il* (nucleus, original tribe responsible for the creation of a confederacy) and the *bulγa* (the heterogenous elements comprising the larger unit of the nomadic federation, the later 'admixtures' to the nucleus)' ". Il nous semble difficile de partager cette manière de voir de M. Boodberg. Le signification anciennement attestée pour *el ~ il* est " paix " (Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 66, *il* " Friede "). D'autre part l'idée fondamentale du mongol *bulγa* " révolte, révolté, bataille, ennemi " n'est pas celle de " mixtion,

Pelliot a traduit le mot *kürbesü* par " s'il arrive ". Nous ne pensons pas qu'ici l'on puisse traduire ce mot par un conditionnel. La forme en *-basu* (*-besü*) a souvent une signification temporelle: " quand . . .", " lorsque . . .", et nous pensons que c'est le cas ici, un *jarliγ* portant le sceau du qan et remis à ses envoyés étant supposé atteindre le destinataire. Nous traduisons donc *kürbesü* par " lorsqu'il arrivera ".

Ligne 6. *Büsiretügüi, ayutuγai* " qu'ils [le] révèrent; qu'ils craignent! ". Le mot *büsire-* doit s'entendre ici au sens qu'il a dans les inscriptions en écriture 'phags-pa qu'on lit sur les trois *p'ai tzeu* publiés par M. Poppe, c'est-à-dire au sens de " révérer ": *k'en ülu buširegu aldaqu ük'ugu* " quiconque ne [le] révérera pas sera tenu pour punissable, il mourra "; *k'en ese bušire·esu aldat'uqayi* " quiconque ne [le] révérera pas, qu'il soit tenu pour punissable " (*Kvadr. pis'mennost'*, pp. 78, 79, 80). C'est le sens qu'il a aussi dans l'inscription en caractères ouigouro-mongols du *p'ai tzeu* émanant d'un souverain de la Horde d'Or et que nous avons déjà mentionné plus haut (Remarques préliminaires. Ponctuation et orthographe): *Abdull-a-in jrlγ. Ken ülü büsirekü kümün aldaqu ükükü* " Ordre d'Abdullah. Quiconque ne [le] révérera pas sera tenu pour punissable, il mourra ". Voir Haneda Tōru, *Iuen tai i tch'ouan tsa k'ao*, p. 626. Dans le *Houa i i iu* (IIa, 8b5) le mot est glosé par 信 *sin* " croire "; dans le *Iuen tch'ao pi cheu* il l'est par 知感 *tcheu kan* " gerührt werden; Dank fühlen ", 信實 *sin cheu* " aufrichtig sein ", 信 *sin* " glauben " (Haenisch, *Wörterbuch*, p. 24). La forme en mongol écrit est *bisire-*, que Kowalewski (1136b) traduit par " respecter, révérer, vénérer, croire ". C'est cette dernière forme qui est représentée dans les dialectes vivants, où elle a le sens de " seine Ehrfurcht bezeigen " (Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 46b); " révérer " (khal., Poppe, *Kvadr. pis'mennost'*, p. 147b); " croire (croyance religieuse); vénérer " (Mostaert, *Dict. ord.*, 90b).

En écrivant *büsiretügüi* au lieu de la forme régulière *büsiretügei*, on a voulu figurer la voyelle glissante qui, dans la prononciation vivante, était due à la présence de la voyelle *ü* dans la syllabe qui précède. Cf. ce que dit Ramstedt à propos du dialecte d'Ourga dans *Schriftmongolische und Urgamundart*, p. 38.

Nous traduisons la légende du sceau de Güyüg comme suit: " Dans la force du Ciel éternel. Ordre du *Dalai-in qan* (m. à m.: " Souverain [de ce

---

mélange " mais celle de " confusion, trouble "; tout comme pour le turc *bulγaq*, dont le mongol *bulγa* est inséparable. En effet, bien que le verbe *bulγa-*, dont *bulγaq* est dérivé, ait chez Kāšγarī (Brockelmann, 42) à côté du sens de " trüben " aussi celui de " vermischen ", la notion commune qui se dégage des différentes acceptions du mot *bulγaq* est de même celle de " trouble, confusion, désordre ", non celle de " mélange, mixtion ". Cf. A. von Gabain, *Alttürk. Grammatik*, Glossar, p. 305a, *bulγaq* " Verwirrung, Aufruhr "; Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 43, *bulγaq* " Verwirrung "; mss. de Leide (Poppe, p. 1266) " *bulγaq* 'Zerwürfnis' . . . Ein türkisches Wort.: vgl. orch. *bulγaq*, dschag. *bulγaγ* 'Verwirrung' ". Cf. aussi ce que dit Pelliot à propos d'une étymologie, qu'il juge inacceptable, d'après laquelle " le nom des Bulγar viendrait de ce qu'ils étaient un 'mélange' de diverses tribus " (*Quelques noms turcs . . . en* -ar, p. 228).

qui est à l'intérieur] des mers ") de l'empire des Grands Mongols. Lorsqu'il arrivera aux peuples soumis et [aux peuples] révoltés, qu'ils [le] révèrent; qu'ils craignent! ".[87]

[87] Rappelons ici que, dans son *Ystoria Mongalorum* (Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana* I, p. 93), Plan Carpin, parlant du sceau de Güyüg, a écrit: ". . . et in superscriptione sigilli sui est hoc: 'Deus in celo et Cuyuccan super terram, Dei fortitudo omnium hominum Imperatoris sigillum' ". Cette prétendue traduction lui avait été fournie par l'artisan ruthène Cosmas: " Hic (= Cosmas) autem ostendit nobis tronum Imperatoris . . . et sigillum ejus quod fabricaverat ipse, et etiam nobis dixit superscriptionem ejusdem sigilli " (*op. cit.*, p. 122). La différence entre l'original mongol et la traduction qu'en a donnée Cosmas a fait douter Kotwicz qu'il s'agisse du même sceau (Compte rendu, p. 278, n. 1). Il se peut toutefois que Cosmas se soit contenté de rendre le sens général de l'inscription.

Pour finir faisons observer que le *He ta cheu leo* (10b6) nous fait connaître le sceau d'un autre empereur mongol, celui d'Ögedei, père de Güyüg: 其印曰宣命之寶。字文疊篆而方徑三寸有奇。鎮海掌之. " Quant à leur sceau, la légende en est: 'Sceau pour promulguer les ordres [impériaux]'. [Cette] inscription est en '*tchouan* (caractères sigillaires) doublé'. [Ce sceau] est carré et mesure trois *ts'uen* et plus en diagonale. Tchen-hai en a la garde ". L'inscription du sceau—ou d'un des sceaux—d'Ögedei semble donc avoir été en chinois. Dans son commentaire (*op. cit.*, 11a3) Wang Kouo-wei dit que cette légende a été prise aux Kin.

Index Verborum

[Abréviations:
A = Doc. A. Sauf-conduit émanant d'Abaγa (1267 ou 1279).
B = Doc. B. Lettre d'Arγun à Nicolas IV (1290).
C = Doc. C. Lettre de Γasan à Boniface VIII (1302).
CS = Contreseing au revers de la lettre de Γasan.
S = Sceau du grand khan Güyüg (1246).
Les chiffres renvoient à la ligne.]

a- " être ":
aba B 14
abasu B 31
ad B 19
aǰu B 17
amui C 6
aqu B 29
-a (dat.-loc.) A 2, 6 (ter), 7, 8, 15 (bis); C 2, 13
[Abaγ-]a A 1
-ača (abl.) A 7
ada " mal, malheur " B 11
ali be " n'importe lesquels " B 1
ana " à eux " A 10
anu " d'eux " A 11
aran " gens " B 3; v. ariγun aran
Aras A 15
arban dörben-e " le 14 " C 13
arban ǰirγuγan-a " le 16 " A 14-15
ariγun aran " gens purs " B 21
ayu- " craindre ":
ayutuγai S 6

ba " nous " B 15
ba " et, ainsi que, même " B 10, 12, 18, 29
bab " pape " A 7; C 2
balaγad " villes " A 3
-bar (instr.) B 17
Baračirqun A 7
bars ǰil " année du tigre " B 32; C 12
be v. ali be
bei " est " B 5, 32
ber " et, même " B 18; C 2, 4, 6, 7, 10
bičі- " écrire ":
bičibei A 16; B 34; C 14
bičig " écriture, lettre " A 13; B 2; C 3, 11; v. bičigmanu
bičigmanu " la lettre de nous " B 32
bidandur " à nous " C 4
Bisqarun C 2, 4
bolγa- " faire être ":
bolγaǰu B 25
bolγan B 23
bolγay-a C 10
bolǰal " date " C 8
bui " est, sont " B 3, 23, 27
bulγa v. il bulγa irgen
busi bolγa- " contrevenir à " B 25
busi ülü bolγa- " ne pas contrevenir à " B 23
busud " autres " B 1, 24
buu particule prohibitive A 12; B 11
bü- " être ":
bügesü C 6
bukü A 15; B 34; C 13
bükün A 3
büleyi B 10
büsire- " révérer ":
büsiretügüi S 6

čerigüd " soldats " C 7, 11
či " tu, toi " B 7, 29
-čina v. ongγačačina
Činggis-qan B 16
činu " de toi " B 15; C 3

-da (dat.-loc.) B 34

dabariγda- " être rencontré en chemin ":
dabariγdaγsad A 8
dalai-in qanu ǰrlγ " ordre du dalai-in qan " S 3-4
[da][a]i-yin " de l'univers " B 1
daruγas " gouverneurs " A 4
-de (dat.-loc.) B 34
doluγan ǰaγud nigen " 701 " C 12
dörben v. arban dörben-e
duγulγa- " faire entendre, communiquer ":
duγulγan B 13
-dur (dat.-loc.) B 6, 14, 17, 20, 28, 31; C 4
durabar " de plein gré " B 17
duradqal " suggestions " C 3
-dür (dat.-loc.) A 16; B 4, 11, 30, 34; C 14; S 2, 5

e- (dat.-loc.) C 13
eċige " père " B 8
eċüs sara " dernier mois " C 13
ede " ceux-ci " C 10
edüge " maintenant " B 5, 27; v. edüge ber bügesü
edüge ber bügesü " et quant à maintenant " C 6
ekin " premier " CS
emege " aïeule " B 10
Erisidaula CS
ese- " ne pas faire ":
esebesü B 18
es-e " ne pas " B 28

-gü (particule interrogative) v. ülügü

γaγča " seul, unique " B 18, 29
-γar (instr.) v. yosuγar
Γasan C 1
γurban " trois " C 5

-i (acc.) C 10
il bulγa irgen " peuples soumis et [peuples] révoltés " S 4-5
il qan " *qan* soumis " (titre des souverains mongols de Perse) B 6
ilčin " envoyés, ambassadeurs, messagers " B 13
ile- " envoyer ":
ilebei C 10
ileged B 13
ilegsen C 3
ileǰü C 8
ileǰügü B 7
ilelegei C 6
ilen B 14
-in (gén.) A 14; B 4, 6, 8; S 3
inu " de lui " C 4; CS
Iramadan CS
ire- " venir ":
iregsed A 7
irgen " peuple, nation " A 9; B 1, 24; v. il bulγa irgen, irgen irgen, kiristan irgen
irgen irgen " les différentes nations " C 7
-iyar (instr.) C 2, 5
-iyen (acc. poss. réfl.) C 7, 11
-iyer (instr.) B 2

ǰaγud v. doluγan ǰaγud nigen
ǰaγura " entre, sur le chemin " A 2
ǰalbari- " prier ":
ǰalbaribasu B 30
ǰalbariǰu C 9, 11
ǰalbarin B 3
ǰal[bariqun] B 2
ǰamučina " aux gens desservant les relais postaux " A 6
ǰasa- " mettre en ordre, préparer ":
ǰasadqun C 11
ǰasaǰu C 7
ǰ-e particule de renforcement B 14, 24
ǰil v. bars ǰil, taulai ǰil
ǰirγuγan v. arban ǰirγuγan-a
ǰob (= ǰöb) " juste " B 15
ǰrlγ (= ǰarliγ) " ordre " B 23; C 6; S 4
ǰug (= ǰüg) " direction " C 9
ǰugiger (= ǰügiger) " de la manière dont il convient " B 30
ǰunu " de l'été " B 33

kedtür v. ya-γud kedtür
kedün-te " à plusieurs reprises " B 12
keme- " dire ":
  kembei (= kemebei) A 12
  kemeǰü B 7, 12, 19
  kemekü B 15
  keme[n] B 10
  kemen B 28; C 10
kesigün " du kesig " CS
kiristan irgen " peuples chrétiens " B 11
Kökedei küregen " le gendre Kökedei " C 4
kü particule de renforcement; " aussi, et, de même " B 10, 14; C 6
küčü kürge- " user de force, de violence " A 12
küčündür v. mongke tngri-yin küčündür
kür- " atteindre ":
  kürbe C 4
  kürbesü S 5
  kürtügei B 12
küregen v. Kökedei
kürge- " faire atteindre ":
  kürgetügei A 12

ma-γa " vraiment " B 20
ma-γuila- (= ma-γuyila-) " s'offenser ":
  ma-γuilan (= ma-γuyilan) B 29
manu " de nous " A 1, 13; B 8; C 1, 12; v. bičigmanu
marqasiyas " évêques " A 8
mede- " connaître d'une affaire ":
  mede B 19
megüdegül- " laisser manquer de ":
  megüdegülün A 10
metü " comme " B 32
metüs " ceux qui sont comme " B 20
Misiq-a " Messie " B 4, 6, 8, 22
Mong-γol v. Yeke Mong-γol ulus
Mong-γolǰin " Mongols " B 17
mongke (= möngke) tngri " le Ciel éternel " B 19, 22, 25, 30
mongke (möngke) tngri-yin küčündür " dans la force du Ciel éternel " S 1-2
mön kü yosu-γar " exactement de la manière [mentionnée] " C 6

namayi " moi (acc.) " B 28
nigen " un, unique " C 9, 12; v. dolu-γan ǰa-γud nigen
nom " religion " B 2, 4, 6, 9, 23
noyad " commandants " A 5

od (pluriel de *on* " année ") C 12
[o]lan " nombreux " B 27
ong-γačačin " bateliers " A 9
ong-γačačina " aux bateliers " A 6-7
ora- " entrer ":
  orabasu B 18
  ora-γsad B 20
  ora-γsan B 31
  oraǰu-γu B 28
  oratu-γai B 7, 15

öber-ün " propres " B 2, 16
öbül " hiver " A 13
ödür " jour " CS
ög- " donner ":
  ögüdkün A 11

qabur " printemps " C 12
qan v. Činggis-qan, il qan
qanu " du *qan* " v. dalai-in qanu ǰrl-γ
qara-γul " gardes " A 6
qari-γu " réponse " C 4
qoǰida- " être en retard, venir trop tard ":
  qoǰidan C 8
Qos Qabu-γ C 13
qudal qul-γai uiles (= üiles) " oeuvres de mensonge et de vol " B 26
qudalči-γan " mensongèrement " B 3
qul-γai v. qudal qul-γai uiles
Qutlu-γ S-a CS

S-a v. Qutlu-γ S-a
Sadadin C 10
Sama-γar A 2
Samsadin C 10
sara v. ečüs sara, terigün sara
sayin " bon " B 8, 9; C 3

sedki- " penser ":
sedkiǰü B 31
sedkin B 29
sedkilten v. ünen sedkilten
sigüsü " rations " A 10
silam " religion chrétienne " B 17, 20, 28, 31
silamdur " dans le silam " B 14
silamtai " ayant le silam " B 10
Sinanadin C 10
sinede v. tabun sinede
sultad " les sultans " C 7

ta " vous " B 11; C 7, 10
-ta (dat.-loc.) A 4, 5
tabun v. tabun sinede
tabun sinede " le 5 de la nouvelle lune " B 33-34
tanu " de vous " B 20
taulai ǰil " l'année du lièvre " A 13
tayi- " adorer ":
tayiγči B 4
-te (suff. réitératif) v. kedün-te
-ten (pl. de *-tei* formant des adj. de possession) v. sedkilten, terigüten
tengri " ciel " B 4
terigün sara " premier mois "
terigüten " ayant à leur tête " A 8
tngri (= tengri) " ciel " B 19, 22, 25, 30; C 9, 11
todqaγul " inspecteurs des relais postaux " A 9
todqaγula " aux inspecteurs des relais postaux " A 6
tula " à cause de " B 9
-tur (dat.-loc.) C 8, 12
turbi- " faire des préparatifs, s'apprêter à ":
turbiǰu C 6
Tümen C 5
-tür (dat.-loc.) A 11

-u (gén.) B 16, 33
uγuγata " entièrement " C 9
uiled- (= üiled-) " faire ":
uiledkün (= üiledkün) B 26
uiles (= üiles) " oeuvres " B 26
ulaγ-a " bêtes de relais " A 9
ulus v. Yeke Mongγol ulus
umarta- " oublier ":
umartaǰu B 25
umda " boisson " A 10
-un (gén.) A 4; C 12; S 3
urida " auparavant " C 2
uruγud " descendants " B 16
Urumi B 34

-ü (gén.) B 9; C 7
üge " parole " A 1; C 1
üges " paroles " C 3
[ü]g[ü]leči " porteurs de messages verbaux " B 13
üile " oeuvre " C 9
üǰig " contreseing " CS
ülü " ne pas " A 10; B 23; C 8
ülügü " ne pas . . . ? " B 26, 32; cf. -gü
-ün (gén.) A 13; B 2, 16; v. kesigün, Üredün
ünen " vrai, sincère " B 5, 9
ünen sedkilten " ayant un coeur sincère " B 21
Üredün " d'Üred " CS

yaγud kedtür " aux effets " A 11
yeke " grand " C 9; v. Yeke Mongγol ulus
Yeke Mongγol ulus " l'empire des Grands Mongols " S 2-3
-yi (acc.) B 10, 25; C 9 (bis), 11
-yin (gén.) B 1, 22, 33; C 13; S 1
yosuγar v. mön kü yosuγar

Bibliographie des ouvrages cités

A

Abel-Rémusat, *Mémoires sur les Relations politiques des princes chrétiens et particulièrement des rois de France, avec les empereurs mongols. Second Mémoire. Relations diplomatiques des Princes chrétiens avec les rois de Perse de la race de Tchinggis, depuis Houlagou, jusqu'au règne d'Abousaïd*, dans *Histoire et Mémoires de l'Institut Royal de France, Académie des Inscriptions et belles-lettres*, VII, Paris, 1824.

Altan tobči (Ming) = *Qad-un ündüsün quriyangγui Altan tobči neretü sudur*, dans *Činggis-qaγan-u čadig* (pp. 1-126). Voir s.v. *Čadig*.

Altan tobči (nova) = *Altan tobči* de bLo-bzaṅ bsTan-'dsin, Ulān-bātur, 1937 (Reprod. dans *Scripta Mongolica*, I, Cambridge, Massachusetts, 1952).

Arends (A. K.), *Rašid-ad-din, Sbornik letopiseï*, t. III, Moscou-Leningrad, 1946.

Bang (W.) et Gabain (A. von), *Analytischer Index zu den fünf ersten Stücken der türkischen Turfan-Texte. Sonderausg. aus den Sitzungsb. der Preuss. Akad. der Wiss., Phil.-Hist. Kl.*, 1931, XVII, Berlin, 1931.

Basset (R.), *Hūlāgū*, dans *The Encyclopaedia of Islām*, 2 (E-K), 1927.

Blochet (E.), *Introduction à l'Histoire des Mongols de Fadl Allah Rashid ed-Din*, Leiden-London, 1910.

Bobrovnikov (A. A.), *Grammatika mongol'sko-kalmyckago yazyka*, Kasan, 1849.

Bonaparte (R.), *Documents de l'époque mongole des XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, 1895.

Boodberg (P. A.), *Two Notes on the History of the Chinese Frontier* (*HJAS*, 1, pp. 283-307), 1936.

Brockelmann (C.), *Mitteltürkischer Wortschatz nach Maḥmūd al-Kāšγarīs Dīvān Luγāt at-Turk*, Budapest-Leipzig, 1928.

Čadig = *Činggis-qaγan-u čadig*, Pékin, 1925.

Chavannes (E.), *Inscriptions et Pièces de chancellerie chinoises de l'époque mongole* (*TP*, série II, V, VI, IX), 1904, 1905, 1908.

Cleaves (F. W.), *A Chancellery Practice of the Mongols in the Thirteenth and Fourteenth Centuries* (*HJAS*, 14, pp. 493-526), 1951.

——, Compte rendu du livre de E. Haenisch, *Die Geheime Geschichte der Mongolen* (*HJAS*, 12, pp. 497-534), 1949.

——, *The Mongolian Names and Terms in the History of the Archers by Grigor of Akanc'* (*HJAS*, 12, pp. 400-443), 1949.

——, *The Sino-Mongolian Inscription of 1335 in Memory of Chang Ying-jui* (*HJAS*, 13, pp. 1-131), 1950.

——, *The Sino-Mongolian Inscription of 1338 in Memory of J̌igüntei* (*HJAS*, 14, pp. 1-104), 1951.

——, *The Sino-Mongolian Inscription of 1346* (*HJAS*, 15, pp. 1-123), 1952.

——, *The Sino-Mongolian Inscription of 1362 in Memory of Prince Hindu* (*HJAS*, 12, pp. 1-133), 1949.

Foung Tch'eng-kiun 馮承鈞, 多桑蒙古史 *Touo sang Moung kou cheu* (traduction de l'*Histoire des Mongols de d'Ohsson*), Changhai, 1936.

Franke (H.), *Geld und Wirtschaft in China unter der Mongolen-Herrschaft. Beiträge zur Wirtschaftsgeschichte der Yüan-Zeit*, Leipzig, 1949.

Gabain (A. von), *Alttürkische Grammatik*, 2 verb. Auflage, Leipzig, 1950.

Garcin de Tassy (J.), *Mémoire sur les noms propres et les titres musulmans* (2ème éd.), Paris, 1878.

Golstunskiĭ (K. F.), *Mongol'sko-russkiĭ slovar'*, I-III, St. Pbg., 1893-95.

Grønbech (K.), *Komanisches Wörterbuch. Türkischer Wortindex zu Codex Cumanicus*, Kopenhagen, 1942.

Grootaers (W. A.), *Une stèle chinoise de l'époque mongole au sud-est de Ta-t'ong* 大同 (*Chansi-Nord*) (*MS*, X, pp. 91-226), 1945.

Grousset (R.), *L'empire des Steppes*, Paris, 1939.

Haenisch (E.), *Die Geheime Geschichte der Mongolen*. Zweite verb. Auflage, Leipzig, 1948.

——, *Monggo han sai da sekiyen. Die Mandschufassung von Secen Sagang's mongolischer Geschichte*, Leipzig, 1933.

——, *Steuergerechtsame der chinesischen Klöster unter der Mongolenherrschaft. Eine kulturgeschichtliche Untersuchung mit Beigabe dreier noch unveröffentlichter Phagspa-Inschriften. Mit 4 Tafeln. Berichte über die Verhandl. der Sächsischen Ak. der Wiss. zu Leipzig. Phil.-hist. Kl.*, 92 Bd., 1940, 2. H., Leipzig, 1940.

——, *Manghol un niuca tobca'an. Die Geheime Geschichte der Mongolen*, Leipzig, 1935.

——, *Wörterbuch zu Manghol un niuca tobca'an*, Leipzig, 1939.

——, *Zu den Briefen der mongolischen Il-khane Arġun und Oljeitü an den König Philipp den Schönen von Frankreich (1289 u. 1305)*, (*Oriens*, II, Nr 2, pp. 216-235), 1949.

Hambis (L.), *Fonds Pelliot*, dans *Paul Pelliot*, publication de la Société Asiatique, 1946.

——, *Le chapitre CVII du Yuan che avec des notes supplémentaires par Paul Pelliot* (Suppl. à *TP* XXXVIII) Leiden, 1945.

——, *Grammaire de la langue mongole écrite* (*Première partie*), Paris, 1946.

Han Jou-lin 韓儒林, 成都蒙文聖旨碑考釋 *Tch'eng tou moung wen cheng tcheu pei k'ao cheu* (*Studia Serica*, II, fasc. 2, pp. 137-149), 1941.

Haneda Tōru (羽田亨), 元代驛傳雜考 *Iuen tai i tch'ouan tsa k'ao* (文哲季刊 [*Quarterly Journal of Liberal Arts, Wuhan University*], VI, 3-4, 1937). —Traduction chinoise par Ho Kien-min 何健民 d'un article japonais paru en 1909.

Heissig (W.), *Bemerkungen zum mongolischen Tandjur* (*Ural-Altaische Jahrbücher*, B. XXIV), 1951.

——, *Bolur Erike. "Eine Kette aus Bergkristallen". Eine mongolische Chronik der Kienlung-Zeit von Rasipungsuγ* (1774/75), Peiping, 1946.

——, *Zum Umfang der mongolischen Geschichtsliteratur* (*MS*, 10, pp. 209-221), 1945.

Henning (W. B.), *Ein manichäisches Bet- und Beichtbuch. Einselausgabe aus den Abhandl. der Preuss. Akad. der Wiss., Jahrgang 1936, Phil.-Hist. Kl., Nr. 10*, Berlin, 1937.

Hist. secr. = *Histoire secrète* = texte de l'éd. de Ie Te-houei, 1908.

Jahn (K.), *Ta'rīḫ-i-mubārak-i-Ġāzānī des Rašīd al-Dīn Faḍl Allāh Abī-l-Ḫair, Geschichte der Ilḫāne Abāġā bis Gaiḫātū* (1265-1295), Prague, 1941.

——, *Histoire Universelle de Rašīd al-Dīn Faḍl Allāh Abul-Khaïr*, I, *Histoire des Francs. Texte persan avec traduction et annotations*, Leiden, 1951.

J̌irüken-ü tolta sudur orosiba. Xylographe pékinois.

Klyukin (I. A.), *O čem pisal il'-khan Argun Filippu Krasivomu v 1289 g.* Vladivostok, 1925.

——, *Pis'mo Uldzeïtu il'-khana k Filippu Krasivomu, Eduardu I-mu i pročim krestonoscam*, Vladivostok, 1926.

Kotwicz (W.), *Contributions aux études altaïques A-B* (= *Coll. Orientalia, Nr. 2*), Wilno, 1932.

——, *Contributions aux études altaïques IV-V* (*Rocz. Orient.*, XII, pp. 122-142), 1936.

——, *Contributions à l'histoire de l'Asie Centrale* (*Rocz. Orient.*, XV, pp. 159-195), 1949.

——, *En marge des lettres des il-khans de Perse retrouvées par Abel-Rémusat* (= *Coll. Orientalia, Nr. 4*) Lwów, 1933.

——, *Formules initiales des documents mongols aux XIII^e^ et XIV^e^ ss.* (*Rocz. Orient.*, X, pp. 131-157), Lwów, 1934.

——, *O chronologji mongolskiej* (*Rocz. Orient.*, IV), 1926.

——, *Quelques mots encore sur les lettres des il-khans de Perse retrouvées par Abel-Rémusat* (= *Coll. Orientalia, Nr. 10*), Wilno, 1936.

——, Compte rendu de P. Pelliot, *Les Mongols et la Papauté*, dans *Rocz. Orient.*, II [1919-1924], pp. 276-279, Lwów, 1925.

Kowalewski (J. E.), *Dictionnaire mongol-russe-français*, I-III, Kazan, 1844-49.

Kozin (S. A.), *Sokrovennoe skazanie*, Moscou-Leningrad, 1941.

——, *Voprosu o dešifrirovanii diplomatičeskikh documentov mongol'skikh il'-khanov* (*Bull. de l'Acad. des Sciences de l'URSS, Classe des sciences sociales*, pp. 645-655), 1935.

——, *Yazyk pervogo perioda istorii mongol'skoï literatury* (*Po pis'mam persidskikh il'-khanov* 1289-1305) dans *Bull. de l'Acad. des Sciences de l'URSS, Classe des sciences sociales*, pp. 477-500, 1935.

Kramers (J. H.), *Les noms musulmans composés avec Dīn* (*Acta Orientalia, 5*, pp. 53-67), 1927.

Lamb (H.), *The Crusades. The Flame of Islam.* New York, 1931.

Lattimore (O.), *The Mongols of Manchuria, Their Tribal Divisions, Geographical Distribution, Historical Relations with Manchus and Chinese and Present Political Problems*, New York, 1934.

Legge (J.), *The Hsiâo King* dans *The Sacred Books of the East*, III, Oxford, 1879.

Lewicki (M.), *Les inscriptions mongoles inédites en écriture carrée* (= *Coll. Orientalia, Nr. 12*), Wilno, 1937.

Ligeti (L.), *La collection mongole Schilling von Constadt à la bibliothèque de l'Institut* (*TP*, XXVII, pp. 119-178), 1930.

——, *Le Subhāṣitaratnanidhi mongol. Un document du moyen mongol. Partie Ire. Le manuscrit tibéto-mongol en reproduction phototypique avec une introduction*, Budapest, 1948.
——, *Rapport préliminaire d'un voyage d'exploration en Mongolie Chinoise* 1928-1931, Budapest, 1933.
Manǰu ügen-ü toli bičig = Qaγan-u bičigsen manǰu ügen-ü toli bičig (29 vol., préface de 1717).
Manǰu-yin ünen maγad qauli (滿洲實錄 *Man tcheou cheu lou*).
Mathews' Chinese-English Dictionary, Cambridge, Massachusetts, 1947.
Melioranskiĭ (P.), *Arab filolog o mongol'skom yazyke. Zapiski Vost. Otd. Imp. Russk. Arkheol. Ob.*, XV, St. Pbg., 1904.
Minorsky (V.), *Urmiya*, dans *The Encyclopaedia of Islām*, 4, 1932.
Minovi (M.) et Minorsky (V.), *Naṣīr al-Dīn Ṭūsī on Finance*, *BSOAS*, X, 3, pp. 755-789.
Mongγol nanggiyad üsüg-ün toli bičig, I-II, Pékin, 1928.
Mostaert (A.), *Dictionnaire ordos*, I-III, Pékin, 1941-44.
——, *Textes oraux ordos*, Pékin, 1937.
——, *Folklore ordos*, Pékin, 1947.
——, *Ordosica* (*Bull. no. 9 of the Catholic University of Peking*, pp. 1-96), Pékin, 1934.
——, *Sur quelques passages de l'*Histoire secrète des Mongols (*HJAS*, 13, 14, 15), 1950, 1951, 1952.
Moule (A. C.), *Christians in China before the year 1550*, London, 1930.
—— et Giles (L.), *Christians at Chên-chiang fu* (*TP*, XVI), 1915.
d'Ohsson (C.), *Histoire des Mongols depuis Tchinguiz-khan jusqu'à Timour Bey ou Tamerlan*, I-IV, La Haye-Amsterdam, 1834-35.
Pauthier (J. P. G.), *Le livre de Marco Polo*, Paris, 1865.
Pelliot (P.), *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient* (*TP*, XV, pp. 623-644), 1914.
——, *Histoire secrète des Mongols*, Paris, 1949.
——, *Le vrai nom de "Seroctan"* (*TP*, XXIX, pp. 43-54), 1932.
——, *Les documents mongols du Musée de Ṭeherān* (*Aṯār-é Īrān*, I, pp. 37-44), 1936.
——, *Les Mongols et la Papauté* (*Revue de l'Orient chrétien*, XXIII, 1-2; XXIV, 3-4; XXVIII, 1-2) Paris, 1923, 1924, 1931.
——, *Les mots mongols dans le* 高麗史 Korye-Să (*JA*, oct.-déc. 1930, pp. 253-266).
——, *Les systèmes d'écriture en usage chez les anciens Mongols* (*AM*, II, pp. 284-289), Leipzig, 1925.
——, *Neuf notes sur des questions d'Asie Centrale* (*TP*, XXVI, pp. 201-266), 1929.
——, *Notes sur l'histoire de la Horde d'Or*, Paris, 1950.
——, *Notes sur le "Turkestan" de M. W. Barthold* (*TP*, XXVII, pp. 12-56), 1930.
——, *Quelques noms turcs d'hommes et de peuples en* -ar (-är), -ur (-ür), -ïr (-ir). (Dans Pelliot, *Notes sur l'histoire de la Horde d'Or.*)
——, *Sur* yam *ou* ǰam *"relais postal"* (*TP*, XXVII, pp. 192-195), 1930.

——, *Un rescrit mongol en écriture «'phags-pa»*. (Dans G. Tucci, *Tibetan Painted Scrolls*, 2, pp. 621-624.)
—— et Hambis (L.), *Histoire des campagnes de Gengis khan, Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, Leiden, 1951.
Poppe (N.), *Alarskiĭ govor*, I, Leningrad, 1930.
——, Colophon de l'*Altan gerel* (trad. de Šes-rab Seng-ge) dans un compte rendu de l'ouvrage de E. Haenisch, *Altan gerel. Die Westmongolische Fassung des Goldglanzsūtra*, Leipzig, 1929 (*AM*, pp. 142-144), 1934.
——, *Dagurskoe narečie*, Leningrad, 1930.
——, *Das mongolische Sprachmaterial einer Leidener Handschrift, Bull. de l'Acad. des Sciences de l'URSS*, Leningrad, 1927-1928.
——, *Die Nominalstammbildungssuffixe im Mongolischen* (*Keleti Szemle*, XX, pp. 89-126), 1923-1927.
——, *Die Sprache der mongolischen Quadratschrift und das Yüan-ch'ao pi-shi* (*AM*, Neue Folge, I, pp. 97-115) 1944.
——, *Eine viersprachige Zamaχšarī-Handschrift* (*ZDMG*, B. 101, Neue Folge Band 26, pp. 301-332) 1951.
——, *Geserica* (*AM*, III, pp. 1-32, 167-193), 1926.
——, *Grammatika buryat-mongol'skogo yazyka*, Moscou-Leningrad, 1938.
——, *Grammatika pis'menno-mongol'skogo yazyka*, Moscou-Leningrad, 1937.
——, *Kvadratnaya pis'mennost'*, Moscou-Leningrad, 1941.
——, *Mongol'skiĭ slovar' Mukaddimat al-Adab* I-III, Moscou-Leningrad, 1938.
——, *Otčet o poezdke na Orkhon letom 1926 goda* (*Predvaritel'nyĭ otčet lingvističeskoĭ ekspedicii v Severnuyu Mongoliyu za 1926 god*), 1929.
——, *Stand und Aufgaben der Mongolistik* (*ZDMG*, B. 100, H. 1, pp. 52-89), 1950.
——, *Zolotoordynskaya rukopis' na bereste* (*Sovetskoe Vostokovedenie*, II), 1941.
Pozdneev (A. M.), *Mongol'skaya letopis' Erdeniĭn-erike*, St. Pbg., 1883.
Pritsak (O.), *Stammesnamen und Titulaturen der Altaischen Völker* (*Ural-Alt. Jahrb., Fortsetzung der Ung. Jahrb.*, B. XXIV, H. 1-2, pp. 49-104), 1952.
Quatremère (E.), *Histoire des Mongols de la Perse écrite en persan par Raschid-eldin*, Paris, 1837.
Radloff (W.), *Atlas der Altertümer der Mongolei*, St. Pbg., 1892.
——, *Versuch eines Wörterbuches der Türk-Dialekte*, I-IV, St. Pbg., 1893-1911.
Ramstedt (G. J.), *Das Schriftmongolische und die Urgamundart phonetisch verglichen*, Helsingfors, 1902.
——, *Kalmückisches Wörterbuch*, Helsinki, 1935.
——, *Mogholica. Beiträge zur Kenntnis der Moghol-Sprache in Afghanistan. Journ. de la Soc. Finno-Ougr.*, XXIII, 4, 1905.
——, *Mongolische Briefe aus Idiqut-Schähri. Sitzungsb. der Kön. Preuss. Akad. der Wiss.*, XXXII, 1909.
——, *Über die Konjugation des Khalkha-Mongolischen, Mém. de la Soc. Finno-Ougr.*, XIX, 1903.
——, *Zur Geschichte des labialen Spiranten im Mongolischen* (Festschr. Vilhelm Thomsen, pp. 182-187), Leipzig, 1912.

——, *Zur Verbstammbildungslehre der mongolisch-türkischen Sprachen. Journ. de la Soc. Finno-Ougr.*, XXVIII, 3.

Richard (J.), *Le début des relations entre la papauté et les Mongols de Perse* (*JA*, t. 237), 1949.

Rinčine (A. R.), *Kratkiĭ mongol'sko-russkiĭ slovar'*, Moscou, 1947.

Rudnev (A. D.), *Materialy po govoram vostočnoĭ Mongolii*, St. Pbg., 1911.

Saeki (P. Y.), *The Nestorian Documents and Relics in China*, Tōkyō, 1937.

Sanžeev (G. D.), *Mančžuro-mongol'skie yazykovye paralleli* (*Bull. de l'Acad. des Sciences de l'URSS, Classe des Humanités*, 1930).

Schmidt (I. J.), *Geschichte der Ost-Mongolen und ihres Fürstenhauses verfasst von Ssanang Ssetsen Chungtaidschi der Ordus*, St. Pbg., 1829.

——, *Philologisch-Kritische Zugabe zu den von Herrn Abel-Rémusat bekannt gemachten, in den Königlich-französischen Archiven befindlichen, zwei mongolischen Original-Briefen der Könige von Persien Argun und Öldshäitu an Philipp den Schönen*, St. Pbg., 1824.

Serruys (H.), *Pei-lou fong-sou* 北虜風俗. *Les coutumes des esclaves septentrionaux* (*MS*, X, pp. 117-208), 1945.

Sidi(n)tü kegür-ün čadig, Pékin (sans date).

Smedt (A. De) et Mostaert (A.), *Le dialecte monguor parlé par les Mongols du Kansou occidental*, III^e^ partie, *Dictionnaire monguor-français*, Peip'ing, 1933.

Spuler (B.), Compte rendu du livre de K. Jahn, *Histoire Universelle*, etc., dans *Oriens*, 5, No. 1, pp. 130-131, Leiden, 1952.

——, *Die Mongolen in Iran*, Leipzig, 1939.

——, *Die Mongolenzeit*, Berlin, 1948.

Steingass, (F.), *A comprehensive Persian-English Dictionary* (*Third impr.*), London, 1947.

Suzue (M.) et Shimonaga (K.), *Mōkogo Daijiten* 蒙古語大辭典, Tōkyō, 1933.

Tarım (C. H.), *Tarıhte Kırşehrı-Gülşehri ve Babailer-Ahiler-Bektaşıler*, Istanbul, 1948.

Tisserant (Card. E.), *Une lettre de l'Ilkhan de Perse Abaga, adressée en 1268 au Pape Clément IV* (*Muséon*, t. LIX 1-4, pp. 547-556), Louvain, 1946.

Vernadsky (G.), *The Scope and Contents of Chingis Khan's Yasa* (*HJAS*, 3, pp. 337-360), 1938.

Vladimircov (B. Ya.), *Bodhicaryāvatāra Çāntideva, Mongol'skiĭ perevod Čhos-kyi Ḥod-zer'a, I. Tekst* (= *Bibliotheca Buddhica*, XXVIII), Leningrad, 1929.

——, *Le régime social des Mongols. Le féodalisme nomade* (trad. par M. Carsow), Paris, 1948.

——, *Mongol'skiĭ sbornik razskazov iz Pañcatantra*, Petrograd, 1921.

——, *Nadpisi na skalakh khalkhaskogo Coktu-taïdži* (*Izv. Akad. Nauk*), 1927.

——, *O tibetsko-mongol'skom slovare Li-çiḥi gur-khaṅ* (*Dokl. Akad. Nauk*), 1926.

——, *Sravnitel'naya grammatika mongol'skogo pis'mennogo yazyka i khalkhaskogo narečiya. Vvedenie i Fonetika*, Leningrad, 1929.

——, *Zametki k drevnetyurkskim i staromongol'skim tekstam* (*Dokl. Akad. Nauk*, pp. 289-296), 1929.
Voegelin (E.), *The Mongol Orders of Submission to European Powers, 1245-1255* (*Byzantion*, XV, pp. 378-413), Boston, 1940-1941.
Wallis Budge (E. A.), *The Monks of Khûblâi Khân Emperor of China, translated from the Syriac*, London, 1928.
Wyngaert (A. Van Den), *Sinica Franciscana*, I, *Itinera et Relationes Fratrum Minorum saeculi XIII et XIV*, Quaracchi, 1929.
Žamcarano (C. Ž.), *Darqad. Köbsügül naγur-un Uriyangqai*, etc.
——, *Mongol'skie Letopisi XVII veka*, Moscou-Leningrad, 1936.
——, *Žalovannaya gramota Secen-khana, dannaya lame Lubsan-Baïdubu* (*Sbornik v čest' ak. S. F. Ol'denburga*).

B

黑韃事略 *He ta cheu leo* (éd. de Wang Kouo-wei).
孝經 *Hiao king*, texte chinois et trad. mongole. Date des Iuen (inédit).
華夷譯語 *Houa i i iu* de 1389 (4e série du 涵芬樓秘笈 *Han fen leou pi ki*), Changhai, 1918.
皇朝藩部要略 *Houang tch'ao fan pou iao leo.*
皇朝藩部世系表 *Houang tch'ao fan pou cheu hi piao.*
夷語解說 *I iu kiai chouo*, dans le 三雲籌俎考 *San Iun tch'eou tsou k'ao* de 王士琦 Wang Cheu-k'i (éd. de 1937).
玉堂嘉話 *Iu t'ang kia houa*, dans 秋澗先生大全文集 *Ts'iou kien sien cheng ta ts'iuen wen tsi* (éd. *Seu pou ts'oung k'an*).
元史 *Iuen cheu* (éd. *po na pen*).
元朝秘史 *Iuen tch'ao pi cheu* (éd. de 葉德輝 Ie Te-houei, 1908).
元典章 *Iuen tien tchang* (éd. de 1908).
高昌亻契氏家傳 *Kao tch'ang Sie cheu kia tchouan*, dans *Kouei tchai wen tsi* (v. infra).
建炎以來朝野雜記 *Kien ien i lai tch'ao ie tsa ki*, dans 適園叢書 *Cheu iuen ts'oung chou.*
欽定理藩院則例 *K'in ting li fan iuen tse li.*
圭齋文集 *Kouei tchai wen tsi* (éd. *Seu pou ts'oung k'an*).
國朝文類 *Kouo tch'ao wen lei* (éd. *Seu pou ts'oung k'an*).
蒙古游牧記 *Moung kou iou mou ki* (éd. de 1867).
蒙古源流 *Moung kou iuen liou.*
蒙韃備錄 *Moung ta pei lou* (éd. de Wang Kouo-wei).
北虜風俗 *Pe lou foung siu* (éd. du Wen tien ko, Pékin).
北虜譯語 *Pe lou i iu*, inséré au chap. 22 du 登壇必究 *Teng t'an pi kiou* (éd. de 1598).
韃靼款塞 *Ta ta k'ouan sai*, dans *Kien ien i lai tch'ao ie tsa ki* (v. supra).
站赤 *Tchan tch'eu* (éd. du Wen tien ko, Pékin).
鎮江府志 *Tchen kiang fou tcheu.*
中堂事記 *Tchoung t'ang cheu ki*, dans 秋澗先生大全文集 *Ts'iou kien sien cheng ta ts'iuen wen tsi* (éd. *Seu pou ts'oung k'an*).

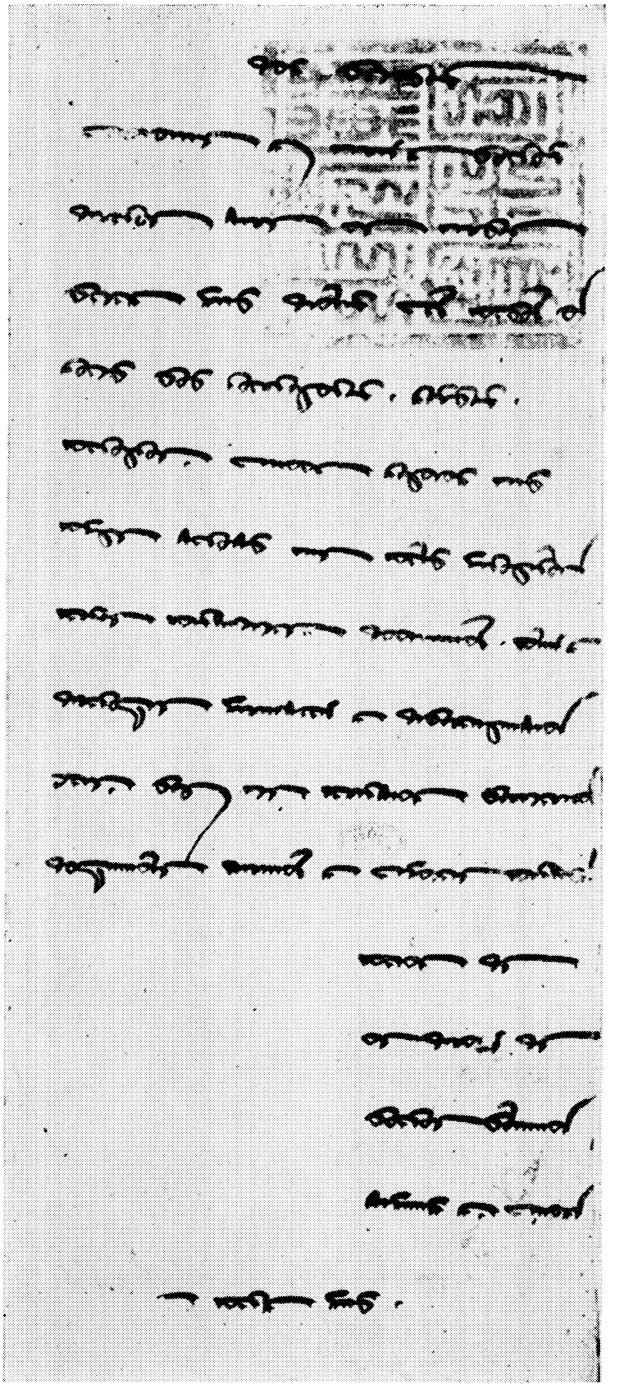


PLANCHE I

Doc. A. Sauf-conduit émanant d'Abaga (1267 ou 1279)
(Archivio Segreto Vaticano)

PLANCHE II

Doc. B. Lettre d'Arġun à Nicolas IV (1290)
(Archivio Segreto Vaticano)

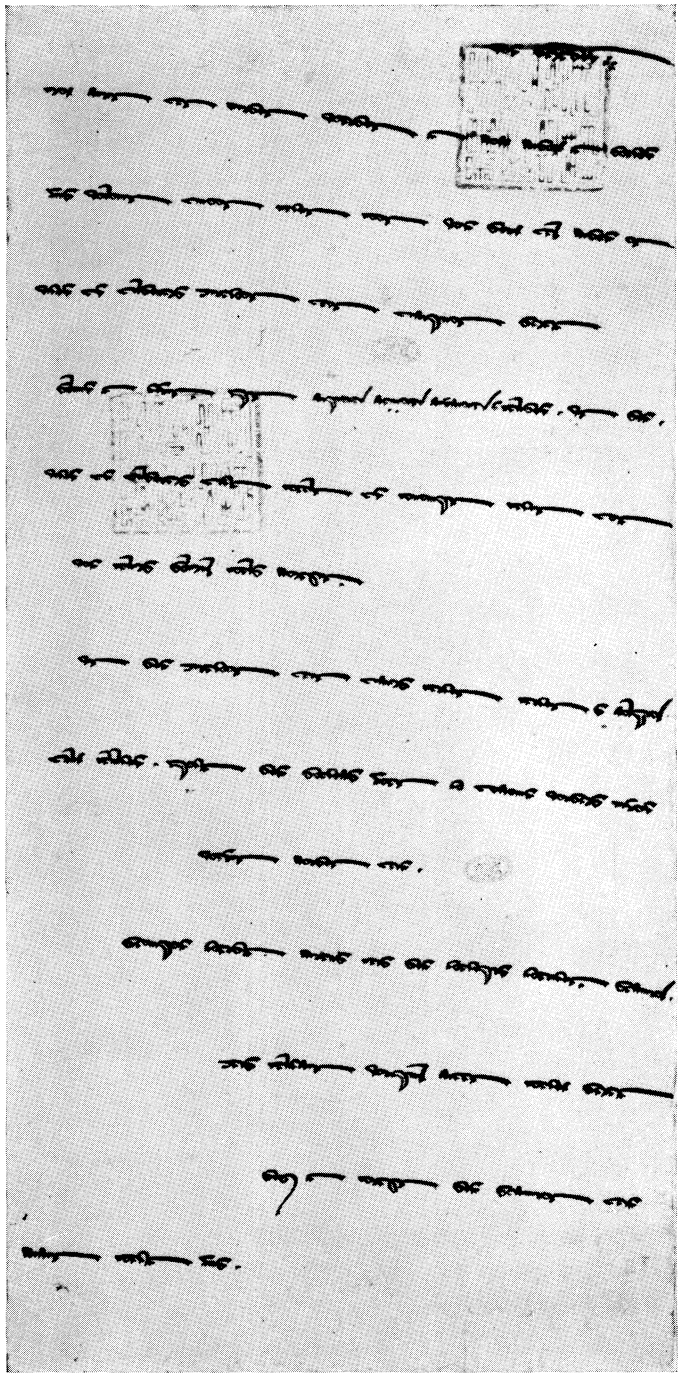


PLANCHE III

Doc. C. Lettre de Tasan à Boniface VIII (1302)
(Archivio Segreto Vaticano)

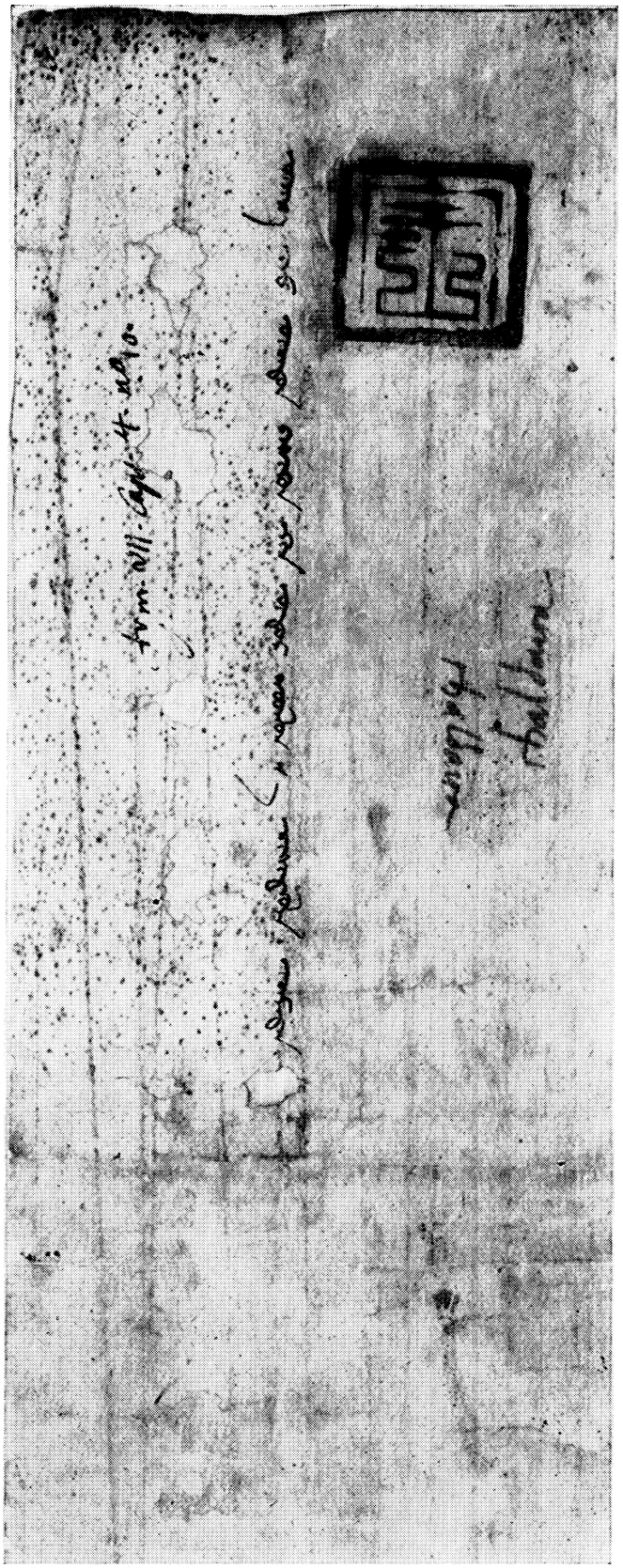


PLANCHE IV

Contreseing au revers de la lettre de Tasan
(Archivio Segreto Vaticano)

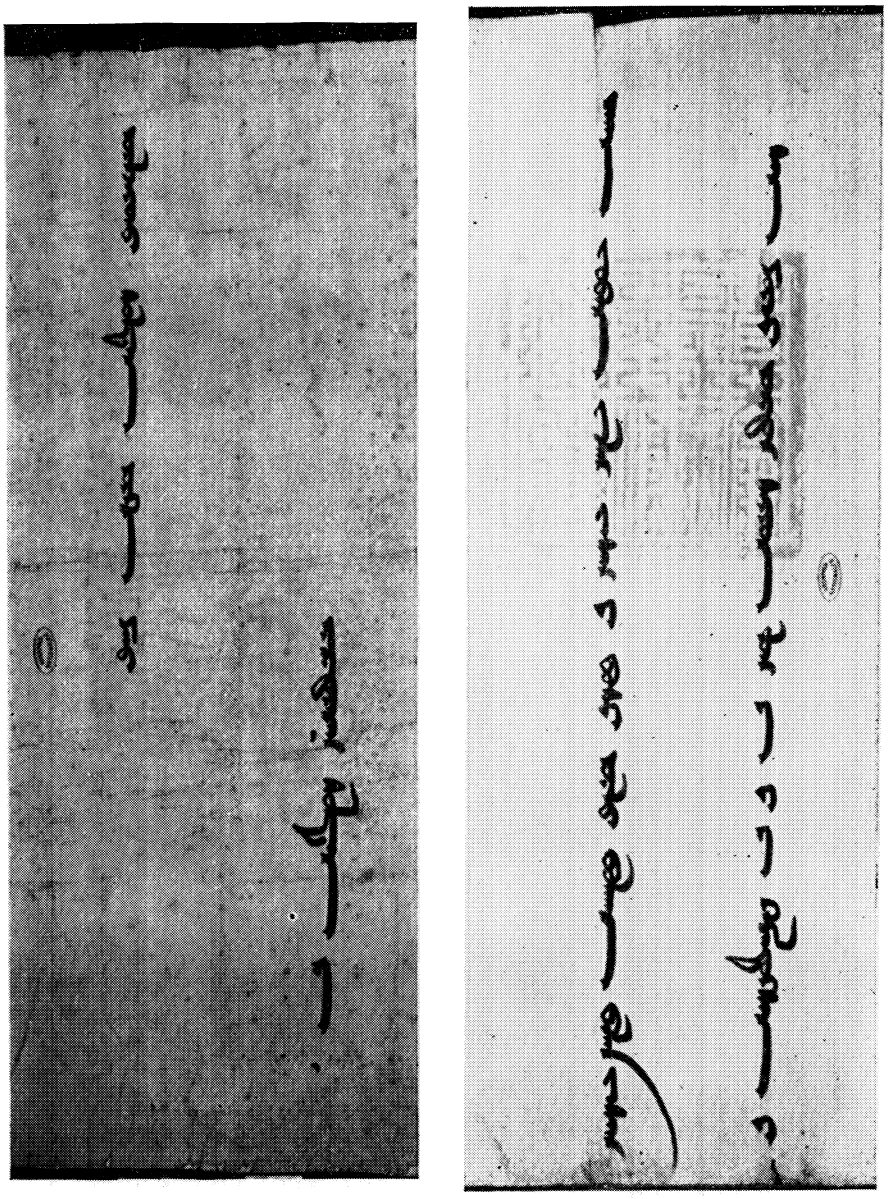


PLANCHE V

Lignes 1-2 et 16-17 de la lettre d'Öljeitü à Philippe le Bel (1305)
(Archives Nationales)

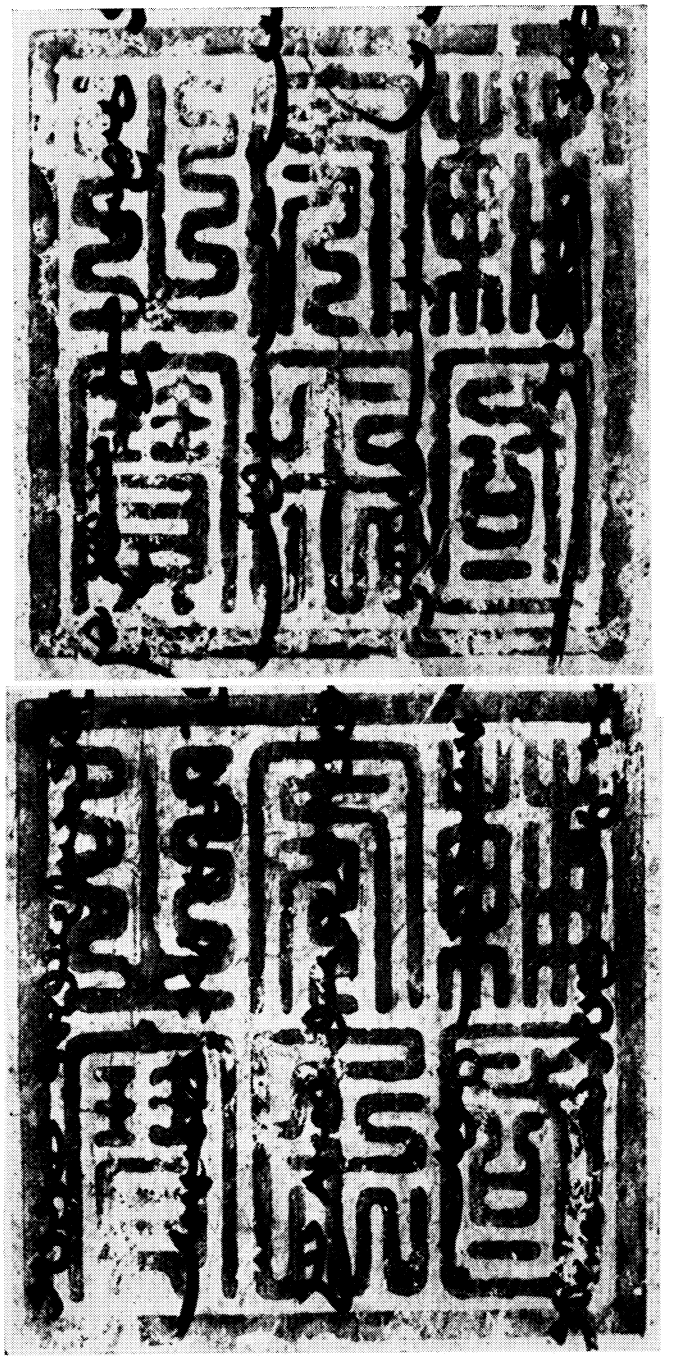


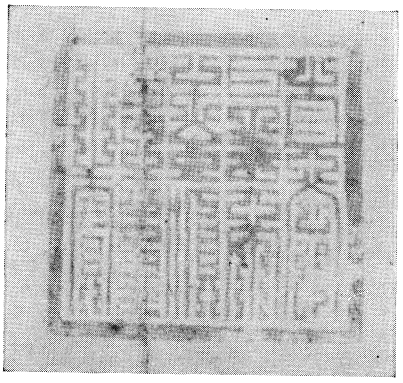
PLANCHE VI

Sceau d'Abaga et d'Arγun
(Archivio Segreto Vaticano)



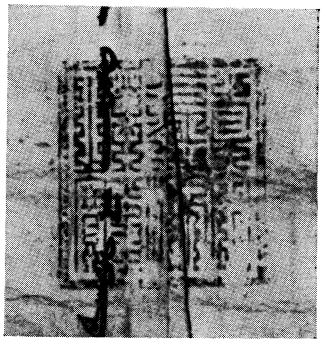
(A) Sceau de Tasan

(Archivio Segreto Vaticano)



(B) Sceau d'Öldjeitü

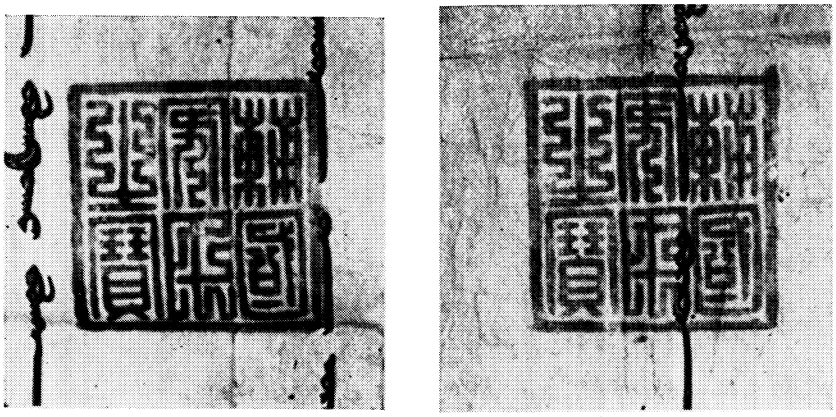
(Archives Nationales)



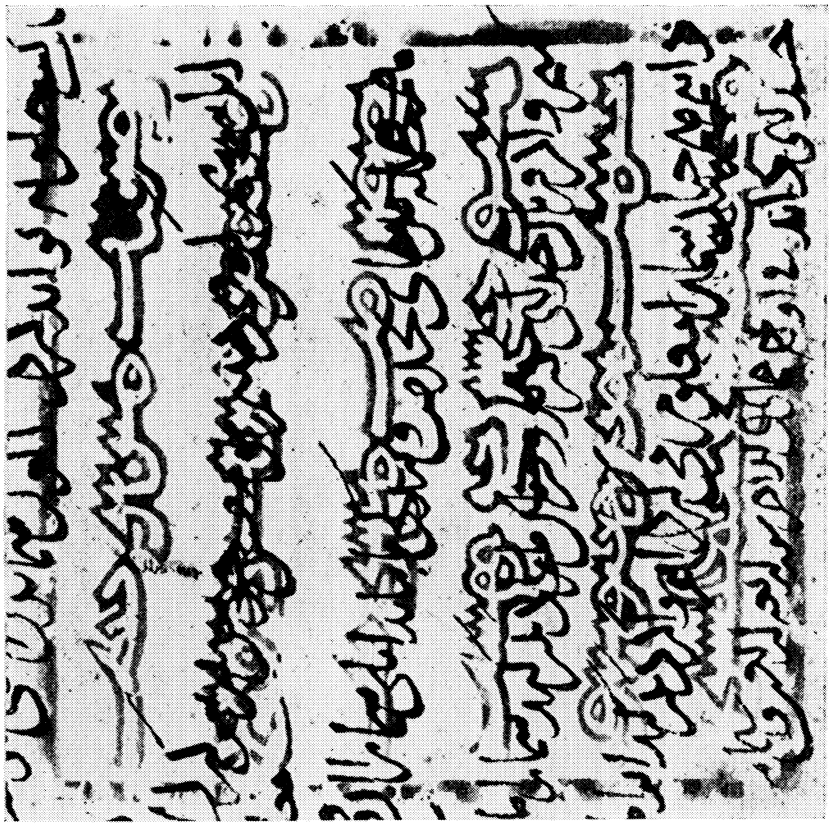
(C) Sceau d'Abū Sa'īd

(Musée de Téhéran)

PLANCHE VII



(A) Sceau apposé sur le Doc. II (fig. 28) publié par Pelliot dans *Les Documents mongols du Musée de Ṭeherān*. (D'après une reproduction photographique rapportée par M. Richard N. Frye.)



(B) Sceau du grand khan Güyüg

(Archivio Segreto Vaticano)

PLANCHE VIII